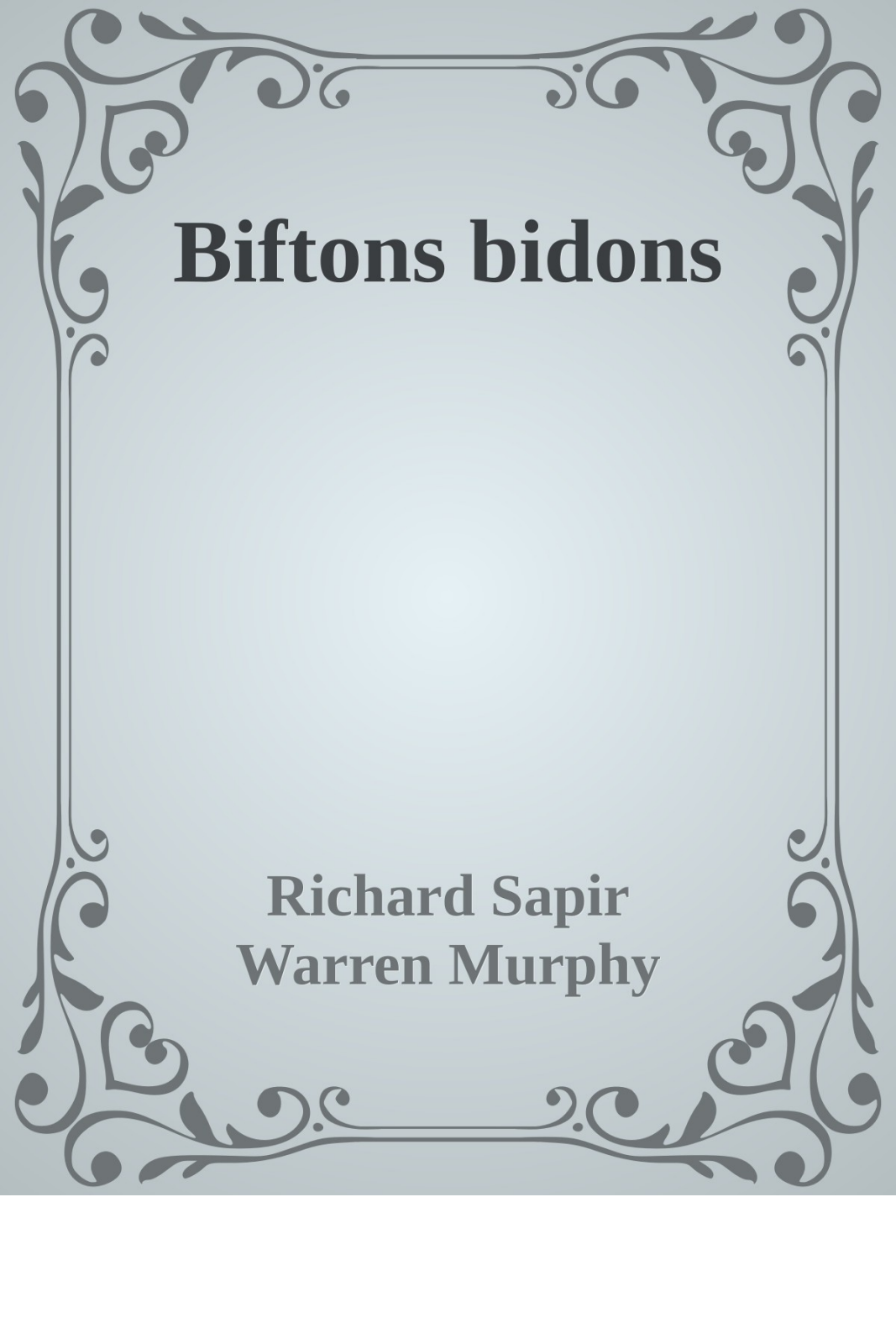


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Biftons bidons

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Biftons bidons

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON



SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ A MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHE OU CRÈVE
12. SAFARI HUMAIN
13. ROCK'N DROGUE
14. JEUNE CADRE DYNAMITE
15. CRIMES CLINIQUES
16. POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
17. TOTEM ATOMIQUE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

BIFTONS BIDONS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original :
FUNNY MONEY

Maquette de couverture : Loris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1974, by Richard Sapir and Warren Murphy
©Librairie PLON/GECEP 1980 pour la traduction française.

ISBN : 2-259-00615-9

Édition originale :
ISBN : 0-523-00538-5
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York. N. Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Le dernier jour où ses bras tenaient attachés à ses épaules et où ses vertèbres formaient encore une colonne flexible et continue, James Castellano descendit du placard de l'entrée son .38 spécial police.

L'arme était rangée dans un carton à chaussures Thom McAn ⁽¹⁾ fermé avec un solide chatterton que les enfants ne risquaient ni de déchirer ni de couper au cas où ils seraient tombés dessus, dans la petite maison style ranch du quartier petit-bourgeois de San Diego qu'ils habitaient.

Mais les enfants étaient partis depuis longtemps et avaient eu des enfants à leur tour. Le ruban durci s'effritait sous ses doigts quand Castellano entreprit de le décoller, assis à la table de la cuisine, tout en croquant la première pêche verte de la saison et écoutant sa femme, Beth-Marie, se plaindre des prix, de son salaire, des nouveaux voisins, de la voiture qui avait besoin d'une bonne révision qu'on ne pouvait bien sûr pas se permettre. Quand il croyait deviner une pause, Castellano faisait « hon ! hon ! », et lorsque le ton de Beth-Marie grimpait, il disait « c't'affreux ! ».

Le dernier morceau de chatterton sauta, libérant le couvercle et faisant apparaître une étiquette qui indiquait sept dollars quatre-vingt-quinze. Castellano se souvint que ces chaussures-là avaient été autrement belles et solides que celles qu'il payait aujourd'hui vingt-quatre dollars quatre-vingt-quinze. Le revolver était enrobé d'une substance qui ressemblait à de la vaseline et niché au creux d'un lit de papier hygiénique, comme l'armurier le lui avait conseillé, bien des années plus tôt.

Il y avait aussi une notice manuscrite qu'il s'était rédigée pour lui-même avec un stylo qui fuyait et sur un bristol qui avait récolté un gros pâté dans un coin. Il s'agissait d'un mode d'emploi en dix points. Ça commençait par *ôter la vaseline* et ça se terminait par *viser la tête de*

Castellano sourit. Nichols était le commissaire adjoint des services secrets, à l'époque. Tout le monde le détestait. Maintenant cette haine avait quelque chose de déplacé parce que Nichols était mort, il y avait plus de quinze ans, d'une crise cardiaque, et c'était lui-même, Castellano, qui l'avait remplacé et qui s'occupait de tout ce qui touchait à la fausse monnaie – *biftons bidons*, on appelait ça. Il réalisait que Nichols n'avait pas été un patron si dur que ça. Il avait seulement été très méticuleux. Mais, quoi, fallait bien, ce boulot était un boulot d'expert méticuleux.

— Hon ! hon ! fit Castellano en examinant le canon parfaitement propre de son .38 dans la lumière que prodiguait l'ampoule de la cuisine. C't'affreux !

— Qu'est-ce qui est affreux ? demanda Beth-Marie.

— Ce que tu dis, ma chérie.

— Et qu'est-ce que j'ai dit ?

— Qu'ça devenait affreux.

Le point numéro huit disait *qu'il fallait glisser six balles dans le barillet*. Castellano gratta le fond de la boîte, à leur recherche.

— Qu'est-ce qu'on va devenir ? Ces prix sont en train de nous assassiner. Nous as-sas-si-ner. C'est comme si, chaque mois, on te retirait un bout de ta paye.

— Faudra manger plus de viande hachée, chérie.

— Plus de viande hachée ? C'est déjà là-dessus qu'on économise.

— Mmm ? fit Castellano, le regard rivé à son arme.

— Je dis que c'est déjà sur la viande hachée qu'on économise.

— C'est bien, ma chérie.

À la place du point dix, qui aurait exigé *qu'on aille déterrer le cadavre du commissaire adjoint Nichols*, Castellano mit la sécurité et glissa l'arme dans la poche de sa veste. Il prendrait plus tard un holster au bureau.

— Pourquoi ce revolver ? demanda Beth-Marie.

— Le boulot.

— Je sais bien que c'est pour le boulot. Je ne m'imaginais pas que tu allais braquer la banque centrale. On t'a rétrogradé au rang de simple flic ou quoi ?

— Non. C'est quelque chose de spécial, cette nuit.

— Je me doute bien que c'est quelque chose de spécial. Tu ne prendrais pas ton revolver s'il n'y avait pas quelque chose de spécial.

Mais je sais que je perds mon temps en te posant des questions...

— Hon ! hon ! fit Castellano en embrassant Beth-Marie sur la joue.

Il sentit qu'elle le serrait plus fort que d'habitude et il lui rendit son étreinte pour lui faire comprendre que les années de vie commune n'avaient pas émoussé son amour.

— Ramènes-en quelques échantillons, chéri. J'ai entendu dire qu'ils étaient de mieux en mieux chaque jour.

— Quoi ?

— Oh ! ne prends pas cet air. Je l'ai lu dans le journal. Tu ne m'avais rien dit, naturellement. Tu ne me dis jamais rien. Il paraît qu'il y a un paquet de faux billets de vingt dollars qui se baladent. Très bien imités.

— D'accord, ma chérie.

Castellano embrassa tendrement Beth-Marie sur les lèvres et, quand elle lui tourna le dos pour rentrer dans sa cuisine, il passa la main sur les fesses généreuses. Elle poussa un cri, exactement comme au tout début de leur mariage, quand elle l'avait menacé de le quitter s'il se permettait encore une fois ce genre de geste. Il y avait de cela quelque vingt-cinq années et quelque soixante-dix mille mains aux fesses.

Même pour un jour d'été, il faisait vraiment chaud et, dans son bureau de l'immeuble fédéral, l'air conditionné semblait particulièrement opportun à James Castellano.

Dans le courant de l'après-midi, un gars du service « fournitures » lui apporta un holster et lui montra comment le fixer à l'épaule.

À seize heures quarante-cinq, le commissaire principal l'appela pour lui demander s'il avait bien son arme. Castellano répondit que oui et le principal se borna à dire : « Parfait, je te rappelle. »

À dix-neuf heures (ça faisait deux heures que Castellano, normalement, aurait dû être rentré chez lui), le chef rappela pour lui demander s'il l'avait.

— Si j'ai quoi ?

— Tu devrais déjà l'avoir.

On frappa à la porte de Castellano et celui-ci en informa le principal.

— Ça doit être ça, répondit le chef. Rappelle-moi quand tu l'auras examinée.

Deux hommes entrèrent dans son bureau porteurs d'une enveloppe de papier kraft cachetée. L'enveloppe avait le tampon *Remettre en mains propres* et les deux hommes demandèrent à Castellano de leur signer une décharge. Quand ils lui présentèrent le formulaire, il vit que le commissaire principal l'avait déjà signé et aussi, chose étrange, le sous-secrétaire au Trésor et le sous-secrétaire à l'Intérieur. L'enveloppe avait drôlement circulé. Castellano signa à son tour et, respectant les règles, attendit que les deux hommes soient sortis pour faire sauter le cachet. À l'intérieur, il y avait deux autres enveloppes plus petites et un mot. L'une portait la mention *Ouvrir en premier*, l'autre *Ne pas ouvrir sans autorisation spéciale par téléphone*. Le mot était du commissaire principal et disait : *Jim, dis-moi ce que tu en penses*.

Castellano ouvrit la première enveloppe et en sortit un billet de cinquante dollars tout neuf. Il le palpa. Le papier lui sembla vrai. Dans les contrefaçons, l'erreur la plus courante tient au papier.

Un caissier de banque un peu expérimenté peut repérer un faux billet simplement en faisant rapidement glisser une liasse sous son pouce, parfois même les yeux fermés. Il a une texture particulière et donne l'impression, au toucher, d'un papier bon marché car le dosage en tissu est généralement insuffisant.

Celui-ci paraissait bon. Il frotta très fort les coins du billet contre une feuille de papier blanc. L'encre déteignit. En faisant cela, il testait moins l'encre que le papier. En effet, le papier spécial dont se servait le gouvernement américain n'était pas assez poreux pour que l'encre sèche vraiment complètement. Jusqu'ici tout avait l'air correct. James Castellano se dirigea vers la lampe à ultra-violets, dans un coin de son bureau, sous les agrandissements des plus célèbres contrefaçons – tels les billets de cinquante dollars de Hitler, qui étaient si parfaits qu'on les a laissés en circulation.

Certains faussaires, en effet, utilisaient du papier à forte teneur en tissu et arrivaient à des résultats qui, au toucher, pouvaient tromper le meilleur caissier. Mais le truc, c'est que ce papier vendu dans le commerce était fabriqué à partir de tissus usagés qui avaient été lavés et relavés, et les détergents laissent des traces qui ressortent aux ultra-violets. Le papier-monnaie américain, lui, est fabriqué à base de tissu neuf, non lavé.

Castellano examina le billet sous l'étrange lumière qui donnait à ses poignets de chemise une fluorescence toute particulière. Il ne constata aucune réverbération provenant de produits chimiques.

Il restait encore l'hypothèse suivante : puisque le papier était le vrai, les faussaires avaient pu décolorer des billets neufs de un dollar

et les réimprimer dans une dénomination supérieure, ici, en l'occurrence, cinquante dollars. Mais un tel procédé posait à son tour un problème : le gouvernement imprime son argent sur de grandes feuilles qui sont ensuite découpées. Par conséquent, le faussaire qui travaille sur des billets isolés, les décolore et les réimprime ensuite, ne peut obtenir une impression parfaite au recto et au verso. Les repères ne sont plus les mêmes et l'impression n'est plus centrée de façon identique des deux côtés du billet.

Ici, à l'examen, les marges se révélèrent absolument impeccables.

À l'aide d'une loupe, Castellano détailla encore les rides du visage d'Ulysses S. Grant. La gravure des traits était nette et ininterrompue. Du travail de maître, du même niveau que celui que l'on trouvait sur les vrais billets. Seule une plaque photo tirée pour une impression offset pouvait parfois donner un aussi bon résultat. En revanche, on n'aurait pas pu imprimer ce papier à haute teneur en chiffon selon ce procédé car l'encre offset, là-dessus, glisse et fait inmanquablement tache. De toute évidence, le faussaire avait gravé ses plaques à la main. Et, lorsqu'il eut examiné la queue du cinq qui compose le chiffre cinquante dans les coins du billet, Castellano émit un discret sifflement admiratif. Celui qui avait fabriqué ce billet était un véritable artiste.

Il restait un dernier élément à contrôler : le numéro de série. Dans le cas, fort rare, où le faussaire a le bon papier, une excellente plaque et l'encre voulue, il commet une erreur banale : le numéro de série est flou. On ne sait pourquoi, ces chiffres très souvent retiennent insuffisamment l'attention du faussaire qui, par ailleurs, passe parfois des mois à graver le reste du billet. Castellano examina attentivement chaque chiffre. Rien à leur reprocher.

— L'enfant de salaud ! lâcha-t-il, et il composa le numéro de son chef. T'es fier de toi ? Il est neuf heures et demie, je viens de faire cinq heures de rab. Je me balade depuis ce matin avec un vieux flingue en me demandant à quoi il va bien pouvoir me servir... tout ça pour que tu me fasses un vieux coup, usé jusqu'à la trame, qui ne marcherait même plus avec des bleus. Les séances d'entraînement supplémentaires, c'est plus pour moi. Je suis le chef du département, je te signale...

— Tu soutiens donc que le billet que je t'ai fait porter est un vrai ?

— Aussi vrai que j'ai envie de te botter le cul, rétorqua Castellano, exaspéré.

— Tu es prêt à le jurer ?

— Tu le sais foutrement bien. Tu m'as bel et bien envoyé un vrai.

On nous faisait déjà le coup il y a vingt ans pour nous foutre dedans. Ça a dû t'arriver aussi. Chaque exemplaire était meilleur que le précédent et, finalement, on nous refilait un vrai à examiner et nous, comme des cons, on trouvait des défauts sur le vrai...

— Tu serais prêt à parier ton boulot ?

— Oui.

— Ne le fais pas. Ouvre la seconde enveloppe et ne dis rien au téléphone.

Castellano ouvrit l'autre enveloppe marquée *Ne pas ouvrir sans autorisation spéciale par téléphone*. Dedans, il y avait un autre billet de cinquante dollars tout neuf. Castellano palpa le papier tout en examinant la parfaite gravure du visage de Grant.

— Je l'ai ouverte, fit-il dans l'appareil niché entre sa joue et son épaule.

— Bon ! maintenant compare les numéros de série et arrive.

Lorsque Castellano, ayant raccroché, compara les numéros, il laissa fuser entre ses dents : « Doux Jésus ! »

Quand il pénétra dans le bureau du commissaire, il avait préparé deux questions : Est-ce qu'il s'agissait d'une erreur de l'imprimerie de Kansas City ? Ou l'Amérique avait-elle de très sérieux ennuis ?

Castellano n'eut pas à poser ses questions. En poussant la porte, il eut sa réponse. On aurait dit un poste de commandement juste avant le déclenchement d'une petite guerre. Il n'avait pas vu un tel rassemblement d'armes depuis la Seconde Guerre mondiale. Quatre hommes, en costumes et cravates, tenaient amoureusement des M-16, assis contre le mur du fond et affichant l'expression vide et ennuyée de ceux qui contrôlent leur peur. Un autre contingent se tenait debout autour d'une table où était installée la reconstitution miniature d'un coin de rue que Castellano reconnut immédiatement. Il emmenait souvent sa femme dans un restaurant qui se trouvait précisément à ce carrefour. D'ailleurs, lorsque l'un des hommes, autour de la maquette, bougea sa main, cela permit à Castellano de constater que le restaurant était bien à sa place.

Le principal, assis derrière son bureau, était en train de régler sa montre sur celle d'un homme blond et mince qui avait une longue mallette de cuir rougeâtre sur les genoux, munie d'une serrure à combinaison.

Apercevant Castellano, le commissaire principal frappa deux coups secs dans ses mains.

— Bon ! silence, s'il vous plaît, dit-il. Il ne nous reste pas beaucoup de temps. Messieurs, voici James Castellano qui fait partie de mon département. C'est lui qui va procéder à l'échange. Jusqu'à ce que lui – et personne d'autre – nous ait signifié que l'échange est correct, personne ne doit quitter ce coin de rue.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Castellano.

Un goût désagréable lui vint dans la bouche et l'expression glacée de ces types le transperçait. Il était plutôt content d'être, du moins il l'espérait, de leur côté.

Il avait brusquement envie d'une cigarette bien qu'il ait arrêté de fumer plus de cinq ans auparavant.

— Il se passe que nous avons de la chance. Beaucoup de chance, et je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas l'autorisation de te dire qui sont ces gens mais inutile de te préciser qu'on doit travailler avec eux, que ça nous plaise ou non.

Castellano approuva de la tête. Il sentait sa main droite, celle qui tenait les enveloppes aux billets, devenir moite, il espérait ne pas les abîmer. Les regards des hommes aux M-16 étaient rivés sur lui et il n'osait pas les affronter.

— Ça ne fait pas longtemps qu'on sait que ces billets circulent, continua le commissaire. Ils peuvent se balader depuis n'importe quand, ils peuvent même être un facteur déterminant de l'inflation. Ils sont peut-être en train de dévaluer complètement notre monnaie. Je dis peut-être parce que, précisément, nous n'en savons rien. Nous ne savons même pas s'il s'agit là d'une première fournée.

— Comment avons-nous découvert cette histoire ? J'étais moi-même incapable de deviner que c'étaient des faux avant de voir la duplication des numéros de série.

— Précisément. On a eu du bol. Le faussaire nous les a envoyés. Pour nous convaincre qu'il s'agissait bien de faux, il nous en a fait avec les mêmes numéros.

— C'est incroyable, fit Castellano. Qu'est-ce qu'il attend de nous ? Avec de telles plaques et son procédé d'impression, il peut acheter ce qu'il veut.

— Apparemment pas tout. Il veut un programme d'ordinateur très sophistiqué dont on se sert à la recherche spatiale... et qui n'est pas à vendre. Jim, ne va pas croire que je te traite comme un gosse, mais je ne peux te rappeler que ce qu'on m'a dit à moi. Bon ! À la N.A.S.A., ils disent que pour envoyer des trucs dans l'espace il faut que ces trucs soient très petits, or, parfois, on doit envoyer des machins très compliqués, capables de faire un boulot énorme. Tout ça débouche sur

une nouvelle discipline : la miniaturisation. Ces tout petits trucs peuvent accomplir des choses insensées, comme reproduire les réactions de la rétine de l'œil par exemple. Bon ! Le programme que veut notre faussaire c'est un double de ce que la N.A.S.A. appelle « intelligence créative ». Ou ce qui s'en rapproche le plus à moins de pouvoir construire une machine grande comme l'État de Pennsylvanie. Tu me suis ?

— Le mec qui fabrique les billets de cinquante, il veut ce truc-là ?

— C'est ça, acquiesça le commissaire. Et il est prêt, en échange, à nous remettre ses plaques à minuit quinze, au coin de Sebastian et de Randolph. Voici la maquette des lieux. Nos amis ici présents vont t'expliquer comment ça va se passer. Ton boulot consiste surtout à bien vérifier qu'il nous refille les bonnes plaques.

Près de la maquette, un homme aux cheveux impeccablement coiffés, portant un costume gris et tenant une baguette de maître d'école, fit signe à Castellano de s'approcher.

Castellano s'exécuta et eut brusquement l'impression d'être Dieu surplombant un petit coin de rue de San Diego.

— Je suis Francis Forsythe, chef de groupe. Vous identifierez les plaques ici même, au coin. Votre contact examinera, lui, le programme d'ordinateur. Vous ne devez pas sortir de la zone éclairée avec les plaques et personne ne doit les voir. Une voiture blindée viendra vous prendre, vous ne bougez pas. Si jamais votre contact cherchait à vous reprendre les plaques, sous un prétexte quelconque, vous êtes autorisé à le descendre. Est-ce que vous savez tirer ?

— J'ai un .38 sur moi.

— Quand vous en êtes-vous servi pour la dernière fois ?

— En 53 ou 54.

— Formidable, Castellano ! Bon !... Enfin !... Vous visez le type en pleine gueule et vous appuyez à fond sur la détente à plusieurs reprises... Permettez-moi d'insister : vous ne devez en aucun cas quitter ce coin éclairé avant qu'on vienne vous chercher. Vous risqueriez... ou, plutôt, *vous auriez toutes les chances* de mourir.

— Vous tireriez, si je disparaissais avec les plaques ?

— Avec plaisir.

Et Forsythe ponctua sa réponse d'un petit coup de baguette sur la maquette.

— De toute façon, je n'irai nulle part. À quoi pourraient bien me servir ces plaques ? Je n'ai pas accès au papier de ce type, sur quoi j'irais imprimer mes billets ? Sur du papier chiottes ?

— C'est justement du papier chiottes qu'il faudra pour vous ramasser, si vous bougez de ce coin, répliqua le chef de groupe Francis Forsythe.

— Vous, vous êtes de la C.I.A., nulle part ailleurs on ne trouve de pareils cons.

— Allons, du calme ! intervint le commissaire. Jim, ces plaques sont si importantes que ça dépasse de loin un simple problème de fausse monnaie. Avec ça, ce mec peut littéralement foutre l'économie du pays en l'air. C'est pour ça qu'on prend toutes ces précautions. Jim, essaie de nous comprendre et de coopérer. D'accord, Jim ? C'est beaucoup plus grave que d'habitude. D'accord ?

Castellano acquiesça d'un air las. L'homme à la mallette rougeâtre s'approcha de la table et la baguette de Forsythe s'abaissa sur le toit d'une des maisons de la maquette.

— Voici le poste de notre tireur numéro un. Et ici l'homme. Le meilleur. Montre ton arme à M. Castellano.

Castellano regarda les doigts courir sur la serrure à combinaison ; ils allaient si vite que personne n'aurait pu les suivre. La mallette s'ouvrit, découvrant un canon de fusil très épais mais splendidement poli et une crosse de métal couchés sur un lit de velours rouge. Il y avait aussi, alignées, huit cartouches en acier, de cinq centimètres de long, avec un embout de métal blanc ; elles semblaient avoir été aiguisées.

Castellano n'avait jamais vu de balles aussi fines. On aurait dit de longs cure-dents.

Le tireur d'élite montra son arme et Castellano constata que le canon, bien que très épais, avait une très petite ouverture. La tolérance dans l'alésage devait être extraordinaire.

— Voici l'objet, fit le tireur. Avec ça, je peux vous faire sauter un cil. Vous avez vu les balles : elles sont conçues pour se désintégrer lorsqu'elles heurtent du métal, quel qu'il soit. De cette façon, nous ne risquons d'abîmer ni vos plaques ni toute autre mécanique. Par contre, elles peuvent tuer très proprement, elles sont enduites de curare, et si vous voyez ne serait-ce qu'une petite éraflure apparaître sur le visage de votre contact ou si vous entendez comme un bruit de gifle, vous saurez que votre bonhomme est en train de mourir. Une balle suffit. Par conséquent, une fois que je l'ai touché, inutile pour vous de cavalier dans tous les azimuts.

— Je crois que c'est aussi bien que vous le sachiez, monsieur Castellano, c'est justement notre tireur numéro un qui est chargé de vous arrêter au cas où..., ajouta Forsythe.

— Vous, vous me donnez envie de changer de camp, répliqua Castellano, et il fut étonné d'entendre rire du côté des gars aux M-16.

Mais, lorsqu'il chercha sur leurs visages la trace de ces rires, tous détournèrent la tête.

On lui montra de nouveau le coin de rue où il se tiendrait et on lui remit une boîte enveloppée de feutre gris.

— Et, n'oubliez pas : Débrouillez-vous pour garder votre contact entre notre tireur et vous-même. Lorsque vous êtes certain d'avoir la bonne camelote, vous vous laissez tomber par terre et vous glissez les plaques sous votre ventre.

— Si je comprends bien, je vais vous aider à descendre quelqu'un, fit Castellano.

— Vous obéissez simplement à des ordres, répliqua le chef de groupe Forsythe.

— Fais ce qu'il dit, Jim. C'est très important, renchérit le commissaire.

— À ce moment de ma vie, je ne sais pas si j'ai tellement envie d'être responsable de la mort d'un homme.

— C'est important, Jim, très important, tu le sais bien.

Et James Castellano, quarante-neuf ans, accepta pour la première fois de son existence de participer, si nécessaire, à un meurtre.

Il se rendit au coin de Sebastian et de Latimer à l'arrière d'une confortable limousine grise. Un des hommes de Forsythe était au volant. Le truc à échanger était bardé de fil de fer, entouré d'un épais ruban adhésif et de plastique. Le tout à l'intérieur d'une boîte, elle-même recouverte de feutre. Tout ça devait permettre à Castellano de disposer de plus de temps pour examiner les plaques, qu'à son contact pour vérifier le programme de la N.A.S.A.

La voiture sentait le cigare froid et le siège était collant. Les arrêts et démarrages brusques donnaient mal au cœur à Castellano.

Il s'y connaissait un peu en ordinateur et était parvenu à la conclusion que ce qu'il devait remettre au « contact » était vraisemblablement un programme conçu pour les engins spatiaux sans équipage qui devaient être capables de « décisions créatives » une fois hors de portée du contrôle terrestre. Mais qui pouvait souhaiter posséder un tel programme ? Sur terre c'était pratiquement inutilisable, pour la bonne raison que n'importe quel individu moyen possédait plusieurs fois l'intelligence créative de ce programme.

Au moment même où la limousine passait devant un

supermarché, Castellano prit conscience de l'importance de sa mission. Brutalement. Il était tout à fait possible que ces séries A 1963 de la banque centrale aient bel et bien déjà fait dégringoler la monnaie. Un usage massif des plaques qu'il était censé récupérer pouvait expliquer le phénomène d'inflation au cours d'une crise économique. Dans la vitrine du supermarché, il vit le prix de la viande hachée : un dollar zéro neuf la livre, et tout lui parut alors très clair. Lorsque l'argent vaut moins, il en faut davantage pour acheter moins. C'est la monnaie américaine qui se dévaluait si de faux billets circulaient en grande quantité. Et pourquoi le genre de billets qu'il avait eu en mains ne circuleraient-ils pas ? Qui pourrait l'empêcher ?

Si justement, lui, l'expert en la matière, celui qui devait surveiller l'écoulement des billets en Californie, n'y avait vu que du feu, il était naïf d'espérer qu'un seul caissier de banque puisse refuser de si parfaites imitations. Et, pour chaque faux billet mis en circulation, le chèque Sécurité sociale de la veuve fondait, le hamburger augmentait, chaque compte épargne devenait moins sûr, chaque enveloppe de salaire rapportait un peu moins que la semaine d'avant.

Aussi, James Castellano qui ne s'était pas servi de son .38 spécial police depuis plus de vingt ans, qui n'avait donné que de rares fessées à ses enfants (et seulement quand sa femme insistait pour qu'il passe à l'action), James Castellano allait participer à la mort de quelqu'un. Il se raisonna en pensant que ces faussaires ôtaient chaque jour, par le biais de l'inflation, des petites parcelles de vie aux gens qui ne pouvaient plus s'offrir une maison convenable ou une nourriture correcte. Toutes ces petites parcelles de vies perdues, une fois additionnées, finissaient par faire une vie entière supprimée.

— Connerie de connerie ! marmonna Castellano, et il sortit la boîte au programme de sa poche, la posa sur ses genoux et négligea de répondre au chauffeur qui lui demandait ce qu'il avait dit.

Sa montre indiquait vingt-trois heures cinquante-deux lorsqu'il descendit de voiture, au coin de Sebastian et de Latimer. Il parcourut lentement, dans la chaleur humide de la nuit, les quelques pâtés de maisons qui le séparaient de Randolph.

Le contact se ferait appeler M. Gordon's, et M. Gordon's, d'après le chef de groupe Forsythe, procéderait à l'échange à vingt-quatre heures zéro neuf minutes trois secondes.

— Quoi ? s'était exclamé Castellano, pensant que brusquement le chef de groupe Forsythe s'était mis à avoir de l'humour.

— M. Gordon's a dit vingt-quatre heures zéro neuf minutes trois secondes, ce qui fait, si vous préférez : minuit, neuf minutes et trois secondes.

— Et qu'est-ce qu'il se passe si j'arrive à minuit, neuf minutes et quatre secondes ?

— Vous serez en retard.

Castellano vérifia donc de nouveau sa montre en remontant Sebastian. Il arriva au coin de Randolph à vingt-quatre heures zéro cinq et dut faire un gros effort pour ne pas regarder du côté du toit où se trouvait le tireur de Forsythe. Il garda les yeux rivés sur le restaurant qu'il connaissait bien. Il était éteint mais il distinguait, grâce aux lumières de la rue, un chat gris qui le regardait, assis sur la caisse enregistreuse. Une vieille Ford jaune déginglée dont le pot d'échappement crachait une fumée noire remontait vers lui. Elle transportait une demi-douzaine de Mexicains ivres et une vieille blonde décolorée qui appelait le monde à la débauche. La voiture le dépassa et bientôt Castellano n'entendit plus que son klaxon, au loin, dans la nuit.

Il se souvenait bien d'avoir mis son .38 dans l'étui qu'il portait à l'épaule, mais ne se souvenait plus si oui ou non il avait ôté la sécurité. Il aurait l'air fin s'il dégainait et appuyait sur une détente verrouillée. Il ne lui resterait plus qu'à crier « Pan ! ». Avec ces experts là-haut sur les toits, il ne pouvait pas, maintenant, sortir son revolver pour vérifier. La nuit était chaude et Castellano transpirait, sa chemise était trempée jusqu'à la ceinture. Ses lèvres avaient un goût salé.

— Bonsoir, je suis M. Gordon's, fit une voix derrière lui.

Castellano pivota et découvrit un visage très calme, des yeux d'un bleu froid et des lèvres entrouvertes sur un demi-sourire. L'homme avait bien deux bons centimètres de plus que lui. Il devait faire dans les un mètre quatre-vingt-un ou deux. Il portait un costume bleu clair et une chemise blanche avec une cravate à pois bleus qui étaient presque élégants. Presque seulement. En théorie le bleu et le blanc c'est une combinaison correcte, et, en pratique, un costume bleu avec une chemise blanche ça passe comme une lettre à la poste. Mais là, ce rapport d'un blanc pisseux et d'un bleu électrique n'était pas du meilleur goût, ça faisait même carrément plouc. L'homme, lui, en tout cas, ne transpirait pas.

— Avez-vous votre paquet ? demanda Castellano.

— Oui, j'ai le paquet qui vous est destiné, répondit l'homme.

Sa voix n'avait pas la moindre trace d'accent, comme s'il avait appris à parler avec un annonceur radio.

— La soirée est plutôt chaude, ne trouvez-vous pas ? Je m'excuse de ne pas avoir un rafraîchissement à vous offrir mais nous sommes en pleine rue et ici il n'y a pas de robinet.

— Pas grave, coupa Castellano, j'ai votre paquet et vous avez le mien, c'est l'essentiel.

Il avait du mal à respirer, comme si l'air de la nuit, tout autour, était privé d'oxygène. Ce type étrange, avec cette drôle de conversation, paraissait, lui, aussi serein qu'un lever de soleil.

— Oui, répondit-il, son sourire toujours collé aux lèvres, j'ai votre paquet et vous avez le mien. Voici votre paquet, ce sont les séries E 1963 de la banque centrale de Kansas City, plaque recto 214, plaque verso 108, que votre pays cherche désespérément à soustraire aux mains des faussaires. C'est encore plus important que la vie de votre président puisque, selon vous, cela affecte la base même de votre économie, donc votre vie tout entière.

— D'accord, d'accord, fit Castellano, contentez-vous de me donner les plaques.

Ce mec est louf, estima Castellano, et il se promit, dès qu'il serait sûr d'avoir la bonne marchandise, de s'aplatir au sol. Il ne chercherait pas à tester son revolver. Il laisserait le tireur d'élite faire de son interlocuteur un louf mort. Après tout, c'était pas lui qui lui avait conseillé de devenir faux-monnayeur.

L'homme tenait les deux plaques dans sa main droite. Simplement séparées par un papier de boucher. Ce qui signifia immédiatement pour Castellano que les plaques, rien qu'avec le frottement de l'une sur l'autre, étaient déjà foutues. On ne pouvait pas tenir deux plaques ensemble de cette manière sans exercer une pression, qui les empêchait de glisser, certes, mais qui bousillait en même temps la gravure.

Pendant qu'il tendait sa boîte de la main droite et saisissait les plaques de la gauche, Castellano se dit que Francis Forsythe, chef de groupe, ne lui avait donné aucune instruction pour le cas où les plaques seraient abîmées. Et pourtant le résultat était le même que si on les retirait de la circulation. Personne ne se risquerait à passer un billet de cinquante rayé au milieu.

En prenant les plaques, Castellano, pour bien s'assurer qu'elles ne pourraient plus jamais servir, les frotta très fort l'une contre l'autre. Un geste idiot, pensa-t-il ensuite en constatant la grande zébrure qu'il avait faite dans la barbe de Grant. Ça aurait pu fâcher M. Gordon's. Il mit la plaque recto, avec le portrait de Grant, sur celle du verso, avec le Capitole, et, à l'aide de sa lampe-stylo, il se plongea dans l'examen du sceau. C'était le jour J pour la banque centrale de Kansas City, et les inscriptions portées au-dessus du sceau étaient si parfaites qu'à nouveau Castellano fut submergé d'une vague d'admiration pour le talent du faussaire. Il entendit son contact déchirer l'emballage du

programme et se dit que peu importait tout le bruit qu'il faisait. L'essentiel c'était que lui ait bien le temps de vérifier les plaques. M. Gordon's avait pas mal d'épaisseurs à franchir avant d'arriver à sa monnaie d'échange. Castellano n'allait pas se laisser troubler par tout ce bordel, il avait le temps.

— Ce programme ne remplit pas les conditions, annonça M. Gordon's.

Castellano leva un regard gêné. Son contact lui montrait ce qu'il avait trouvé : une petite roue. Le fil de fer, l'adhésif et le plastique pendaient, déchirés, de ses mains. Le feutre gisait, en petits morceaux, à ses pieds.

— Mon Dieu ! dit Castellano.

Et il attendit que quelqu'un fasse quelque chose.

— Ce programme ne remplit pas les conditions, répéta l'homme.

Castellano eut l'impression qu'on lui faisait part d'un fait très lointain, un peu abstrait et qui n'avait rien à voir avec leurs vies.

M. Gordon's tendit la main vers les plaques mais Castellano ne pouvait pas les lui rendre. Même avec cette rayure dans la barbe de Grant, il ne pouvait laisser ça à personne d'autre qu'au gouvernement. Il avait passé sa vie à protéger l'authenticité de la monnaie américaine, il n'allait pas s'arrêter maintenant.

Serrant les plaques contre lui il se laissa tomber sur le trottoir. Il entendit un « ping ! » qui venait probablement du tireur d'élite aux balles imprégnées de curare. Presque simultanément, il ressentit une torsion très violente dans son poignet gauche, une douleur insupportable accompagna un bruit de craquement, brusquement on lui faisait couler du métal en fusion dans l'épaule, et il vit son propre bras passer devant ses yeux, tenant toujours les plaques qui baignaient dans une sorte de confiture sombre comme le sang. Puis l'articulation de son épaule droite fut traversée par une horrible brûlure et ce bras-là était déjà sous ses genoux quand Castellano s'effondra lui-même sur le trottoir en appelant sa mère. Miséricordieusement, une dernière torsion, dans sa nuque, vint mettre fin à tout cela. Comme si quelqu'un actionnait un interrupteur. Ses yeux enregistrèrent encore un bout de chaussure tachée de sang, et plus rien. Définitivement.

Lorsque les films du démembrement de James Castellano furent projetés, dans l'immeuble du Trésor, à Washington, Francis Forsythe, chef de groupe, ordonna au projectionniste de s'arrêter et pointa sa baguette sur la main maculée de sang qui tenait les deux plaques.

— Nous sommes convaincus que les plaques ont été abîmées au

cours de la lutte. Comme la plupart d'entre vous le savent, messieurs, la gravure de ce genre de plaque est particulièrement fragile. Ainsi donc, de l'avis même des gens du Trésor, notre groupe a réglé ce problème.

— Mais êtes-vous sûr que les plaques sont rayées ? demanda quelqu'un dans la pièce obscure.

Dans la pénombre, personne ne vit le petit sourire de triomphe du chef de groupe.

— Chez nous on se prépare toujours à l'imprévu. Non seulement nous avons sur place trois caméras à infrarouges mais aussi des caméras fixes avec téléobjectifs et films à émulsion spéciale qui permettent de grossir un ongle à la taille d'un mur et de distinguer les cellules de l'ongle.

Forsythe s'éclaircit la voix et claironna l'ordre d'agrandir l'image. Sur l'écran, la main de Castellano tenant les deux plaques disparut et la pièce fut plongée dans l'obscurité. Puis les contours d'une plaque gravée considérablement agrandie apparurent sur l'écran.

— Vous voyez, fit Forsythe, la barbe de Grant est rayée à cet endroit précis.

— Cela s'est probablement passé quand Castellano a pris les plaques, fit remarquer une voix acide provenant du fond de la salle.

— Je ne pense pas qu'il soit utile de chercher à savoir à qui en revient le mérite. Contentons-nous d'être reconnaissants du fait que cette menace n'en soit plus une. Après tout, personne ne savait que ces billets étaient en circulation avant que notre contact, ce M. Gordon's, nous demande le programme de la N.A.S.A., répondit Forsythe.

— Comment a-t-il réussi à s'échapper ? Je ne comprends toujours pas, insista la voix acide.

— Pardon ?

— Je dis que votre M. Gordon's n'aurait pas dû pouvoir s'échapper.

— Vous avez vu le film, monsieur, voulez-vous le revoir ? demanda Forsythe.

Son ton, à la fois condescendant et menaçant, impliquait qu'il fallait être complètement bouché pour demander à revoir ce qui était d'une évidence absolue. Ça avait déjà marché des centaines de fois ici même, à Washington, au cours de semblables réunions. Cette fois, cela ne marcha pas.

— Oui, j'aimerais bien le revoir de nouveau. À partir du moment où Castellano prend les plaques et les frotte l'une contre l'autre,

provoquant cette rayure sur la barbe de Grant. C'est d'ailleurs exactement au même moment qu'il tend le faux programme à M. Gordon's.

— Le film, s'il vous plaît, à partir de l'image cent vingt, ordonna Forsythe.

— Cent quarante, rectifia la voix acide.

L'agrandissement de la barbe de Grant disparut de l'écran et fut remplacé par les vues de Castellano tendant son paquet à M. Gordon's, de sa main droite, et prenant de la gauche les deux plaques.

— Là, regardez, il raye les plaques, commenta la voix acide.

Et lorsque Castellano examinait les plaques à l'aide de sa lampe-stylo, la même voix remarqua sèchement :

— Et voici les rayures, on les voit distinctement.

M. Gordon's gardait son petit sourire tout en déchirant le paquet, d'abord à droite, puis à gauche, sans précipitation, mais certainement sans aucune difficulté. Et, malgré son calme, il ne mit que cinq secondes pour en venir à bout.

— Dans quoi aviez-vous emballé le programme ? demanda la voix acide.

— Fil de fer et ruban adhésif. Il devait avoir une sorte de lame dans la main pour ouvrir ça aussi facilement.

— Pas nécessairement. Certaines mains font ça.

— Je n'en ai jamais vu, répliqua Forsythe, furieux.

— Cela n'exclut en rien leur existence.

Quelques ricanements vinrent trancher la lourde atmosphère.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? s'enquit une voix.

— Il a dit que c'était pas parce que Forsythe n'avait jamais vu ça que ça n'existait pas.

Il y eut de nouveaux rires. Mais Forsythe montrait maintenant M. Gordon's arrachant les bras de Castellano, le gauche d'abord, puis le droit, enfin lui brisant la nuque. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tronc disloqué sur le trottoir maculé de sang.

— Maintenant, dites-moi qu'il n'avait pas un instrument quelconque dans la main, lança-t-il à l'ensemble de l'assistance mais défiant clairement l'homme à la voix acide.

— Revenez à la cent soixante, à peu près, ordonna cette voix.

À l'image cent soixante-deux, quand le film, passant au ralenti, montra M. Gordon's mettre une nouvelle fois Castellano en pièces, Voix-acide lança :

— Stop ! Là, cette petite égratignure sur le front de M. Gordon's. Oui, là. Je sais ce que c'est. C'est une de vos balles empoisonnées, n'est-ce pas ? Celles dont vous vous servez quand il y a présence d'objets métalliques ou de mécaniques que vous ne voulez pas endommager. Exact ?

— Heu !... je crois en effet que c'était là le but de notre tireur, admit Forsythe, bouillant intérieurement car l'arme était censée être super-secrète et connue seulement de quelques rares personnes du gouvernement.

— Alors, expliquez-nous. Comment se fait-il, si votre procédé est efficace, que notre homme, mortellement empoisonné, l'éraflure le prouve, soit vers les images deux cent quarante en train de s'enfuir avec les plaques...

Quelques personnes toussèrent. La lueur soudaine d'une cigarette qu'on allume troua l'obscurité. Quelqu'un encore se moucha. Forsythe garda le silence.

— Alors ? insista la voix acide.

— Heu !... bon. On ne comprend pas bien tout. Mais, après tout ce temps où notre monnaie a été coulée par des faux sans que les gens du Trésor s'en aperçoivent, on peut se réjouir que les plaques soient désormais inutilisables. La menace est levée.

— Rien n'est levé, claqua la voix acide. Un individu qui peut fabriquer un tel jeu de plaques peut en fabriquer un second. Nous n'avons pas fini d'entendre parler de M. Gordon's.

Deux jours plus tard, une lettre arrivait au Trésor. Le correspondant demandait une faveur : il voulait un tout petit programme spatial concernant l'intelligence créative. En échange, il offrait au Trésor un jeu de plaques parfaites pour billets de cent dollars. Comme preuve du sérieux de l'affaire, il joignait deux coupures impeccables. Pour qu'on sache bien que l'une des coupures au moins était fausse, toutes deux portaient le même numéro de série.

La lettre venait d'un certain M. Gordon's.

1 Chausseur bon marché, équivalent de *André, Dressoir*, etc.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo. Et il se déplaçait avec aisance dans cette obscurité qui précède juste l'aube ; chacun de ses gestes était calme, précis. Il se faufilait rapidement entre les poubelles de l'impasse. Il s'arrêta un court instant devant une grille de fer. Ses mains, noircies avec une préparation spéciale à base de haricots et d'amandes brûlées, se refermèrent sur la serrure de la grille. La porte s'ouvrit dans un miaulement. Remo déposa la serrure fracturée sur le trottoir. Il leva les yeux sur l'immeuble de quatorze étages qui se dressait sur fond de ciel gris-noir.

L'impasse sentait le vieux marc de café. Même derrière Park Avenue les impasses sentent le vieux marc de café. Comme à Dallas ou San Francisco ou même comme dans l'empire africain des Lonis (2). « Une impasse est une impasse », pensa Remo (3). Et alors ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Sa main gauche s'éleva, palpant la surface du mur. Ses rebords, aplombs et crevasses venaient s'enregistrer dans un lieu bien plus profond que sa conscience. Une fois tout en place, utiliser la configuration de ce mur ne lui demanderait pas plus de réflexion que cligner des paupières. Un réflexe, pas une réflexion. Au fond, celle-ci prive l'individu de la meilleure partie de ses moyens. C'est ce qu'on lui avait appris tout au long de son entraînement. Après des années, il commençait à comprendre. Il ne savait pas exactement quand son corps et, chose plus importante, son système nerveux avaient commencé à traduire le changement dans sa manière de penser. Pourtant, un jour, il avait réalisé que ça s'était produit depuis quelque temps déjà. Et ce qui avait été au début un but conscient s'accomplissait maintenant sans qu'il y prenne garde.

Comme, par exemple, escalader une façade de brique qui grimpe à la verticale.

Remo plaqua son visage et ses bras contre le mur et souleva le

plus possible le bas de son corps. Il agrippa un rebord de brique avec ses orteils, prenant ainsi appui et repos. Il lança de nouveau ses mains vers le haut.

Il pouvait sentir que le mur venait d'être ravalé. Il ne s'en dégageait pas l'odeur d'essence dont sont habituellement imprégnées les façades des villes. Il poursuivait avec aisance son ascension. Prenant appui alternativement sur ses mains et sur ses pieds.

Ce soir c'était un boulot très ordinaire. D'ailleurs, sa mission avait failli être annulée par un message urgent de la direction. Une histoire compliquée de vraie et de fausse monnaie aussi vraie que la vraie. Il fallait qu'il voie un film où un bonhomme se faisait mettre en pièces par un autre bonhomme. On voulait savoir si celui qui mettait l'autre en morceaux se servait d'une arme ou d'une technique particulière.

Remo avait expliqué que son professeur, Chiun, le maître de Sinanju, saurait certainement les éclairer. Mais la direction avait alors objecté qu'il y avait souvent des problèmes de communication avec Chiun.

— Moi, il me paraît très compréhensible, répondit Remo.

— Justement, Remo, vous devenez vous aussi un peu fumeux ces temps-ci, laissa tomber la voix acide.

Il n'y avait rien à ajouter. Ça faisait déjà plus de dix ans et peut-être bien, après tout, qu'il se faisait moins clair. Mais si, pour l'homme ordinaire l'arc-en-ciel signifie la fin de la pluie, pour le sage, il signifie bien autre chose.

Descendre les bras, s'accrocher avec les orteils, monter les bras, s'accrocher, monter les jambes...

L'entraînement aurait changé n'importe qui. Mais Remo, lui, lorsqu'il avait entrepris le sien, venait juste d'être électrocuté, un des derniers de l'État du New Jersey à passer sur la chaise électrique de la prison de Trenton. Il était alors l'agent de police Remo Williams, condamné pour meurtre, sans bavures, sans appel, dans toute la rigueur de la loi, qui fonctionnait à merveille. Bon pour la chaise qui, elle, ne fonctionna pas. Il se réveilla pour s'entendre raconter une histoire vaseuse à propos d'une organisation qui devait exister sans exister vraiment.

Cette organisation s'appelait CURE, mais admettre son existence serait reconnaître que l'Amérique était ingouvernable par les moyens légaux. Créée par un président qui allait mourir peu après, elle devait permettre que les procureurs aient en mains des preuves irréfutables, que les policiers qui palpaient des enveloppes soient dénoncés au grand jour. De façon générale, elle devait enrayer la vague de crimes contre laquelle une Constitution douce et humanitaire paraissait sans

armes. Ce ne devait être que de courte durée. Et pour cette organisation qui ne pouvait exister, il fallait un homme qui n'existait pas non plus, un homme dont les empreintes digitales auraient été détruites. Par exemple, un homme qui serait passé sur la chaise électrique.

Mais dix ans plus tard, l'organisation existait toujours, et l'entraînement auquel fut soumis Remo Williams avait fait du simple policier un bras exécuter efficace et un individu tout neuf.

Attraper avec les orteils. Pas trop de pression. Les bras vers le haut. Lâcher la prise des orteils...

— Hé, vous ! lança une voix jeune et féminine. Vous là-bas sur ce putain de mur !

Ça venait de sa gauche. Mais sa joue gauche était collée à la paroi, il ne pouvait tourner la tête sans risquer immédiatement de retourner d'où il arrivait.

— Hé, vous, sur le mur ! répéta la voix.

— Qui, moi ? fit niaisement Remo.

Il essayait de savoir si le truc en métal dont il avait perçu le bruit, dans la main de la fille, était un revolver. Il ne le croyait pas vraiment car la voix qui l'apostrophait n'était pas porteuse de tension comme celle de quelqu'un tenant une arme mortelle. Un rayon lumineux vint frapper le mur près de Remo, l'objet métallique n'était donc qu'une lampe torche.

— Bien sûr que c'est à vous que je m'adresse. Pourquoi, vous êtes nombreux sur le mur ?

— Bon ! allez-y, exposez-moi votre cas, soupira Remo.

— Qu'est-ce que vous foutez sur un mur à quatre heures du matin et au douzième étage ?

— Moi ? Rien.

— Vous êtes venu me violer ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je dois aller violer quelqu'un d'autre.

— Qui ? Peut-être que je la connais. Peut-être qu'elle vous plaira pas. Peut-être que ça serait mieux avec moi.

— Je l'aime comme un fou.

— Pourquoi vous prenez pas l'ascenseur ?

— Parce qu'elle ne m'aime pas.

— Oh ! no-o-on... j'peux pas croire ça. Vous avez un corps superbe, moulé dans ce pourpoint noir. Mince mais vraiment joli. Qu'est-ce que c'est que ce truc noir que vous avez sur les mains ? Allez, tournez-vous. Laissez-moi au moins voir votre visage. Allez, soyez sympa...

— Après, vous me laisserez tranquille ?

— Promis.

Remo glissa de côté avec l'intérieur des pieds rentrés, collés à la paroi, sa main droite agrippée fermement à une saillie, puis il laissa son corps se décrocher du mur, présentant son visage et clignant des yeux dans la lumière vive de la lampe torche.

— Voilà, lança Remo. Profitez-en bien !

— Ce que vous êtes beau ! Superbe ! Je peux pas croire que quelqu'un soit aussi bien. Regardez-moi ces pommettes ! Et ces yeux marron... De belles lèvres minces. Même avec ce truc noir sur la figure vous êtes beau. Et ces poignets ! De vraies battes de base-ball. Bougez pas, j'arrive !

— Restez où vous êtes ! Restez où vous êtes ! siffla Remo. Vous ne pouvez pas venir ici, vous tomberiez. Ça fait douze étages.

— Je vous ai regardé faire, c'est facile comme tout. Comme un papillon.

— Vous n'êtes pas un papillon.

— Si vous venez ici, je ne sors pas.

— Plus tard.

— Quand ?

— Quand j'aurai terminé.

— Quand vous aurez fini, vous ne voudrez peut-être plus.

— Je ne suis pas vraiment ici pour un viol.

— J'y croyais pas tellement. Peut-être voudriez-vous qu'on sorte ensemble ?

— Peut-être, fit Remo. Mais les plus grandes amours sont celles qui restent inassouvies... avec des étrangers qui passent dans la nuit.

— Que c'est beau ! C'est pour moi ?

— Oui, tout ça, c'est pour vous. Maintenant refermez votre fenêtre et mettez-vous au lit.

— Bonne nuit, chéri. Si vous avez besoin de moi, c'est la chambre
1 214.

— Bonsoir, répondit Remo.

La lampe s'éteignit, un gros visage disparut à l'intérieur et la fenêtre se referma.

Il reprit son ascension. Au treizième étage, il glissa sur sa droite, se hissant sur un rebord de fenêtre qu'il ouvrit sans peine. L'appartement était bien vide comme le lui avait assuré la direction. Il s'adossa au mur, ralentissant sa respiration, puis les battements de son cœur, et, quand il se sentit à nouveau libre de toute tension, il repartit vers l'étage du dessus. Mais, cette fois-ci, Remo dut, par une pression de ses pouces contre la fermeture, forcer l'armature du bois avant de pouvoir remonter la partie inférieure et se glisser à l'intérieur. Il atterrit sur un tapis moelleux. Un gros tas, sous une couverture blanche, ronflait à tout-va, assez pour casser les bouteilles à la cave. Derrière le gros tas, il en distingua un autre, moins gros, avec des cheveux blonds.

Remo se dirigea rapidement vers le plus gros et souleva délicatement la couverture. Il remonta le bas d'un pantalon de pyjama, découvrant ainsi deux grosses jambes blanches et poilues. Il retira d'autour de sa taille un épais rouleau de solide ruban adhésif. Avec des gestes précis et vifs, il lia solidement les deux grosses jambes ensemble. Le dormeur bougea mais n'eut pas le temps de crier car Remo lui avait déjà glissé sa main droite dans le dos et, de son pouce, pressait un nerf dans le haut de la colonne vertébrale. La masse de chair frémit puis s'immobilisa.

D'une simple secousse, Remo souleva le corps et le transporta à la fenêtre d'où il le laissa descendre doucement dans le vide, le retenant par l'adhésif, tel un appât au bout d'une ligne. Lorsque le gros bonhomme fut arrivé quelque deux mètres cinquante plus bas, Remo enroula son adhésif autour de l'appareil d'air conditionné laissant le corps suspendu dans le vide. Le tout rapidement et en silence. Enjambant le rebord de la fenêtre, il sortit à son tour, se plaqua contre la paroi et se laissa glisser jusqu'à la fenêtre du treizième où il entra de nouveau dans l'appartement vide.

Une fois à l'intérieur, Remo regarda le gros visage cramoisi. L'homme suspendu juste devant la fenêtre était maintenant conscient.

— Bonjour, juge Mantell, fit Remo. Je représente un groupe de citoyens très inquiets qui souhaitent discuter de votre conception de la justice.

— Euh !... Euh !... Thelma..., haleta le juge.

— Thelma est là-haut en train de dormir. Vous êtes à l'étage du dessous, pendu par les pieds au-dessus de treize étages de vide et retenu par un ruban d'adhésif. Je suis un grand trancheur d'adhésif.

— Quoi ? Oh, non ! S'il vous plaît. Que me voulez-vous ?

— Notre association tient à vous féliciter pour vos courageuses convictions. Lorsque publiquement on vous a demandé comment, après avoir présidé cent vingt-cinq procès sur la drogue, vous n'avez prononcé que deux condamnations suivies d'ailleurs de remises de peine, vous avez déclaré à la presse que vous vous refusiez, sous la pression de l'opinion publique, à déclarer un innocent coupable. Cela est-il exact ?

— Euuh ! Sortez-moi de là, gémit le juge, tendant ses deux bras vers le rebord de la fenêtre.

Remo le repoussa doucement.

— Ne faites pas ça, fit Remo. L'adhésif risque de glisser.

— Oh, mon Dieu, non !

— Je crains que si. Mais revenons à nos moutons. Vous allez devoir vous occuper du procès d'un certain Joseph Bosco ou Bisco ou un truc dans le genre. Je suis pas très fort sur les noms. Il risque la prison à vie car un jeune trafiquant portoricain l'a identifié comme étant une des principales sources d'approvisionnement.

— Pas assez de preuves, grogna le juge Mantell.

— Oh, mais si ! rectifia Remo et il poussa gentiment le menton du juge.

— Je peux pas le condamner juste sur les dires d'un gamin, fit Mantell.

Remo poussa de nouveau, cette fois-ci plus fort. Il vit alors apparaître sur la culotte du pyjama bleu ciel une large tache marronnasse qui descendit rapidement vers la ceinture, pour finir par couler le long du menton, du cou puis des oreilles et des cheveux du juge, avant de tomber goutte à goutte dans le vide.

— Ce Bosco ou Bisco a d'ailleurs manifesté une telle confiance en vous que son avocat a rejeté un jugement avec jury, reprit Remo. Alors, voyons, un juge riche, très riche, vivant sur Park Avenue comme vous, n'aurait pas assez d'autorité et de confiance en soi pour savoir qui est et qui n'est pas coupable ?

— Le Rital est noir comme le péché, haleta le juge Mantell. Sortez-moi de là, s'il vous plaît. S'il vous plaît. Coupable ! Coupable ! Coupable !

— D'accord. Mais faites d'abord ce que je vais vous dire. Je tiens à ce que vous gardiez une certaine image en mémoire dont vous vous souviendrez à chaque fois que vous jugerez un cas d'héroïne et que quelqu'un viendra vous proposer ces grosses enveloppes dont vous raffolez. Je sais que vous aurez de multiples occasions de vous remémorer cette image car les plus grosses affaires de drogue de la

ville sont déjà sur votre bureau. Juge, levez la tête.

Le juge Mantell écrasa son menton contre sa poitrine.

— Non, dans l'autre sens, corrigea Remo et le juge laissa de nouveau sa tête pendre.

— Maintenant ouvrez les yeux.

— Je peux pas !

— Vous pourrez.

— Oh, doux Jésus ! gémit le juge.

— Maintenant si je devais vous lâcher, votre mort serait infiniment plus facile que celle que procure la poudre blanche, dit Remo et il donna une pichenette à l'adhésif.

Les bras du juge, que celui-ci avait jusque-là gardés convulsivement serrés contre ses cuisses, partirent en avant et se balancèrent mollement au-dessous de sa tête.

Remo comprit que Mantell venait de s'évanouir. Il hissa le bonhomme dans la pièce, arracha l'adhésif et massa sa colonne vertébrale bien enrobée pour le ranimer. Puis il le remit sur ses pieds.

— Je me souviendrai de cette impasse, là en bas, aussi longtemps que je vivrai, gémit le juge.

— Parfait, fit Remo.

— Mais je risque de ne pas vivre très longtemps. Mon garde du corps, Dom, n'est pas exactement un garde du corps, c'est plutôt mon épée de Damoclès.

— Je savais que vous aviez un garde du corps. Raison pour laquelle je ne suis pas entré par la grande porte.

— Il est là pour s'assurer que je ne fais pas de bêtises, expliqua Mantell. La carotte et le bâton. L'argent c'est la carotte et Dom le bâton.

— Il a une chambre dans votre appartement ?

— Oui, fit Mantell, tremblant.

— Respirez profondément, conseilla Remo. Je reviens dans une minute. Respirez jusqu'à la base de votre colonne vertébrale. Je ne tiens pas à vous voir mourir à la suite d'un choc maintenant que vous venez de vous convertir. C'est ça. Jusqu'au bas de la colonne. Imaginez que vos poumons sont attachés à votre colonne.

L'imposant juge, dans son pyjama souillé, respira comme on venait de le lui expliquer et miraculeusement il sentit sa frayeur se dissiper.

Il ne vit que très vaguement le svelte jeune homme quitter la

pièce. Il était tellement soulagé de sentir sa peur s'évanouir à chaque expiration qu'il ne fit pas attention au temps qui passait.

Quand le jeune homme revint, il lui semblait qu'il venait tout juste de sortir. Il poussait devant lui la masse imposante de Dom qui le dépassait d'une bonne vingtaine de centimètres et dont la carrure lui donnait, à lui, une allure de freluquet. Mais il ne semblait pas du tout inquiet, il avait la mine de quelqu'un qui s'acquitte sans enthousiasme d'une tâche fastidieuse.

— C'est lui ? demanda Remo, une main sur l'épaule du garde du corps.

— Oui, c'est bien lui, répondit le juge. C'est Dom.

— Au revoir, Dom, fit Remo et il le propulsa vers la fenêtre.

Dom s'arc-bouta fermement mais pas assez, malheureusement, il bascula par la fenêtre et fila vers l'impasse. Il s'y écrasa avec un bruit sourd.

— Je sais que vous n'oublierez ni qui nous sommes ni ce que nous attendons de vous, fit Remo, à l'intention de l'homme au pyjama souillé.

Ayant attendu que le juge quitte l'appartement vide et rejoigne le sien, Remo se rendit dans la salle de bains où il se débarrassa de l'enduit noir qui lui couvrait le visage et les mains. Il retira sa chemise noire qu'il retourna et réenfila, la doublure blanche à l'extérieur. Et c'est un homme vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir qui quitta l'appartement, dévala gaiement les treize étages et passa devant le gardien avec un joyeux bonjour.

Il marcha jusqu'à son hôtel, bonne petite promenade matinale le long de Park Avenue.

Lorsqu'il regagna sa suite temporaire à l'hôtel *Astoria*, il se lança dans ses exercices matinaux avec une lourde respiration et espéra que le vieil Oriental frêle enroulé sur sa natte, dans le salon, dormait. Chiun avait le grand talent de disposer sa natte dans une pièce de telle façon qu'il semblait l'occuper tout entière et y interdisait toute autre activité.

Peu importait la dimension de la pièce, ce vieillard à la maigrelette barbe blanche parvenait toujours à la dominer. Même dans son sommeil.

Mais ce matin-là, il ne dormait pas.

— Si tu dois respirer improprement, pourquoi le faire là où l'on peut t'entendre ?

— Je vous croyais endormi, petit père.

— Je l'étais. Mais ce qui est discordant ébranle ma paix.

— Ma respiration ne vous réveillerait pas si vous dormiez dans la chambre à coucher comme tout le monde.

— Personne ne peut être comme quelqu'un d'autre, car personne ne connaît vraiment quiconque. Il peut être comme il croit que quelqu'un est, mais ne sachant pas ce qu'est cette personne, il ne peut de toute évidence que valoir moins. Maintenant, le quelqu'un d'autre que je vois la plus grande partie de mon temps, c'est toi et, pour moi, devenir moins que toi est de toute évidence impossible. Par conséquent, je dors ici.

— Merci, fit Remo qui n'avait rien compris du tout.

Il remarqua alors une boîte déchirée sur le haut de la télévision. Un film s'en échappait en longs serpentins emmêlés. La boîte était adressée à Remo et devait être remise en mains propres. Remo le savait car elle arborait l'étiquette bleue. Étiquette qui signifiait également autre chose.

— Cette boîte porte l'étiquette bleue, petit père.

— Oui, tu as raison, répliqua le maître de Sinanju, se levant dans son kimono de nuit jaune. Elle est bleue.

— Et vous savez que ce bleu-là avec la forme en triangle vient de la direction, n'est-ce pas ?

— De l'empereur Smith, oui, fit Chiun faisant allusion à leur boss commun, le Dr Harold W. Smith, l'homme à la voix acide qui dirigeait l'organisation secrète CURE.

Pour Chiun, puisque Smith dirigeait l'organisation, il était un empereur. Ça lui était bien égal de savoir que le titre officiel de Smith était directeur de sanatorium de Folcroft. Depuis des générations et des générations, Chiun et ses prédécesseurs, les autres maîtres de Sinanju, louaient leurs services aux empereurs pour subvenir aux besoins du petit village de Sinanju, en Corée du Nord, juste au sud de la rivière Yalu. Certains de ces empereurs se faisaient appeler rois, patriarches, tsars, princes et directeurs de sanatoriums, ou même « direction », comme disait Remo. Mais en fait, un empereur c'est un empereur. Et celui qui rétribuait la maison de Sinanju était un empereur.

— Je sais que l'étiquette bleue vient de Smith. Elle signifie que la boîte est pour moi seul. Vous ne devez pas l'ouvrir. D'ailleurs vous le savez fort bien, reprit Remo.

— Ça faisait du bruit, dit Chiun.

— L'étiquette bleue ne signifie pas que vous n'êtes pas censé ouvrir à moins que cela fasse du bruit. L'étiquette bleue signifie que

vous ne devez pas ouvrir, bruit ou non.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Il était cassé de toute façon. Lorsque je l'ai branché, il n'y avait pas d'images. Simplement de la lumière et un ronflement.

— Ce n'est pas une télévision, petit père. C'est un projecteur de films, répliqua sèchement Remo.

— Ça, ils ont oublié de l'indiquer sur l'étiquette bleue ! Mais que je ne l'ouvre pas, alors oui, ça c'est important ! Qui voit ou qui ne voit pas, c'est important, mais ce qu'il y a à voir ne l'est pas ! Qui peut comprendre l'esprit blanc ?

— C'est le film que Smith voulait que je voie.

— S'agit-il d'une belle histoire d'amour et de dévouement ? demanda Chiun, joignant ses mains aux longs ongles effilés devant lui.

— Non. Il s'agit d'un style d'attaque avec démembrement. Smitty en veut la technique. Il m'a dit qu'il l'avait vue quelque part et que c'était important. Quelque chose en rapport avec de l'argent.

— De l'argent pour nous ?

— Non, des faux billets.

— Lorsqu'on ne traite pas en or, tout est faussé. Je n'ai jamais fait confiance à ces morceaux de papier, comme tu le sais, je n'accepte que de l'or. Tout le reste n'est qu'espoir ou promesse. Souviens-t'en, Remo. Des bijoux à la rigueur. Mais encore faut-il s'y connaître, et tu n'y connais rien.

Remo examina la boîte et se lança dans la laborieuse tâche de démêler le film puis de l'étaler au travers de la pièce, aller et retour, jusqu'à ce que tout soit bien à plat et qu'il puisse le rembobiner.

Chiun ne le quitta pas des yeux, veillant bien à ce que le film ne touche ni sa natte ni son téléviseur qui renfermait les feuillets qu'il aimait tant.

— Je ne vois pas l'intérêt de regarder quelqu'un travailler, commenta Chiun. Parfois ils montrent ça à la télévision et j'éteins tout de suite. Pourquoi Smith n'enverrait-il pas plutôt de belles images ?

— Il s'agit de travail. Il souhaite avoir des renseignements sur cette technique.

— Ah ! c'est pour ça qu'il vient ici ce matin ?

— Il vient ? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? s'impatienta Remo.

— Parce que son appel téléphonique n'avait pas d'étiquette bleue, hi ! hi ! hi ! caqueta allègrement Chiun. Et il caqueta jusqu'à ce que le projecteur commence à tourner.

Sur l'écran, ils regardèrent un homme arriver à un coin de rue et attendre. Un autre approcha.

Chiun estima que le spectacle aurait bien besoin d'une musique de fond.

Remo remarqua que l'homme au petit sourire, le second arrivé, paraissait posséder un excellent contrôle de sa respiration. Chiun, lui, trouva que Rad Rex, star de *Lorsque tournent les planètes*, était beaucoup plus beau. Remo admira le parfait équilibre de l'inconnu. Chiun lui répliqua qu'il attendait la publicité avec impatience. Remo commenta que quelque chose de petit frappait l'attaquant au front et lui arrachait un peu de peau. Chiun répliqua qu'il était tout à fait inconvenant de montrer de telles choses sur des films. Remo revint à l'équilibre du bonhomme, qui avait un petit quelque chose de pas au point. Chiun lui rétorqua qu'il manquait au spectacle une touche féminine.

— Qu'est-ce que l'art sans la femme ? lança-t-il.

Remo se demandait comment l'homme réussissait ce démembrement, ressentant un certain respect pour la victime qui, apparemment, jusqu'à son dernier souffle, avait tenté de garder en mains les objets que l'autre voulait lui prendre. Chiun, lui, trouva que cela manquait de médecin ou de grossesse non désirée.

Mais, une fois la projection terminée, le maître demeura silencieux, fixant le mur vide devant lui.

— Alors, petit père ? interrogea Remo.

— Je n'ai jamais vu son école auparavant. Cela n'a rien à voir avec les nouvelles modes telles que le karaté ou kung-fu ou toute autre variation de Sinanju.

— D'après vous, de quoi s'agit-il ?

— D'après moi, on ne dit rien à Smith, répliqua Chiun. Cet homme n'est pas une plaisanterie. Il existe et je n'ai jamais vu sa technique.

— Moi, j'avais l'impression que ce qu'il faisait n'aurait pas dû réussir. Nous savons comment bouge le corps. Ses mouvements n'avaient pas d'influx vital.

— Tu dois pour le moment éviter cet homme.

— Pourquoi ? interrogea Remo, inquiet.

— Le connais-tu ?

— Non.

— Connais-tu sa technique ?

— Non.

— Alors qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne l'emportera pas sur toi ?

— Il bouge trop lentement. Je peux l'avoir. Je peux d'ailleurs avoir tout le monde sauf vous, petit père.

— Ne t'ai-je donc rien appris ? Le chien s'attaque-t-il au lion ? Le serpent s'en prend-il à la mangouste ? Le ver de terre à l'oiseau ? Comment sais-tu que tu n'es pas le ver, le serpent ou le chien, si tu ne sais pas avec certitude qui il est ou ce qu'il est.

— Il est lent.

— Une avalanche peut être lente. Une vague peut être lente.

— Foutaises ! fit Remo.

Il se mit à tourner comme une toupie dans la pièce. Terriblement frustré.

— Nous avons une fois encore droit à la sagesse de l'Occident, commenta Chiun.

Lorsque Smith vint, cet après-midi-là, leur expliquer les dangers de ces faux billets parfaits, qui risquaient de provoquer la ruine du pays et de jeter dans la rue une population crevant littéralement de faim, Remo fut vraiment content qu'il ne pose qu'une seule question concernant la technique du mourant qui avait survécu.

— Non, répondit très vite Remo. Chiun ne l'a pas reconnue.

— À l'occasion d'une réunion à laquelle j'assistais, l'homme qui avait organisé ce troc raté disait que, pour lui, l'individu tenait dans sa main une sorte d'instrument tranchant, expliqua Smith de sa voix acide si parfaitement en accord avec le teint jaunâtre de son visage.

Remo haussa les épaules.

— Enfin, c'est sans importance, conclut Smith. Il existe maintenant quatre plaques gravées. Celles de cinquante dollars et les nouvelles de cent dollars. Il me les faut. Et je veux également que vous découvriez s'il n'y en a pas d'autres. C'est peut-être la mission la plus cruciale que vous ayez eue jusqu'à présent.

— Ça ne m'étonne pas, fit Remo, ça concerne l'argent.

— Je ne comprends pas votre attitude négative, rétorqua Smith.

— C'est parce que vous n'en avez jamais eu.

— D'attitude négative ?

— D'attitude en général. Ce sont les ordinateurs de Folcroft qui sont l'âme de l'organisation. Nous ne faisons que travailler pour eux.

— Ces ordinateurs sont absolument indispensables, Remo, ils

nous épargnent l'utilisation d'individus. Il serait impossible de garder l'organisation secrète si nous devions employer des milliers de gens. Avec les ordinateurs, nous possédons de parfaits coordinateurs d'informations. Quant à nos collecteurs de données, ce sont des gens qui ne savent pas vraiment ce qu'ils font ni pour qui ils travaillent. De toute façon, la plupart des gens, dans la vie courante, ne savent pas dans quel ensemble vient s'inscrire leur activité.

— Et nous, on le sait ?

Smith s'éclaircit la voix et remonta sa mallette sur ses genoux.

— Nous avons un lieu de rendez-vous avec M. Gordon's. Le chef de groupe de la C.I.A., Francis Forsythe, est en train de travailler dessus avec le Trésor. Il attend un agent spécial qui s'appelle Remo Brian. Vos papiers d'identité et cartes de crédit sont dans cette mallette. Nous n'avons pas le temps de prendre les précautions d'usage. Par le passé, il m'est arrivé de me plaindre d'un excès de violence de votre part. Cette fois-ci, les choses sont si graves que je crois que la notion de « violence excessive » n'est plus de mise.

— Bien sûr, fit Remo. Nous protégerons le tout-puissant dollar. Que Dieu nous garde de chercher à protéger une vie américaine.

— Nous sommes exactement là pour protéger les vies américaines, dans chaque foyer, répliqua Smith.

Avant de sortir, il prit le temps d'informer Chiun que son tribut annuel en or venait d'être transféré au village de Sinanju.

— Le village de Sinanju place sa confiance en l'empereur Smith et le maître de Sinanju assurera toujours la gloire de l'empereur, répondit Chiun.

— Au fait, avez-vous vu les films ? demanda Smith.

— Il fait une très belle journée dans votre bonne ville de New York, n'est-ce pas ? répondit Chiun aussi calme qu'un nuage blanc.

Smith tenta de décoder sa réponse. Finalement, il haussa les épaules, abandonna toute idée de dialogue et souhaita bonne chance au maître de Sinanju pour la suite de l'enseignement qu'il prodiguerait à l'Américain.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit que vous aviez vu le film ? demanda Remo lorsque Smith eut quitté leur suite.

— Pour les mêmes raisons qui te font accepter la mission qu'il te confie contre mes souhaits.

— Votre raison ?

— Moins un empereur en sait sur notre profession, mieux cela vaut. Nous irons tous les deux. J'ai trop placé en toi pour te laisser

tout gaspiller bêtement.

— Ce qui veut dire que quelque chose vous tracasse ?

Chiun ne répondit pas.

— Vous vous faites du souci pour Smith ? reprit Remo. Votre réponse va l'occuper un bon bout de temps. Pourquoi ne vouliez-vous pas lui parler du film ? Y avez-vous repéré quelque chose qui vous inquiète ?

Mais l'actuel maître de Sinanju, la vénérable et ancienne maison d'assassins, garda le silence, et cela dura le reste de la journée.

2 Voir *Safari humain*, l'implacable n° 12.

3 Allusion à une célèbre formule de Gertrude Stein : *Rose is a rose is a rose*.

CHAPITRE III

Dans un sous-sol de l'immeuble du Trésor, à Washington, le chef de groupe Francis Forsythe, en saharienne kaki et ascot gris-perle, tapotait nerveusement de sa baguette, sur la maquette de l'aéroport O'Hare de Chicago, la réplique miniature d'un hangar.

Une forte lumière, tombant du plafond, illuminait comme un soleil artificiel les pistes, l'aérogare, et jusqu'aux minuscules avions. La reconstitution minutieuse de l'aéroport était peinte de cercles concentriques allant du rose pâle au rouge sang. L'aérogare était rouge foncé, le rose clair étant réservé aux pistes.

— Nous avons balisé l'aéroport, expliquait Forsythe, pour qu'au cas où nos tireurs d'élite auraient des complications pour descendre Gordon's, nous ne touchions qu'un minimum de passants innocents. Le rouge foncé représente la plus grosse concentration d'individus, le rose pâle, une affluence moindre. Maintenant que vous savez cela, vous comprendrez très vite notre schéma de tir pour l'échange de demain. Nos premier, second et troisième tireurs seront postés à bord d'un avion en mouvement sur une piste rose seulement... si Remo Brian est d'accord.

— Comment pourrait-il être d'accord ? interrogea Remo. Il n'a rien compris à vos explications.

— Je parle de schéma de tir, monsieur Brian, répliqua Forsythe, du ton sarcastique qui ne le quittait plus depuis que son quartier général de Langley, en Virginie, lui avait confirmé que ce connard déambulant en chemise sport et pantalon assorti, sans armes et paraissant plus intéressé par l'opinion d'un Oriental sénile et décrépît que par les techniques d'avant-garde ou les dernières découvertes technologiques en matière de contre-espionnage, était bel et bien son chef pour cette mission. L'ordre était venu de si haut que même le supérieur hiérarchique de Forsythe ne savait pas très exactement d'où.

— Schéma de tir, monsieur Brian. J'expose des schémas de tir, si

vous savez ce que c'est qu'un schéma de tir...

— Ce sont des armes qui tirent dans tous les coins, n'est-ce pas ?
répondit Remo.

Les longs doigts délicats de Chiun glissèrent vers la réplique d'un Boeing 747. Il le fit couler le long d'une piste pour voir si les roues fonctionnaient. Puis il le fit quitter la piste, survoler un hangar et se reposer en un atterrissage parfait.

Le chef de groupe Forsythe le vit et son cou en rougit. Il se retourna vers Remo.

— Exact. Des schémas de tir sont des armes qui tirent dans tous les coins. Maintenant, vous savez de quoi je parle.

Un ricanement se fit entendre du fond de la pièce.

— Non, répliqua Remo. Pas de trucs de ce genre. Pas de ces « pan ! pan ! » à la con. Je n'aime pas du tout l'idée de vous voir vous balader armés dans les rues au milieu d'innocents citoyens.

— Je ne crois pas que vous réalisiez à quel point nous estimons que ce M. Gordon's est un individu dangereux, dit Forsythe. Et, ce qui est encore plus important, il dispose de plaques parfaites pour fabriquer des billets de cinquante et cent dollars à volonté. Ce qui pourrait littéralement ruiner notre économie. Je ne sais pas quelles sont vos instructions, monsieur, mais les miennes sont des plus claires : petit a, s'emparer de la source de ces plaques et la détruire, petit b, s'emparer des plaques elles-mêmes et, petit c, descendre M. Gordon's.

— Vous avez maintenant de nouveaux ordres : cesser de faire appel à l'alphabet, répliqua Remo. Je suis censé remettre quelque chose, demain, à Gordon's en échange des plaques.

— On est justement en train de s'en occuper.

— Ce qui veut dire ? interrogea Remo.

Chiun fit se tamponner un 747 de la Pan Am et un 707 de la TWA, puis il fit avec le 707 le tour du hangar et revint heurter le 747, le nez dans l'aile.

Forsythe se racla la gorge et s'efforça de regarder ailleurs, alors que Chiun, maintenant, alignait bien comme il faut tous les avions dans l'aérogare.

— Ce dont nous nous servons comme appât et que M. Gordon's a exigé est un programme d'ordinateur excessivement sophistiqué. Il faut en faire une copie pour qu'il ne soit pas perdu.

— C'est relativement important, hein ?

— Seulement pour la N.A.S.A. C'est justement là le côté bizarre,

M. Gordon's veut quelque chose qui virtuellement ne sert à rien à moins de plusieurs milliers de kilomètres de la terre.

La voix de Forsythe s'adoucit. Les divers éternuements, reniflements et autres bruits cessèrent. Chiun arrêta de jouer avec ses avions. Forsythe reprit :

— Ce qu'il veut c'est un programme d'ordinateur pour un engin spatial télécommandé. Un programme très récent et très sophistiqué. Les Russes et nous, mais surtout les Russes qui ont effectué davantage de lancements sans équipage, recevions des signaux de nos vaisseaux spatiaux un jour ou deux après qu'ils aient cessé d'exister. C'est dire le temps qu'il faut pour que certains signaux reviennent. Évidemment cela signifie qu'il nous est impossible d'avoir le moindre contrôle sur leur engin en cas d'urgence. Car ces vaisseaux ne peuvent pas penser. On peut les programmer pour faire face à pratiquement toutes circonstances, mais en cas d'événements imprévus, ils ne peuvent pas improviser. Aucune intelligence créative. Un enfant de cinq ans les enfonce. La capacité de voir dans un morceau d'argile les formes d'un éléphant ou de faire comme nos ancêtres et de concevoir et fabriquer une hache en attachant un morceau de rocher à un bout de bois, sans l'avoir jamais vue auparavant, est au-dessus de leurs possibilités. Voilà ce qui manquait à ces engins et voilà pourquoi ils ne duraient pas. Ils ne pouvaient pas faire appel à notre intelligence humaine, ici sur terre, car lorsque les signaux nous parvenaient, c'était déjà trop tard.

Remo reçut un coup de coude de Chiun.

— Il croit que l'intelligence humaine est tout entière entre deux oreilles. Quelle superstition !

Forsythe tapa de sa baguette un coup sec sur un hangar.

— Votre ami aurait-il l'amabilité de nous faire part de ses réflexions ? demanda-t-il.

— Non, il n'y tient pas.

Il y eut un moment de silence, puis Remo reprit :

— Le programme que demande Gordon's n'a donc aucune valeur pour quiconque sur terre ?

— Exact, affirma Forsythe.

— Et la dernière fois, quand vous avez organisé l'échange, vous lui avez refilé un faux ?

— Exact.

— Pourquoi ?

— Nous ne tenons pas à ce que n'importe qui ait ainsi accès aux

secrets de notre nation. Cela pourrait compromettre notre honneur national.

On n'entendit dans la pièce que le ricanement de Chiun qui retournait à ses avions. Le visage devenu rouge brique sous la mince pellicule de transpiration, Forsythe reprit d'un ton exaspéré :

— Je tiens à insister encore une fois pour que vous vous serviez de tireurs d'élite.

— Encore une fois, non, répliqua Remo.

— Un seul..., suggéra Forsythe. Et une mallette rouge apparut dans l'éclairage. Elle s'ouvrit, sur un gros canon avec un petit orifice. Une main tendit une longue balle mince sous la lumière.

— Je peux faire sauter un cil avec ceci, à plus de cent mètres. Un seul coup et c'est la mort. Elle est empoisonnée.

La voix venait de la partie non éclairée de la pièce.

— Vous avez touché M. Gordon's, l'autre jour, ce qui ne l'a pas empêché de déchiqueter le pauvre type que vous aviez envoyé à l'abattoir, fit Remo.

— Il s'agissait d'un agent du Trésor et il savait qu'il risquait sa vie, répliqua Forsythe, se raidissant dans une position militaire, la baguette glissée sous le bras comme une cravache. Remo lui jeta un regard de pitié. Le tireur d'élite poussa sa balle empoisonnée vers Remo. À ce moment-là, Chiun se fit entendre :

— Tacatacatat !

Il attaqua l'aérogare avec un DC 10 d'American Airlines, de sa main gauche et, de la droite, il faisait décoller le 747 de la Pan Am.

— Vroum ! fit-il.

Le 747 s'éleva comme un avion de chasse pour poursuivre le DC 10.

— Tacatacatat ! Vroum ! Boum, boum !

Et le DC 10 retomba en tournoyant follement au-dessus de la maquette de l'aéroport de O'Hare, dans le sous-sol du bâtiment du Trésor. « Baoum ! » fit Chiun, lorsque le nez du DC 10 heurta le hangar.

— C'est fini, les jouets, oui ? lança Forsythe.

— Entre vos mains, répliqua Chiun, et dans celles de vos semblables, tout est jouet. Dans les miennes, tout devient arme.

— Très joli, fit Forsythe. Je suppose que vous emmènerez ces modèles d'avion pour votre rencontre avec M. Gordon's demain, à O'Hare ?

— Entre mes mains ou entre celles de cet homme, reprit Chiun, désignant Remo, tout est une arme. Une bien meilleure arme que ce fusil dans les mains du monsieur. C'est ce fusil, qui est un jouet.

— J'en ai assez, lança Forsythe. Tout ceci est absurde.

— Eh ! le Chinetoque, t'es pas à côté de tes pompes ? demanda le tireur. Son visage apparut dans la lumière. Des yeux froids, d'un bleu délavé, derrière des lunettes sans monture.

— Charge ton jouet, lança Chiun.

— Arrêtez immédiatement ! intervint Forsythe. Immédiatement, c'est un ordre ! Brian, empêchez votre homme d'embêter le mien.

— Je ne m'en mêle pas, répliqua Remo.

— Charge ton jouet, caqueta Chiun.

Et le petit DC 10 parut flotter dans sa main droite pour venir à hauteur de son épaule, la cabine de pilotage pointée sur le tireur d'élite. Ce dernier enfourna sa balle. Forsythe s'éloigna de la table. Les mains qui s'appuyaient autour de la maquette disparurent. Tout le monde se retira dans la zone d'ombre. Remo, lui, resta entre Chiun et le tireur, pianotant sur la table d'un air ennuyé.

Le tireur mit en joue. Remo bâilla.

— Tire ! lança Chiun.

— Je ne peux pas te rater de si près. Je pourrais te fendre un cil.

— Feu ! lança Chiun.

— Pour l'amour du ciel, pas dans le sous-sol du Trésor ! intervint Forsythe.

— Pourquoi ? Puisque le Chinetoque le veut. Je crois bien que je vais lui faire un troisième œil.

Au moment où son doigt appuya sur la détente, la main aux longs ongles de Chiun parut virevolter dans la lumière du plafonnier. Le DC 10 n'était plus dans sa main. Seul Remo le vit bouger. Mais tout le monde le vit arriver. Ses ailes s'écrasèrent contre le front du tireur d'élite, le nez et la cabine de pilotage de l'avion miniature étant enfoncés dans son crâne. Du sang apparut le long de la carlingue. Le tireur et son beau fusil spécial s'effondrèrent, écrabouillant la maquette de l'aérogare.

Chiun d'un geste négligent commenta :

— Un jouet.

— Non, fit Forsythe. Non, vous ne pouvez pas tuer quelqu'un, comme ça, dans les sous-sols du Trésor, sans un ordre écrit.

— Ne le laissez pas s'en tirer aussi facilement, approuva Remo.

Faites-lui nettoyer ça. Il laisse toujours traîner ses cadavres.

— C'est lui qui a commencé, répliqua Chiun. Si cela avait été moi, je ramasserais.

— Vous avez poussé ce connard débile au bang ! bang ! parce que vous vous ennuyiez, rétorqua Remo.

— Je ne faisais que jouer avec les avions, rectifia Chiun. Mais tout le monde sait qu'entre Blancs, vous vous serrez toujours les coudes.

— Nous avons un mort, fit Forsythe.

— Exact. Ne le laissez pas s'en tirer comme ça. Il faut qu'il nettoie, insista Remo.

— Si j'étais blanc, tu ne dirais pas ça.

— Qu'allons-nous faire pour ce mort ? demanda Forsythe.

— Attribuez sa mort à la bigoterie raciale, suggéra Chiun qui avait entendu l'expression au cours de ses feuilletons bien-aimés de l'après-midi et trouvait qu'il avait là l'occasion rêvée de la placer. Vous autres Blancs, non seulement vous sentez bizarre et êtes idiots mais, en plus, vous êtes bigots et racistes. Et vous n'êtes même pas la meilleure race.

— Ne faites pas attention, fit Remo. Il ne veut tout simplement pas nettoyer ses cochonneries. Bon ! où est le programme ? Et cette fois-ci, étant donné qu'il n'a aucune valeur pour quiconque, il vaudrait mieux qu'il s'agisse du vrai. Pas d'imitation.

En vol vers Chicago, Remo examina la boîte qui contenait des mots sous forme de composants miniaturisés. Il se demandait qui pouvait bien avoir besoin d'une activité créative inférieure à celle d'un enfant de cinq ans. Forsythe leur avait expliqué que, bien qu'ils aient des ordinateurs et de grands cerveaux scientifiques pour chercher à créer un substitut de la créativité, ils n'y étaient pas arrivés. Ils n'avaient qu'une simulation.

Après la mort de son tireur d'élite, Forsythe ne s'était plus opposé à la décision de Remo de faire les choses en douceur.

— Vous pouvez aussi vous garder vos caméras, ingénieurs du son et tout le bordel, avait ajouté Remo.

— Mais c'est l'équipement le plus moderne qui existe, se défendit Forsythe.

— Vous en êtes-vous servi l'autre fois ? interrogea Remo.

— Oui, mais...

— Bon ! alors tout reste ici, compris ? Vous inclus.

Forsythe avait commencé à protester, mais la vue du cadavre que l'on déposait maintenant sur un brancard et recouvrait d'un drap blanc lui remit rapidement les idées en place.

— Dans cette conjoncture cruciale, nous devons faire appel à toutes les initiatives personnelles, avait-il alors décidé.

— En clair, cela signifie que nous serons seuls au rendez-vous, n'est-ce pas ? fit Remo.

— Et n'en reviendrez jamais, prédit le subtil M. Forsythe.

Remo vit que Chiun lui faisait signe.

— Mon ami aimerait emporter les modèles réduits.

— Qu'il les prenne. Mon Dieu ! pensez-vous que je pourrais trouver quelqu'un qui essaierait de l'en empêcher ?

Au-dessus du lac Érié, Chiun sortit des plis de son kimono la demi-douzaine de petits avions. Il les étudia un moment, puis dit à l'intention de Remo :

— Je ne sais pas comment vous autres Occidentaux y parvenez, mais ces avions sont presque faits pour traverser les airs. Sans la moindre notion de l'essence du mouvement ou des philosophies que je t'ai enseignées, ces gens sont capables, juste avec leurs usines, leurs machines à écrire et autres stupidités de concevoir ces appareils. J'en suis assez étonné.

Le maître de Sinanju répéta la même chose à une hôtesse de l'air qui transmit au pilote, lequel se déplaça pour venir remercier Remo et Chiun.

— C'est un bon avion, fit Chiun.

— Merci, répondit le pilote qui tenait la cinquantaine, et la bonne mine de l'athlète qui n'a jamais cessé de se préoccuper de lui-même.

— Mais il y a une faille, continua Chiun, et il désigna la configuration de la queue. Là, ça devrait rentrer au lieu de sortir.

Le pilote se tourna vers l'hôtesse.

— Vous êtes en train de vous foutre de moi tous les deux. Puis, vers Chiun : Vous êtes un ingénieur de chez McDonnell Douglas, hein ?

— Qu'est-ce qui se passe ? dit Remo qui finissait de se réveiller d'une petite sieste.

— Il se passe que ce monsieur voulait me faire gober qu'il est un néophyte, alors que manifestement c'est un ingénieur en aéronautique. Il vient à l'instant d'évoquer le projet que la compagnie a dû

abandonner faute de matériaux suffisamment perfectionnés pour le réaliser.

— Perfectionnés ? caqueta Chiun. Cette suggestion que je viens de vous faire est vieille de plusieurs milliers d'années.

À O'Hare, un petit garçon voulut jouer avec les avions miniatures de Chiun, mais celui-ci lui conseilla fermement d'aller s'amuser plus loin avec ses propres affaires. Ils avaient cinq heures d'attente. Il était un peu plus de dix heures et le rendez-vous avec M. Gordon's était fixé pour trois heures du matin, à la porte d'embarquement numéro huit de la compagnie *Allegheny*. D'après Forsythe, le choix de M. Gordon's avait dû être dicté par la difficulté que l'on a à trouver rapidement, de cette porte, une sortie quelconque. Il avait été tout à fait exact en décrivant l'endroit comme une longue boîte.

Remo et Chiun regardaient les gens se retrouver et d'autres se séparer. Ils observèrent les petites manifestations d'énervement que montrent les voyageurs avant d'embarquer.

À trois heures, ils dormaient, mais ils auraient dû *le voir*. Ce sens spécial qu'avait Remo pour sentir les gens approcher ne fonctionna pas et, pour la première fois, il vit Chiun lui-même être surpris. Ses yeux s'ouvrirent, mais, immédiatement, avec l'équilibre parfait qui faisait de lui le maître de Sinanju, il battit en retraite, mettant un comptoir entre lui et M. Gordon's. Remo se souvint que Chiun lui avait dit un jour qu'en cas d'extrême urgence, on pouvait déguiser ses défenses en dissimulant ses pieds.

— Bonsoir, je suis M. Gordon's, dit l'homme.

Remo jugea qu'ils avaient à peu près la même taille mais que Gordon's était plus lourd. Il bougeait de façon étrange, lentement mais sans la grâce de Chiun, d'une démarche saccadée et glissante à la fois. Ses lèvres s'entrouvrirent sur quelque chose qui était presque un sourire. Et ne bougèrent plus.

— Je suis Remo, votre contact. Vous avez les plaques ?

— Oui, j'ai bien les plaques qui vous sont destinées. La soirée est plutôt chaude, ne trouvez-vous pas ? Je suis désolé de ne pas pouvoir vous offrir un verre, mais nous sommes dans une aérogare et il n'y a pas de robinet d'alcool dans une aérogare.

— Pas plus qu'il n'y a de bowling ou de mah-jong. Qu'est-ce que vous me racontez là ? se fit préciser Remo.

— Je procède aux formules de politesse qui devraient vous mettre à l'aise.

— Je suis tout à fait à l'aise, répliqua Remo. Avez-vous les

plaques ?

— Oui. J'ai votre paquet et je peux voir à vos mains que vous avez le mien, répondit M. Gordon's. Je vais échanger mon paquet contre le vôtre.

— Remo, rends-toi. Donne-lui ce qu'il veut, cria Chiun de derrière le comptoir.

Remo vit au même moment un des avions miniatures, arme parfaite entre les mains du maître de Sinanju, fuser en direction de M. Gordon's. D'un mouvement pratiquement imperceptible de la tête, ce dernier l'évita. Ainsi que le suivant. Et les autres. Tous allèrent s'écraser contre le mur en acier et aluminium du couloir d'embarquement, laissant un trou qui permettait d'apercevoir la nuit, au-dehors.

L'un des avions arracha, sur une affiche, la tête d'une chanteuse qui se trouvait désormais avoir de gros seins et un morceau de ciel étoilé pour visage.

— Remo ! hurla Chiun. Donne-lui ce qu'il veut, donne-lui ce qu'il veut !

Remo ne se retourna pas.

— Donnez-moi les plaques, fit-il.

— Remo, ne t'obstine pas. Ne commets pas cette folie. Remo ! appela de nouveau Chiun.

— J'ai quatre plaques. Les cinquante sont des billets de la banque centrale de Kansas City 1963, recto 214, verso 108. Les cent sont de la banque centrale de Minneapolis 1974, recto 118, verso 102.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda Remo, plaçant sa main gauche sous l'aisselle droite de M. Gordon's, lui pinçant un nerf qui aurait dû lui faire très mal. La douleur devait surgir au moment de sa question et augmenter pendant l'intervalle précédant la réponse. C'était ce qui toujours se produisait.

— Je travaille pour moi-même. Pour mon existence, répondit M. Gordon's.

— Donne-lui ce qu'il demande. Remo ! Retire ton bras, hurla Chiun qui, n'en pouvant plus, lâcha un flot d'invectives, en coréen, qui rappela à Remo ce qu'il avait maintes fois entendu au début de son entraînement à propos des choses qui « ne marchaient pas ». Par la suite, Chiun l'accusa lui, Remo, d'être celui qui « ne marchait pas ». Tout le reste au monde, par contre, allant parfaitement bien.

Mais Remo savait que, là, Chiun ne parlait pas d'entraînement.

— Regarde son visage ! lança le maître.

M. Gordon's continuait à afficher ce ridicule petit sourire.

Remo augmenta la pression de ses doigts et sentit la peau virer au caoutchouc, puis un genre d'os craqua, mais ce n'était pas un os comme ceux que Remo connaissait.

— Ne faites pas ça. Vous avez déjà causé des dégâts, dit M. Gordon's. Si vous persistez, vous provoquerez une perte momentanée de l'usage de mon côté droit. Ceci risquerait de mettre ma survie en danger. Je vais devoir vous en empêcher.

Peut-être fût-ce le sourire qui déconcerta Remo ou du moins l'étonnement de le voir toujours là. Peut-être fût-ce l'étrange contact avec ces muscles et cette peau, mais, lorsqu'il renforça sa prise avec sa main droite, se servant du programme d'ordinateur pour augmenter son impact, il eut l'impression de glisser et de ne plus diriger son mouvement. Il perdit l'équilibre et s'écroula au sol alors que M. Gordon's saisissait son coude droit et, avec une pression constante qu'il n'aurait pas dû pouvoir exercer dans sa position, enserra le poignet de Remo pour qu'il lâche le programme.

— Laisse-le le prendre. Abandonne ! hurla Chiun.

— Abandonner, merde ! répliqua Remo et il lança un genou en direction de l'aîne de Gordon's. Mais le genou se perdit quelque part dans sa course, et l'épaule droite de Remo sentit des fers brûlants s'attaquer à ses tendons.

En un éclair, le kimono de Chiun vola à son secours, mais, étonnement, les longues mains frêles ne s'attaquèrent pas au sourire provocant de M. Gordon's. Elles s'emparèrent des propres mains de Remo.

Celui-ci sentit les longs ongles effilés le contraindre à desserrer ses doigts et lâcher le programme. M. Gordon's, s'emparant de ce qu'il voulait, laissa tomber les plaques au sol.

— Merci, fit-il, tout en dissimulant la plaquette d'ordinateur dans sa chemise, et il s'éloigna d'un pas assuré, malgré son côté droit endommagé.

Remo bondit sur ses jambes, un peu penché pour compenser la gêne de son bras abîmé et s'élança pour rattraper ce M. Gordon's et lui arracher la tête. Mais le pied de Chiun fut plus rapide et il trébucha s'étalant au sol en grognant sous la douleur qu'il ressentait à l'épaule. Chiun le contourna et fit barrage entre lui et sa cible qui disparaissait de la salle d'embarquement en direction du hall principal.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Je le tenais. Je le tenais ! hurla Remo, ses yeux envahis par des larmes de dépit.

— Nous devons fuir et je dois panser tes plaies, insensé ! répondit

Chiun.

— Vous l'avez laissé avoir le programme, vous l'avez laissé le prendre ! Maintenant nous ne le reverrons plus jamais !

— Espérons-le, fit Chiun et, de ses longs doigts délicats, il ausculta les muscles de l'épaule de son élève.

Fabriquant des bandes avec son kimono, il pansa le bras pour éviter que la déchirure ne s'aggrave, puis il l'entraîna vers un comptoir. Là, il s'enquit d'un endroit où il pourrait trouver du soleil et l'eau de mer. Recevant de nombreuses suggestions, il choisit la plus commode, Saint-Thomas, dans les îles Vierges qui lui étaient inconnues, probablement, décida-t-il, parce qu'elles devaient n'avoir été découvertes que récemment, dans les cinq cents dernières années.

Chiun fit un paquet des plaques pour l'argent papier des Blancs, avec cet autre papier imprimé : leurs timbres pour payer leur courrier et leurs plumes qui ne demandent pas à être trempées dans de l'encre, il prépara une missive pour Smith dont l'empire avait employé le dernier maître de Sinanju.

Cher Harold Smith, monsieur,

Durant de nombreuses années, la maison de Sinanju a servi votre Empire et notre petit village a connu vos bontés grâce auxquelles nos enfants, nos pauvres et nos vieux mangent, se vêtent et dorment sous des toits faits de matériaux nouveaux.

Jamais l'empire de Smith n'a négligé de faire face à ses obligations. Il a su honorer totalement, et en temps voulu, ses paiements en or. Sans le respect de ses engagements, le village de Sinanju serait mort de faim car son sol est rocailleux et la mer qui baigne ses rivages avare en poissons. C'est tout en louant leurs services que depuis des siècles les maîtres de Sinanju permettent à notre peuple d'abord de manger, puis de vivre dignement. Vous avez respecté notre accord conclu il y a plus d'une décennie.

Le maître de Sinanju a également respecté ses obligations. Le maître avait accepté d'enseigner à un Blanc moyen l'art de Sinanju. Suffisamment, était-il stipulé, vous vous en souviendrez, pour qu'il puisse accomplir ce que l'on attendait de lui sans recourir à l'usage des armes. Le jeune homme a appris cela au cours de la toute première année, mais il a aussi appris beaucoup plus que ce peut acheter votre or. Il est devenu sinanju plus que quiconque, plus même qu'un Japonais ou un Coréen étranger à Sinanju aurait jamais pu le devenir. Il a intégré la source du soleil en son cœur, et pour cela vous n'avez pas payé. Il s'est uni à nous et a reçu de Sinanju tout ce qu'il pouvait en saisir. Vous ne pouvez payer pour cela et la maison de Sinanju ne le vendrait jamais. Car Sinanju n'est pas à vendre, seuls ses

services le sont.

C'est, par conséquent avec regret et gratitude que le maître doit vous apprendre que Sinanju met fin à ce contrat. Nous saurons trouver ailleurs un moyen de subvenir aux besoins du village, Remo et moi.

Sachez aussi que Remo n'étant pas seulement blanc, mais blanc américain, il éprouve naturellement un attachement particulier pour son pays d'origine et si vous deviez, dans l'avenir, avoir besoin de ses services, vous bénéficieriez de sa haute considération.

Vous trouverez ci-jointes les pièces de métal que vous souhaitiez. La mission est terminée. Le contrat est expiré.

Chiun signa de l'emblème de Sinanju, un trapèze inversé avec une ligne verticale le coupant en deux – pour maison – suivi d'un second signe pour « absolu », plus complexe que le premier et qui représentait son nom et son titre. Puis, ayant glissé les plaques et sa missive dans l'enveloppe qu'il s'était procurée au kiosque de l'aéroport, il mit le tout dans une des boîtes métalliques qui étaient régulièrement vidées et dont le contenu partait par messagers. Depuis Genghis Khan, il n'avait existé un service aussi bien protégé. Ce qui n'était pas une maigre réalisation pour des Occidentaux.

Lorsqu'il revint vers le banc où était assis Remo, il fut heureux de constater que ce dernier se tenait correctement assis de façon à faire supporter par ses autres muscles le poids de ceux qui étaient déchirés. Souvent, chez ce jeune homme, la combinaison du savoir instinctif et du savoir appris lui avait donné satisfaction. Mais le maître ne pouvait montrer cette satisfaction, car l'arrogance du jeune homme était déjà assez difficile à supporter.

— Que faisiez-vous, petit père ? Vous écriviez un livre ? Vous avez presque rempli tout un calepin.

— Je faisais part à l'empereur Smith de tes malheurs et de ta blessure.

— Pourquoi ? Je m'en remettrai très bien.

Chiun hocha la tête avec une solennité exagérée.

— Oui. Je le sais et tu le sais, mais les empereurs sont des empereurs, même si tu préfères les appeler directeurs ou présidents, ou n'importe quoi. Et lorsqu'un assassin est blessé, même s'il est très hautement prisé, les empereurs n'en ont plus l'usage.

— Smitty ?

— Oui. C'est bien triste, mon fils. Un assassin blessé n'a pas de maison. La loyauté des empereurs a ses limites.

— Mais je fais partie de l'organisation ! Je suis le seul, en dehors de Smitty, à savoir ce que nous faisons.

— C'est la rude leçon de la vie que tu es en train d'apprendre, reprit Chiun, mais n'aie crainte. Si les empereurs n'ont aucune loyauté envers les assassins, nous ne resterons jamais sans travail. Même au moment de la Pax Romana on a eu besoin de nous ainsi qu'à l'époque des fils du Khan et, dans les années troubles, c'est là qu'on fait le plus appel à nous. Ne te fais pas de soucis. Rome a disparu, les dynasties chinoises se sont évanouies, mais Sinanju continue.

— J'arrive pas à croire que Smith réagirait de la sorte, répliqua Remo et Chiun l'apaisa car pour le moment le jeune homme avait besoin de repos.

Leur avion allait bientôt partir et s'élever dans le ciel, et bien que cela semble quelque chose d'inoffensif, ça gâtait quand même le sang, tout comme les changements de lune. Mais les Blancs ne le savaient pas. La majeure partie des Jaunes non plus, d'ailleurs.

Lorsqu'ils embarquèrent à bord de l'appareil qui devait atterrir cinq heures plus tard à Saint-Thomas, dans un aéroport baptisé Truman, en souvenir d'un empereur mort, Chiun remarqua un petit morceau de métal planté dans les vêtements de Remo. Comme il ne savait pas ce que c'était, il ne le jeta pas. Peut-être appartenait-il à ce M. Gordon's, dont la technique restait après des siècles d'expérience, un mystère pour Sinanju, et que Remo avait inconsciemment décidé de défier. Mais ceci pouvait lui être pardonné. Il était très jeune : même pas soixante années d'existence.

Remo ne savait pas qu'avant d'affronter l'inconnu, il fallait tout d'abord garder ses distances, observer et attendre. Il ne savait pas non plus que le maître de Sinanju espérait que M. Gordon's allait continuer à se manifester. Il pouvait ainsi se familiariser avec sa technique mystérieuse et le connaître aussi bien qu'il connaissait les Hashashins d'Arabie avec leur fanatisme et leur dextérité.

Un autre maître s'était trouvé confronté aux Hashashins lorsqu'ils étaient une nouveauté et avait immédiatement suspendu son contrat avec Islamabad. Il avait attendu, regardé et travaillé ailleurs, pendant que petit à petit, les Hashashins dévoilaient leurs méthodes. Ils étaient tellement efficaces qu'ils laissèrent leur nom à la profession. Et ce maître transmet au maître suivant ce qu'il avait appris à leur sujet. Ce dernier fit de même avec son successeur et ainsi de suite à chaque génération, on observait. Et on évitait les gros marchés d'Arabie.

Il s'écoula quatre-vingts ans avant que Sinanju sache exactement comment les Hashashins se servaient du haschisch sur leurs adeptes et comment ils recrutaient les fanatiques prêts à mourir pour le paradis.

Ces kamikases constituaient pour eux une protection efficace.

Lorsque la maison de Sinanju posséda cette connaissance, elle revint vers les puissants de l'Islam et, en une seule nuit, après avoir suivi un guerrier drogué de la maison des Hashashins, et avoir attendu les premières manifestations de la fumerie, un maître les massacra jusqu'au dernier dans leur souterrain et il n'y eut plus un seul Hashashin sur la terre.

C'est ainsi qu'il fallait procéder avec M. Gordon's. Si ce n'était pas cette année, ce serait l'année prochaine. Ou, sinon, celle d'après, ou encore d'après. Mais, un jour viendrait où Chiun ou Remo, ou le successeur de Remo connaîtrait les méthodes de M. Gordon's. Et alors la maison de Sinanju reviendrait vers la riche Amérique.

Mais ce n'était pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il fallait fuir. Que M. Gordon's prenne son temps, une génération, un bon siècle. Il existait bien d'autres marchés pour Sinanju.

Chiun prit mentalement note de l'endroit où avait été placé le petit éperon de métal sur Remo, il n'avait pas été planté dans la peau. Il le glissa dans son kimono pour plus tard : si ça venait de M. Gordon's, cela méritait un examen minutieux.

Alors que l'avion fendait les cieux, le paquet posté par Chiun s'acheminait vers un sanatorium à Rye, New York.

Là, n'importe qui parmi les centaines d'ingénieurs électroniciens aurait pu dire au maître de Sinanju que, s'il souhaitait échapper à l'homme qui lui avait donné ce bout de métal, il n'avait qu'à le refiler au premier inconnu qu'il croisait.

En espérant que cet heureux homme était en route pour le bout du monde.

CHAPITRE IV

Morris « Moe » Alstein possédait l'unique bar du secteur sud de Chicago qui perdait de l'argent. Il l'avait acheté dans les années 60. À l'époque, c'était une taverne minable qui rapportait bon an, mal an, quarante mille à cinquante mille dollars en activités non imposables, telles que la loterie, les prêts à taux usuraires et les paris parallèles.

Le décorateur de Moe Alstein fit sauter les boiseries pourries, débarrassa la sciure qui jonchait le sol pour installer un élégant bar en acajou, un éclairage indirect, de jolies tables, un nouveau revêtement mural et un parquet en marqueterie. Il abattit également les cloisons pour donner plus d'espace aux futurs clients et construisit une scène. Avec l'aide d'un découvreur de talents et d'un jeune animateur, Alstein réussit à retourner la situation financière pour perdre la première année deux cent quarante-sept mille dollars et quarante mille les années suivantes. Certains attribuèrent ce revirement spectaculaire au changement de direction qui, sous-entendu, perdit la clientèle régulière et ne sut pas la remplacer. C'est ça qu'affirmaient publiquement les gens. En privé, par contre, il arrivait qu'ils confient à des amis très proches, qui savaient se taire, que les habitudes de Moe pouvaient bien être pour quelque chose dans ses pertes. Moe aimait les armes et dans le sous-sol de *l'Eldorado Spa*, anciennement *Murray's*, il avait installé un stand de tir. Il s'y exerçait chaque jour. Les problèmes commencèrent quand il déménagea son stand au rez-de-chaussée. Il s'installa sur la scène et commença à faire sauter les verres des mains des clients pour montrer son adresse. Mais la clientèle n'était vraiment pas fidèle dans le secteur sud de Chicago. Et bien que Moe n'ait « foutrement jamais flingué personne », les clients se firent rares.

Heureusement, Moe avait une profession parallèle pour compenser les pertes de son bar. C'est justement pour une affaire en rapport avec cette profession que M. Gordon's souhaitait lui parler ce

matin-là.

— Je ne vous connais pas, dit Moe à ce visiteur blond, au gentil sourire et dont le bras droit semblait très légèrement plus lent que le gauche.

— Je m'appelle M. Gordon's et je suis désolé de ne pouvoir vous offrir un verre mais nous sommes dans votre établissement et c'est à vous de m'en proposer un.

— D'accord. C'que vous prenez ?

— Rien, merci, je ne bois pas. J'aimerais que vous tentiez de tuer quelqu'un avec votre revolver.

— Dis, mec, ça va pas ? répondit Moe Alstein.

Moe était mince et plus petit que son visiteur. Il avait un regard bleu très aigu dans un visage froid et fermé comme un sac de cellophane. Il ne faisait aucune confiance au sourire figé du gars qu'il avait en face de lui. Quand bien même il l'aurait trouvé sympathique, il n'allait pas exécuter un contrat pour quelqu'un qui venait sans introduction.

— D'abord, je ne tue personne. Et d'une. Ensuite, si je le faisais, ce ne serait pas pour un dingue qui arrive sans se faire annoncer. Et de deux. Troisièmement, bordel de merde, qui êtes-vous ?

— Je ne suis pas sûr que vos paroles disent les choses exactes. Je crois plutôt que vous dites ici des choses pour vous protéger et non parce qu'elles sont exactes. J'ai remarqué que c'est une habitude très courante. Ne vous offensez donc pas comme font souvent les gens quand on leur parle de leur inexactitude. J'ai quelque chose que vous souhaitez avoir.

— Ce que je veux, c'est que vous foutiez le camp tant que vous pouvez encore marcher, répliqua Alstein.

— Pas nécessairement, dit M. Gordon's, et il sortit de la poche de son veston une liasse de billets tout neufs. Cinquante billets de cent dollars. Il la déposa sur la table qui le séparait de Moe Alstein. Puis il ajouta une seconde liasse sur la première, puis une troisième, une quatrième, une cinquième. Moe se demandait comment son visiteur se débrouillait pour que son costume tombe impeccablement avec tout cet argent fourré dans ses poches. Lorsque la pile se composa de dix liasses, M. Gordon's en commença une seconde et il s'arrêta quand elle fut à la même hauteur que la première.

— Ça fait cent mille, laissa fuser Moe Alstein, cent beaux tickets. Jamais le gouvernement en filerait autant.

— Je prévoyais que vous penseriez cela, dit M. Gordon's.

— Jamais un contrat n'a rapporté aussi gros. Un contrat régulier, j'veux dire.

— Ces billets sont valables, ajouta M. Gordon's. Examinez la finesse de la gravure autour du visage de Franklin, la netteté des numéros de série. Et ils se suivent, ce ne sont pas tous les mêmes.

— Exact, fit Alstein. Mais, vous savez, je peux pas y aller comme ça. Descendre un capo, c'est un truc délicat. Il faut que j'arrose un peu avant.

— Il ne s'agit pas d'exécuter votre travail habituel. Il ne s'agit pas d'aider un certain groupe ethnique à régler ses problèmes internes. Il s'agit d'un simple coupement.

— D'un simple coup, vous voulez dire, corrigea Moe Alstein.

— Coup. Merci. Un simple coup. Je vous montrerai moi-même de qui il s'agit.

Sous le choc, la tête de Moe partit en arrière.

— Pourquoi vous me payez, alors, si vous devez y être ? J'veux dire, l'intérêt de payer quelqu'un pour un coup, c'est justement de pas être dans le coup. À moins que vous vouliez voir le mec souffrir ?

— Non, j'espère seulement vous voir le tuer. Il y a deux personnes. Ils sont très intéressants. Surtout le vieillard jaune. Chacun de ses gestes est aussi naturel et banal que chez n'importe quel individu, mais il accomplit beaucoup plus que ne le font les autres avec les mêmes mouvements. Lui, je veux le voir. Mais on ne peut pas observer et agir en même temps.

— Ah ! *deux* coups ? fit Moe Alstein. Ça vous coûtera davantage.

— Je vous en donnerai davantage.

— C'est votre argent, fit Alstein, haussant les épaules.

— C'est *votre* argent, dit M. Gordon's, et il poussa les deux piles de billets vers son interlocuteur.

— Quand voulez-vous éliminer ces deux types ?

— Bientôt. D'abord, je dois me procurer les autres.

— Les autres ?

— Il y en aura d'autres avec nous. Je dois les trouver.

— Une minute, lança Moe en repoussant la table. Je suis d'accord pour que vous regardiez. Ça vous rend tout aussi coupable que moi devant une cour d'assises, peut-être même plus. Moi, je ne fais qu'exécuter un contrat. Vous, vous en prendriez à vie. Voyez c'que j'veux dire ? Je vous tiens. Mais des étrangers, des témoins, eux ils me tiennent, et vous aussi. Voyez c'que j'veux dire ?

— Oui, je comprends, dit M. Gordon's. Mais ils ne seront pas seulement des témoins. Je les engage également.

— J'ai pas besoin d'aide. Vraiment. Je suis un efficace, répliqua Alstein, qui, sur ce, ordonna au barman de monter sur la scène avec un verre.

Le barman, un Noir presque chauve qui était devenu très bon aux mots croisés du *Chicago Tribune*, n'ayant que très rarement un client à servir, à part Alstein, leva les yeux de son journal et fit la moue.

— Prends-en donc deux, lui lança Alstein.

— Je rends mon tablier, répliqua le barman.

La main droite de Moe Alstein plongea dans sa jaquette et rejaillit avec un Magnum 357, chromé, comme un gros canon brillant. La détonation fut impressionnante, on aurait dit que le toit s'écroulait. La lourde balle fit voler en éclats toute une rangée de verres et le miroir au-dessus de la tête du Noir.

Des éclats s'éparpillèrent sur le sol en marqueterie, tels de brillants petits éclats pointus de rosée sous un soleil matinal.

Le Noir plongea sous le bar. Sa main seule réapparut, tenant du bout des doigts une longue flûte à champagne. Le Magnum 357 cracha. Et la main ne tenait plus que le pied du verre.

— Voyez. Je n'ai aucunement besoin d'aide, fit Moe Alstein, puis, élevant la voix, il reprit : tu peux sortir maintenant, Willie.

— Je ne suis pas Willie, répliqua la voix sous le bar, Willie est parti.

— Quand ? demanda Alstein, ses yeux se rétrécissant et son visage affichant une grande déception.

— Quand vous avez commandé le dernier miroir... celui qu'est sur le sol maintenant.

— Pourquoi il a fait ça ?

— Y'a des gens qu'aiment pas qu'on leur tire dessus, monsieur Alstein.

— J'ai jamais touché personne. Et j'en ai jamais eu l'intention. Vous autres, les antisémites, vous êtes tous les mêmes, répliqua Moe Alstein. Et il confia à M. Gordon's que c'était ce même antisémitisme virulent qui avait ruiné son négoce.

— Les gens pouvaient se sentir en danger, même si vous n'avez jamais blessé quiconque, dit M. Gordon's.

— Conneries, fit Moe Alstein. Un antisémite est un antisémite. Vous êtes juif ? Vous en avez pas l'air.

- Non, dit M. Gordon's.
- Vous avez tout du wasp.
- Wasp ?
- Blanc anglo-saxon protestant.
- Non.
- Polonais ?
- Non.
- Allemand ?
- Non.
- Grec ?
- Non.

— Alors qu'est-ce que vous êtes ?

— Un être humain.

— Ça, je le sais. Mais quel genre ?

— Créatif, dit M. Gordon's avec une intonation qui contenait de la fierté.

— J'ai de très bons amis qui sont créatifs, dit Moe Alstein.

Et il se demanda où pouvaient se situer les créatifs dans la longue histoire de l'antisémitisme. Il se demandait aussi comment il se faisait qu'un type qui parlait l'anglais sans accent et paraissait si instruit ne connaisse pas le terme « wasp ».

Mais, en quittant le bar, M. Gordon's connaissait le terme et ne l'oublierait plus jamais, l'ayant classé dans la rubrique « divisions ethniques », dont les Américains ne font pas partie à cause du mixage social, qui évite bien des divisions, comme chacun sait... C'était une variable, sans aucune constante réelle, décida M. Gordon's.

La prochaine personne à le voir ce jour-là fut un sergent des marines, dans une officine de recrutement du bas de Chicago.

M. Gordon's avait plein de questions à poser à ce sergent vêtu de bleu, la chemise couverte de rubans, et dont le visage était congestionné par un abus de whisky et de bière.

— Savez-vous utiliser un lance-flammes ? demanda M. Gordon's.

— Vous saurez aussi, si vous devenez un marine. Quel âge avez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quand êtes-vous né ?

— Oh ! je vois ce que vous voulez dire. Je suppose que je n'ai pas l'air d'avoir un an.

— Vous faites dans les vingt-neuf. Vingt-neuf, hein, c'est ça ? C'est un bon âge, dit le sergent qui avait un quota à remplir et qui ne pouvait pas y arriver avec des quadragénaires.

— Oui, vingt-neuf ans, répondit M. Gordon's.

Le sergent, craignant que sa nouvelle recrue soit un peu faiblarde côté cerveau, insista pour lui faire passer un test d'intelligence normale avant de l'enrôler dans ce corps d'élite que sont les marines.

Ce qui en résulta laissa le sergent groggy, et explique peut-être la suite de son comportement.

La recrue répondit au questionnaire à toute vitesse, clac ! clac ! clac ! clac ! sans une faute, apparemment sans même lire les questions, tout en continuant à interroger le sergent sur les lance-flammes. Et, pour comble, toutes les réponses étaient correctes à l'exception d'une où il s'agissait d'identifier quelques objets usuels. C'était bien le Q.I. le plus élevé qu'un sergent de marines ait jamais vu. Personne auparavant n'avait répondu aussi rapidement et aussi bien.

— Vous n'avez fait qu'une erreur, annonça le sergent.

— Oui. Je ne reconnais pas ces outils. Je ne les ai jamais vus.

— Eh, bien ! là, vous avez un pistolet à graisse des plus courants.

— Oui. À cause de la très haute tolérance de nombreuses machines telles que les voitures, ici, sur terre. La graisse serait donc utilisée pour que les pièces métalliques glissent sans frottement, dit M. Gordon's.

— Ouais, fit le sergent. Vous savez tout, sauf à quoi ressemble un pistolet à graisse.

— Oui. Mais je me sens plus sécurisé de savoir que j'aurais pu trouver à quoi pouvait servir un tel objet. Je n'aurais pas pu faire cela il y a une semaine. Mais maintenant je peux. N'avez-vous jamais pensé à devenir riche et abandonner les Pitulski-Marines ?

— Quoi les « Pitulski-Marines » ? Pitulski c'est mon nom, pas mon unité. Ce que vous lisez là, c'est mon nom, répondit le sergent en tapotant au-dessus de la poche de sa chemise un badge noir aux lettres blanches.

— Ah ! le nom, bien... Rien n'est parfait. Aimeriez-vous devenir très riche, monsieur Pitulski ? insista M. Gordon's.

Et, avant de savoir exactement ce qui arrivait, le sergent Pitulski était d'accord pour retrouver M. Gordon's la nuit suivante à *l'Eldorado*

Spa qui appartenait à Moe Alstein. Il certifiait, de plus, qu'il pourrait apporter un lance-flammes avec lui.

D'ailleurs, il souhaitait presque en avoir un là, sous la main, afin de protéger le vous-voyez-c'que-j'vois ? que M. Gordon's venait de lui remettre sous forme de deux grosses piles et qui avait prestement disparu dans le premier tiroir de son bureau, clic ! clac ! verrouillé. Sous le choc, il n'eut qu'une question, plus vraiment d'actualité : Pourquoi M. Gordon's s'était-il excusé de ne pas lui offrir un verre en entrant ?

— N'est-ce pas ce que l'on est censé dire lorsqu'on se rencontre ?

— Non, pas nécessairement.

— Quand cela est-il de rigueur ?

— Lorsque quelqu'un vient chez vous ou dans votre bureau, si votre bureau a l'autorisation de servir des boissons alcoolisées.

— Je vois. Que dit-on alors ?

— Bonjour est très bien.

Une heure et sept minutes plus tard, M. Gordon's pénétrait dans un magasin de sport, près du Loop de Chicago.

Les murs étaient couverts de combinaisons de plongée noires et de bouteilles jaunes. Des fusils sous-marins étaient soigneusement alignés dans une vitrine derrière un comptoir. Une autre renfermait des masques de plongée.

— Puis-je vous aider ? proposa un vendeur.

— Bonjour est très bien, répondit M. Gordon's et, vingt minutes plus tard, le vendeur saisissait la chance de sa vie de devenir riche.

En fait, quand il déclara au propriétaire du magasin qu'il était « un nom de Dieu de merde de fils de pute incapable de faire la différence entre son cul et une paire de palmes », il était déjà riche.

Il s'appelait Robert Jellicoe. Avant de faire son apparition à *l'Eldorado Spa*, il déposa ses richesses dans dix banques différentes, sous dix noms différents, car il se demandait si cent mille dollars en liquide ne risquaient pas de lui valoir quelques questions.

Lorsqu'il entra à *l'Eldorado*, la nuit suivante, il peinait sous le poids de ses bouteilles d'oxygène, d'une combinaison de plongée et de trois fusils sous-marins. Il n'avait pu se décider pour le choix de son arme, n'ayant eu, jusque-là, qu'à tirer sur des poissons. Il avait donc pris les trois.

M. Gordon's était assis à une table avec deux autres types. On n'entendait que le ronronnement de l'air conditionné. Jellicoe se

demanda pourquoi un gars capable de dépenser autant d'argent pour décorer son bistrot s'était contenté de mettre un panneau de bois derrière le comptoir alors qu'un grand miroir aurait fait beaucoup mieux.

— J'ai une question, lança le sergent Pitulski, vêtu d'un costume vert, d'une chemise blanche et d'une cravate bleue. Comment va-t-on faire passer le matériel à la douane ? demanda-t-il en flattant de la main le double réservoir de son lance-flammes kaki.

— Et mon fusil ? renchérit Moe Alstein, tapotant son étui.

— Mon attirail de plongée sous-marine ne posera pas de problème. Y'a beaucoup de gens qui en emmènent en vacances. Je l'ai moi-même fait plusieurs fois.

— Vous laissez ici votre matériel, dit M. Gordon's, du moins sous sa forme présente.

— Il me faut mon calibre spécial, insista Alstein.

— Je suis habitué à mon équipement et ne ferais rien de bien avec du neuf, dit Jellicoe.

— Moi, n'importe quel vieux truc fera l'affaire. Je suis un marine. Plus le matériel est dégueulasse, mieux je m'en sers.

M. Gordon's les apaisa tous. Et leur demanda d'attendre quelques instants dehors. Alstein dit qu'il restait car c'était sa boîte.

M. Gordon's le saisit par le cou, le retourna, le fit sortir la tête en bas puis, l'ayant remis d'aplomb, fit signe aux autres de le suivre. Ce qu'ils firent. M. Gordon's verrouilla la porte. Une demi-heure plus tard il les rejoignait avec un paquet pour chacun.

Le plus gros fut pour Jellicoe. Il avait la dimension et la forme d'une grande valise mais pesait presque autant qu'une malle. Il était aussi lourd que l'équipement qu'il avait apporté. Le paquet du sergent Pitulski était légèrement moins important, mais renfermait quelque chose qui clapotait à l'intérieur. Quant à celui d'Alstein, il avait la taille d'un écrin à bijoux.

À l'aéroport O'Hare où ils embarquèrent pour Saint-Thomas, Jellicoe découvrit, lorsque la douane ouvrit son paquet, que ce dernier renfermait une gravure métallique avec un petit soleil jaune dans un coin, comme si on y avait concentré tout le jaune qui recouvrait ses bouteilles. La gravure était entourée d'un cadre en caoutchouc noir et Jellicoe qui avait abandonné ses études d'ingénieur en seconde année reconnut les matériaux de son équipement de plongée. Mais différemment utilisés.

C'était impossible et c'était pourtant bien ça. Il le savait. M. Gordon's avait pu condenser les matériaux puis les compresser en

une petite gravure. Il sentit son estomac se nouer et ses genoux trembler. Mais M. Gordon's avait toujours son petit sourire niais et Jellicoe se dit que tout allait bien. Il attendit à côté de l'arche qui détectait les passagers porteurs de métal, observa la surprise d'Alstein quand il vit qu'il transportait une parfaite copie miniature, en chrome, de la statue d'Abraham Lincoln. Quant à Pitulski, il regardait fixement devant lui, hébété, lorsque l'inspecteur découvrit un important buste en acier de George Washington et cinq fioles pleines également en acier.

— Que contiennent ces bouteilles ? demanda le policier.

— Pas de liquide inflammable, répondit M. Gordon's, s'approchant de la table. Et surtout une dépressurisation en l'air ne l'affectera pas.

— Ouais, mais qu'est-ce que c'est ?

En entendant cette question. – il savait que les bouteilles contenaient les éléments de base qui composent le combustible d'un lance-flammes – Jellicoe déglutit péniblement. Il s'appuya sur un cendrier à pied, à côté de lui, faillit s'étaler, se rattrapa de justesse et dit à M. Gordon's qu'il ne se sentait pas bien du tout. Il fut dispensé par l'inspecteur de passer sous l'arche du détecteur.

Il s'éloigna, traînant les pieds comme un homme malade jusqu'à ce qu'il fût hors de vue des gens de la douane, puis il se mit à courir. Ses jambes étaient faibles mais ses poumons lui paraissaient pouvoir tenir des kilomètres. Simplement courir et respirer, courir pour échapper à l'incroyable peur qui l'avait saisi, échapper à l'horreur que lui inspirait celui pour qui il avait accepté de commettre un meurtre. Il ne savait pas qui était cet homme, mais il savait qu'il était bien au-dessus de tous les talents dont il avait jamais entendu parler. Et si ce M. Gordon's avait besoin d'aide pour un simple crime, alors, que Dieu leur vienne en aide à tous !

Arrivé devant le comptoir de la Brannif, il bifurqua sur un stand à journaux, puis plongea dans un bar sombre, se commanda un verre et se rendit aux toilettes. Là, il s'enferma dans une cabine, grimpa sur le siège, s'accroupit et attendit. Il restait vingt minutes environ avant le décollage. C'était une bonne chose, pensa-t-il, que tous les vols se rendant du côté de Cuba soient ainsi soigneusement fouillés pour éviter les détournements. Quelle chance il avait eue de pouvoir réaliser à temps dans quelle histoire il s'était lancé !

Alors qu'il ne restait que dix minutes, on frappa à la porte de sa cabine. Ce qui l'étonna étant donné qu'ainsi perché sur la cuvette personne ne pouvait voir ses pieds sous la porte (4).

— Robert Jellicoe, sortez. Vous allez manquer votre avion.

C'était la voix de M. Gordon's.

4 Les portes des W.-C., aux États-Unis, ne vont pas jusqu'au sol.

CHAPITRE V

Le soleil des Caraïbes est chaud et leurs eaux salées. Ces îles sont des amas de rochers qui émergent de la mer et sur lesquels les hommes luttent pour survivre contre une terre misérable et où les longues mangoustes brunes courent dans les broussailles. Ce sont les descendantes des rongeurs importés des Indes, pour débarrasser l'île de ses serpents verts. Il n'y a plus de serpents verts mais beaucoup trop de mangoustes.

Chiun, le maître de Sinanju, réfléchissait à cela et à d'autres choses qu'il avait entendues.

— Ce sont des îles de survivants, dit-il. Le soleil est bon pour ton épaule. L'eau salée est bonne pour l'air que tu respires. C'est un bon endroit pour guérir.

— Je ne sais pas, petit père, fit Remo. Il se reposait sur la terrasse de la maison qu'ils avaient louée et qui dominait Magen's Bay.

C'était une villa de bois et de verre avec trois terrasses et un salon qui s'avancait sur un piton, de telle façon que l'on pouvait tout observer aux alentours et qu'on avait l'impression d'être entouré, en contrebas, par la mer. Son maillot de bain était trempé. Ce qui était normal après une baignade de six kilomètres, trois allers et trois retours, exécutés sous l'œil vigilant de Chiun. C'était comme ça tous les jours malgré les protestations de Remo qui affirmait que pour guérir, son épaule avait besoin de repos et non d'exercice. Chiun avait ricané :

— Comme ton part d'arrière, je suppose ?

— Mon quoi ?

— Ton part d'arrière.

— Par-derrrière ?

— Si tu veux.

— Vous me prenez au dépourvu, petit père...

— Cela ne m'étonne pas. Ton part d'arrière, donc, chaque année, il s'esquinte le genou et on lui donne un an de repos. Puis il revient et se fait encore plus mal au genou.

— Mais de qui parlez-vous ? Ou de quoi ?

— Même pour un Blanc, tu es particulièrement lent. Je parle du part d'arrière de vos jeux télévisés. Tu sais, là où tous ces gros hommes se rentrent dedans et se sautent dessus.

— Le football ?

— Exact, le football. Et le part d'arrière. Celui qui parle si drôlement et qui porte des bas de femme à la télévision.

— C'est un quart arrière, corrigea enfin Remo.

— Correct, fit Chiun en hochant la tête, le part d'arrière. Bref, nous ne voulons pas que ton épaule soit comme son genou. Donc, tu fais des exercices.

C'est ce qu'il faisait.

Et maintenant il séchait, mollement affalé dans une chaise longue, et il devait écouter Chiun lui raconter que cette île de survivants était un bon endroit pour guérir.

— Je ne sais pas, dit Remo, j'ai l'impression de ne pas être à ma place. Ne devrais-je pas, pour guérir, retourner où je suis né ?

Chiun fit doucement non de la tête, et sa barbe maigrelette flotta dans la brise sud-ouest qui caressait les îles qu'ils ne pouvaient voir.

— Non. Sur ces îles, les envahisseurs seuls survivent, comme les mangoustes. T'es-tu demandé où étaient passé les Indiens karibs ?

— J'en sais rien, moi ! Peut-être qu'ils sont en train de se soûler à Charlotte Amalie, répondit Remo.

(Il faisait allusion au quartier de Saint-Thomas où l'alcool, en vertu du statut de port franc de l'île, était pratiquement aussi bon marché que le soda. Tous les magasins avaient l'air de vendre également des montres Seiko et c'était une attraction majeure pour les passagers des croisières qui laissaient ici leur argent en même temps que leur teint pâle.)

— Les Indiens karibs qui vivaient ici ne sont plus, poursuivit Chiun. Ils connurent sur ces îles une vie prospère et heureuse jusqu'à ce que débarquent les Espagnols. Ceux-ci se montrèrent si cruels que les indigènes grimperent tous sur une haute falaise et se jetèrent dans le vide. Mais avant qu'ils ne meurent, leur chef jura que les dieux les vengeraient.

— Et ils l'ont fait ?

— Si l'on en croit la légende que l'on raconte ici, un tremblement de terre détruisit une ville, tuant trente mille personnes.

— Pas seulement des Espagnols.

— Non, d'autres aussi, car celui qui laisse à d'autres le soin d'exercer sa vengeance, celui-là ne peut jamais étancher sa soif. Mais Sinanju, comme tu le sais, ne pratique pas la vengeance. La vengeance est une chose bien insensée. L'art de Sinanju, c'est la vie. La vie, voilà ce que nous sommes. Même nos actes de mort ont pour but la survie du village. C'est ce qui nous rend puissants. Celui qui vit est puissant. Regarde bien autour de toi tous ces visages noirs. Ils furent amenés sur ces îles enchaînés, fouettés. Ils furent transplantés ici, sur cette terre aride, pour cultiver la canne à sucre d'autrui. Qui survécut ? Les fiers Indiens karibs attendant que leurs dieux les vengent ou les Noirs qui, jour après jour, firent des enfants, construisirent leurs maisons et maîtrisèrent leur colère ? Les Noirs vivent. Les mangoustes vivent. Les serpents verts et les indigènes ne sont plus.

— Où était l'orgueil des serpents verts ?

— C'était simplement une histoire pour que tu comprennes qu'il ne faut pas chercher à te venger de M. Gordon's, une histoire pour que tu suives bien la leçon de survie qu'est l'enseignement de Sinanju. Ce n'est pas une histoire sur les serpents verts.

— J'avais pourtant bien cru comprendre qu'il s'agissait de serpents verts.

Remo, qui espérait bien une réaction de Chiun, ne fut pas déçu, car une longue suite d'imprécations en coréen lui fit écho, où il était question de l'impossibilité de transformer une pâle oreille de cochon en un morceau de soie ou de la boue en diamant.

Remo savait que cela déboucherait inévitablement sur une leçon de morale et des lamentations sur les milliers d'années de Sinanju qui se gaspillaient avec un Blanc. Mais Remo n'y prêterait guère d'attention, car ce que Chiun avait vraiment à dire, il l'avait clamé haut et fort dans ses actes. Le vieil Oriental avait laissé toutes ses chères possessions en Amérique. Il avait abandonné ses multiples kimonos et surtout son téléviseur spécial grâce auquel il pouvait suivre ses feuilletons favoris tout en enregistrant ceux qui passaient simultanément sur les autres chaînes, sans compter sa photo dédicacée de Rad Rex, la vedette de *Lorsque tournent les planètes*, qui, à ce moment même, avait noté Chiun, devait se demander si oui ou non il allait annoncer à M^{me} Loretta Lamont que l'avortement de sa fille avait fait apparaître une tumeur cancéreuse. Ce qui prouverait (on ne sait comment) que Wyatt Walton était innocent de ce dont on l'accusait, à savoir d'avoir abandonné sa femme et ses sept enfants à Majorque

avant de venir chez M^{me} Lamont en tant que conseiller spirituel. Chiun était en train de manquer tout ça.

Et, par conséquent, si lui pouvait abandonner ses feuilletons tant aimés, Remo, sans aucun doute, pouvait quitter son organisation. Mais là-dessus, Chiun ne s'était pas trop appesanti. La survie était son thème de discussion quasi exclusif depuis qu'ils s'étaient installés à Saint-Thomas, la semaine précédente. Mais c'était justement quitter CURE qui perturbait Remo en profondeur.

Sur l'autre bout de l'île, se posait, à l'aéroport Harry Truman, un jet d'American Airlines avec à son bord quelqu'un qui était également remué en profondeur. Mais à l'encontre de Remo, Robert Jellicoe, lui, le montrait. Alors que tous les passagers se dirigeaient vers l'avant de l'appareil, Robert Jellicoe se rendit aux toilettes de l'arrière pour vomir de nouveau. Il ne se donna même plus la peine de verrouiller la porte ou de tenter de s'y cacher, mais tira la chasse d'eau, sortit et remonta l'avion jusqu'à la porte avant par où il débarqua et retrouva dans l'aérogare M. Gordon's, Moe Alstein et le sergent Pitulski qui l'attendaient.

Alstein se plaignit de cette « putain d'humidité qui transformait son costume en tranche de foie », Pitulski lui répliqua que le seul truc contre ça, c'était une bonne rasade de scotch et une bouteille de bière par-dessus.

M. Gordon's interdit la boisson. Une fois arrivé à l'hôtel *Windward* qui domine le port, M. Gordon's leur demanda à tous de l'attendre quelques instants. Il avait deux ou trois courses à faire. Le sergent lui dit de prendre son temps et, dès qu'il fut parti, commanda une bouteille de Seagram's ainsi qu'une caisse de bière et se mit à descendre son mélange favori, jusqu'à ce qu'il confesse à ses compagnons que les marines n'étaient pas vraiment des marines. C'étaient pas des vrais marines qui avaient combattu au Viêt-nam, sinon l'Amérique ne serait pas partie comme ça en laissant un boulot pas fini. Les vrais marines étaient ceux de San Diego, du Japon, de Cherry Point, Caroline du Nord, et de Pariss Island.

— T'as servi dans ces endroits ? demanda Moe Alstein.

Oui, le sergent Pitulski, en effet, avait servi là.

— J'm'en doutais, soupira Alstein.

Jellicoe ne pipa mot. Moe lui proposa un verre, qu'il refusa. L'autre lui demanda ce qui n'allait pas.

— Rien, rien.

— Moi, non plus, tu sais, ça me plaît pas des masses de travailler avec une saloperie d'antisémite comme toi, répliqua Alstein. T'es un

amateur. Vous êtes tous les deux des amateurs. Je risque de me faire tuer avec des amateurs.

— Tu *risques* ? fit Jellicoe avec un pâle sourire.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça : « amateur » ? s'indigna Pitulski. Moi, j'suis un marine.

— Toi, t'es un charlot, répliqua Alstein.

— Tu sais pas de quoi un marine est capable !

— Se soûler la gueule et se faire dérouiller. Nom de Dieu ! ce que j'aimerais avoir mon feu !

— Tu l'auras, fit Jellicoe.

— Non, répondit Alstein. Il me l'a pris à Chicago. Ce Gordon's, c'est un rigolo. Je suis sûr qu'il va me ramener un truc bon marché qu'il va falloir enfoncer dans la narine du gus à descendre pour réussir à lui arracher un morceau de nez. Tu verras. Tout le monde se fout de la taille de mon Magnum 357 chromé... Le chrome, c'est une idée à moi, mais avec mon petit copain, je suis le roi.

— Il va te rendre ton pistolet, répéta Jellicoe.

— Conneries ! Il a pas pu faire passer un revolver à l'inspection. Ils font bien trop gaffe à ces vols qui passent pas loin de Cuba.

— Les marines pourraient faire parvenir des armes à Cuba, interrompit Pitulski. D'ailleurs on l'a fait. Que Dieu bénisse les marines des États-Unis !

Sur ce, il se mit à pleurnicher qu'il avait déserté la seule famille qu'il ait jamais eue, les marines. Et pourquoi ? Pour de l'argent. Saloperie d'argent pourri ! Il avait même volé un lance-flammes dont les marines pouvaient venir à manquer. Eux, c'était pas comme l'Air Force où on pouvait perdre tout un escadron et le gouvernement vous en rendait cinq. Les marines, eux, couvaient leurs armes.

— Ta gueule ! lança Alstein. Tu te fais du souci pour un boulot à la con à six cents dollars par mois, alors que moi, toute ma carrière dépend de ce 357 chromé.

— Vous récupérerez tous les deux vos armes, fit Jellicoe.

— Ça sera jamais le même, fit Alstein. Rien à voir, pas la même sensation.

— Pas le même numéro de série, renchérit Pitulski.

— Le même numéro de série et jusqu'aux éraflures sur le chrome, répliqua Jellicoe.

M. Gordon's revint avec des valises qu'il balançait à bout de bras avec aisance. Il leur demanda à chacun d'apporter les paquets qu'il

leur avait remis à Chicago. Lorsqu'il vit Pitulski tituber, il posa ses valises et dit :

— Négatif. Cessez. Pas autant de boisson. Surabondance. Cessez. Cessez.

À deux reprises, il gifla le sergent Pitulski au visage ne faisant qu'accentuer son teint rougeâtre. Puis il le prit par les pieds, le retourna et le porta vers un placard où il l'enferma la tête en bas.

— Un abus de boisson est dangereux surtout lorsque les gens ont des instruments entre leurs mains et sont responsables de la survie d'autre chose, reprit M. Gordon's.

— Il n'avait pas d'instrument, fit Alstein.

— Je parle de ses talents en tant qu'instrument et de ma survie, dit M. Gordon's.

Il fit un signe de tête vers les valises et Jellicoe s'empara d'une poignée et tira. Mais il ne la souleva pas d'un centimètre.

— C'est un peu excessif pour vous, n'est-ce pas ? dit M. Gordon's. Je les prendrai.

Et comme si les valises étaient pleines de barbe à papa, il les souleva et les porta sans aucune difficulté dans l'autre pièce.

— T'es plutôt faiblard, Jellicoe, commenta Alstein.

Une demi-heure plus tard, alors qu'Alstein feuilletait un magazine et que Jellicoe fixait le plafond en silence, M. Gordon's réapparut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Alstein.

— J'entends quelque chose.

Alstein et Jellicoe haussèrent les épaules.

— J'entends quelque chose. Je sais que j'entends quelque chose, dit M. Gordon's.

Une toile de jute recouvrait ses mains, du moins l'endroit où auraient dû être ses mains, mais les formes qui se devinaient en dessous étaient plutôt celles d'outils.

— Ouvrez ce placard, dit M. Gordon's.

Lorsqu'Alstein ouvrit la porte du placard, ils découvrirent Pitulski la tête en bas, le visage écarlate. Alstein approcha une oreille.

— Il chantonne, annonça-t-il, c'est le *Pont de la rivière Kwaï*.

— Remettez-le à l'endroit, dit M. Gordon's. Et plus de boisson pour lui. Vous autres paraissent capables de boire sans vouloir devenir désordonnés. Vous pouvez donc boire. Mais pas Pitulski.

— Comment allons-nous l'empêcher de boire si nous buvons ? demanda Alstein.

— Vous voulez dire que juste parce qu'une personne en voit une autre boire, elle a envie de boire ?

— Ça marche souvent comme ça, fit Alstein.

— Introduisez cette nouvelle donnée, suggéra Jellicoe.

— Je viens de le faire, dit M. Gordon's.

— Positif à soixante-treize pour cent, ajouta Jellicoe.

— Ce qui signifie ? demanda M. Gordon's.

— Que dans soixante-treize pour cent des cas cela est exact.

— Fait. Mais avec la latitude nécessaire pour l'inexactitude humaine, dit M. Gordon's, qui redispasut dans sa chambre.

Lorsqu'il en ressortit, il tenait dans ses deux mains – qui parurent maintenant normales à Jellicoe, comme il s'y attendait d'ailleurs – un Magnum 357, avec des balles dans le creux de sa paume, et les fusils sous-marins. Le lance-flammes était suspendu à son bras gauche, les bouteilles d'oxygène et la combinaison pendaient sur son bras droit. Le lance-flammes clapotait, il était plein.

Il remit le revolver à Alstein, l'équipement sous-marin à Jellicoe et déposa le lance-flammes aux pieds de Pitulski qui ronflait dans un fauteuil. Alstein regarda le chrome étincelant, fit rebondir l'arme dans sa main, tourna le barillet puis inspecta les balles, en choisit une qu'il examina dans la lumière.

— Même revolver, mêmes balles, lâcha-t-il finalement. Je connais cette cartouche. Il y a deux jours, je chargeais mon revolver et j'ai regardé attentivement celle-ci. Vraiment superbe. Et, juste pour m'amuser, je l'ai rayée à l'aide d'une épingle. Pas profondément car je voulais pas l'esquinter. Voilà la marque, là !

— Je m'étais justement posé des questions à ce propos, dit M. Gordon's. J'ai cru que peut-être vous aviez un système particulier. Mais je vois que vous vous apprêtez à la glisser dans n'importe quelle chambre.

— Les chambres sont toutes les mêmes, répliqua Alstein.

— Pas du tout. Les balles non plus. Toutes sont différentes en tailles et en formes, mais vous ne pouvez le percevoir. Laissez-moi le charger comme vous l'aviez fait.

Alstein observa et assura qu'il ne voyait pas comment on faisait une différence. Mais ce n'était pas le premier truc dingue qu'il voyait faire à Gordon's ni le dernier sans doute.

Ce n'était pas non plus la première fois qu'Alstein faisait un coup

à plusieurs, mais par contre bien la première fois qu'on lui collait un émetteur, que M. Gordon's appelait un « chasseur ». M. Gordon's plaça Alstein au milieu de la pièce et le fit tourner lentement. Lorsque la chose étrange, qui ressemblait à un bouton collé par du sparadrap sur son ventre, se mit à vibrer, M. Gordon's lui expliqua que les deux cibles faisaient face à Alstein.

— Vous voulez dire, ici, dans la chambre ?

M. Gordon's déplaça alors une carte de Saint-Thomas.

— Non. Plus ou moins ici... la résidence de Peterborg ou au-dessus de Magen's Bay. Lorsque vous serez dans leur direction, vous sentirez les vibrations. Elles augmenteront au fur et à mesure que vous approcherez.

Le sergent Pitulski bâilla, entrouvrit les yeux et s'efforça d'éclaircir ses idées. Quelque chose était pris dans le dos de sa chemise.

Il tendit la main et avec de grands efforts l'arracha.

C'était un petit morceau de métal avec des griffes.

Il le pinça entre ses doigts puis, pour en tester la dureté, le mordit.

Alstein pivota brusquement et plaqua ses mains sur son estomac.

— Ça brûle ! ça brûle ! ça brûle ! hurla-t-il.

— Détournez-vous de Pitulski, dit M. Gordon's, et, d'un doigt, il arracha le relais métallique d'entre les dents de Pitulski comme on arrache une saloperie de la gueule d'un chien.

Jellicoe regarda M. Gordon's redonner à l'aiguillon sa forme initiale et Alstein soupirer d'aise. Voilà donc comment M. Gordon's l'avait retrouvé dans les toilettes de l'aéroport d'O'Hare, songea-t-il. Ces petites pastilles n'étaient autres que de minuscules émetteurs et en mordant dedans Pitulski avait dû en changer la fréquence, se branchant sur celle des deux cibles. Il se passa à son tour la main dans le dos et ses doigts se refermèrent sur un morceau de métal. Il ôta rapidement sa main. Apparemment M. Gordon's ne l'avait pas vu. Il le laisserait en place jusqu'à ce qu'il voie une chance de s'échapper. Et, cette fois-ci, il arracherait cette espèce de cordon ombilical et le jetterait très loin. À la première occasion.

— Bande de cons, marmonna Alstein, il regardait les photos des deux cibles.

D'après M. Gordon's, l'un se nommait « haute probabilité Remo » et l'autre « haute probabilité Chiun ». L'Oriental était Chiun. C'est ce que croyait M. Gordon's car il les avait entendus s'appeler de la sorte.

Les photos parurent étranges à Jellicoe qui les ramassa et tacha ainsi son pouce ; ce qu'il avait sur son pouce c'était de l'encre. Ce n'étaient pas des photos mais des gravures extraordinairement fines et précises.

Qui était ce M. Gordon's ? Quels étaient ses pouvoirs et d'où les tenait-il ? Il était comme un laboratoire et une usine, le tout en un. Jellicoe frissonna et tenta de penser à des choses plus réconfortantes.

— Je serai de retour dans une heure, après avoir terminé le boulot et nous pourrons tous rentrer à la maison, lança Alstein.

Mais il ne fut pas de retour au bout d'une heure. Il ne localisa pas la maison avant le lever du soleil. Le détecteur à vibrations fonctionna très bien, mais il semblait vibrer au-dessus de champs ou de falaises rocheuses, et l'aube se levait lorsque Alstein démêla l'itinéraire adéquat que suivait sa voiture. Il se retrouva finalement devant une petite maison en bois avec une superbe vue sur une large baie émeraude. Une drôle de bête, longue et poilue, ressemblant à un rat, se faufila sous un bananier. Un petit lézard marron agrippé au mur de la maison le regardait sinistrement.

Moe Alstein arma son revolver puis frappa de la main gauche à la porte. Personne ne répondit. Il recommença.

— Qui est-ce ? lui répondit-on finalement.

— Western Union, répondit Alstein. J'ai un message pour vous.

— Pour qui ?

— Remo quelque chose.

— Une seconde.

Alstein leva son arme et visa juste au-dessus de la poignée de la porte.

Lorsqu'elle s'abaissa, il tira, et son premier coup emporta un impressionnant morceau du battant en bois.

La porte s'ouvrit en grand et Alstein pénétra dans la pièce, cherchant le corps blessé. Mais il ne vit que des échardes et un gros trou dans une baie vitrée à l'autre bout de la maison. Pas la moindre tache de sang. Un vieux Chinetoque barbu passa sa tête par une porte, sur sa droite. Alstein visa de nouveau. Toujours ni sang ni corps écrabouillé, juste un autre gros trou dans le mur.

Où était celui qui avait ouvert la porte ? Où ? Moe Alstein s'arrêta subitement, saisi par la peur. Il allait retourner à la route et les tirerait de là. Rien dans cette maison ne pouvait arrêter un Magnum 357. Mais que s'était-il donc passé ? Il devait bien avoir touché quelqu'un, pourtant il n'y avait pas de sang. Quant au petit Chinetoque, il l'avait

eu, pas de doute. Il n'allait pas quand même soudainement se mettre à rater une tête tout entière ! Au minimum, la porte avait dû expédier des échardes dans quelqu'un. On n'ouvre pas une porte sans main. Au moment où Alstein arrivait à la porte, il sentit un pincement sur sa main armée. Il découvrit un bras au-dessus de son épaule qui descendait vers son poignet droit. Il y avait un type perché sur l'encadrement de la porte, qui s'y trouvait aussi à l'aise que dans un hamac.

— Salut ! Je suis Remo. Vous avez un message pour moi ? Alors donnez-le-moi, mais soyez gentil, ne me le chantez pas, je ne peux pas supporter les télégrammes chantés.

Alstein tenta de libérer sa main, mais n'y arriva pas. Son revolver lui échappa et tomba sur le parquet. L'Oriental apparut au même moment. Pas un poil de sa barbe n'était abîmé.

Chiun avança prestement vers Alstein et ses doigts voltigeant comme des papillons auscultèrent son corps. Ils repérèrent le bout de métal collé à son estomac mais continuèrent à le sonder encore un moment.

— Qui vous envoie ? demanda Remo descendant d'un bond de son perchoir.

— M. Gordon's.

— Il est ici sur l'île ? Où est-il ? s'enquit Remo.

Mais la bouche d'Alstein ne put lui répondre. Elle s'ouvrit et s'emplit de sang. Le maître de Sinanju retirait son ongle effilé de la gorge d'Alstein qui, tel un robinet débouché, se mit à vomir du sang.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? interrogea Remo. Pourquoi ? Il allait nous parler de Gordon's.

— Oyez, oyez ! se lamenta le maître de Sinanju. Gordon's nous ne souhaitons nullement votre mort. Sinanju cède. Le monde est suffisamment grand pour nous deux. Gloire à la maison de Gordon's !

— Alors, c'est ça ? dit Remo. Vous ne voulez pas que je trouve Gordon's.

Alstein se tortillait au sol, le sang imprégnant sa veste, ses bras battant désespérément l'air. Remo recula devant la flaque qui grandissait et s'infiltrait dans le parquet.

— C'est du sang, fit Remo. Vous savez comme c'est difficile à nettoyer ? Et en plus sur du bois. Sortez-le de là.

Mais Chiun reprit sa plainte.

— Nous n'avons ni reproches ni contentieux avec la glorieuse maison de Gordon's. Nous ne voulons aucune de ses richesses. Sinanju

cède.

— Shmuck (5), fit Remo qui, de son bras intact saisit Alstein par la ceinture de son pantalon et, le tenant le plus loin possible pour ne pas se salir, le porta sur la terrasse d'où il l'expédia d'un mouvement d'épaules dans Magen's Bay.

— Est-ce qu'on a un peu d'*Ajax*, de *Cif* ou de *Vim* dans la maison ? demanda Remo en revenant.

— Nous cédon's à Gordon's. Nous ne cherchons que la paix, poursuit Chiun.

— Peut-être du *Monsieur Propre* ? fit Remo.

À l'hôtel *Windward*, le petit écran de télévision avait transmis les paroles de paix de Chiun. La dernière image fut celle du ciel, les étoiles pâlistantes dans le lever du soleil, puis l'image trembla, il y eut une grande projection de bulles, et ce fut le noir et le silence.

Jellicoe regarda l'écran s'éteindre tout seul. Il hocha la tête et grogna. Le sergent Pitulski avait l'air perplexe.

— J'ai rien vu. Seulement la porte. Le coup tiré sur le Chinetoque qui aurait dû morfler, puis la main qui est arrivée comme si elle tombait du plafond. Vous croyez qu'ils ont des trucs avec des machines dans cette maison ?

— Non, dit M. Gordon's. Enfin, voilà qui tranche le problème du métal. Maintenant nous essaierons le feu, sergent Pitulski.

— Les marines sont prêts à l'action, aboya le sergent.

— Tenez-vous à plus d'un bras de distance, s'il vous plaît, recommanda M. Gordon's. Si nous partons tout de suite, nous pouvons peut-être encore les trouver à la maison. Restez à vingt-cinq mètres et attaquez la maison de là. Il me semble avoir vu une clairière sur l'écran. Ils n'auront donc pas d'endroit où se dissimuler lorsqu'ils viendront sur vous. C'est un avantage.

Ils ne prirent pas le chemin emprunté par Alstein car ils connaissaient maintenant la meilleure route après l'avoir regardé, sur l'écran, errer toute la nuit. Le soleil matinal déjà chaud rendait la respiration difficile. Le sergent Pitulski se demandait pourquoi M. Gordon's avait tenu à l'accompagner.

— Parce que vous buvez. Il n'y a rien de moins sûr qu'un être humain avec de l'alcool dans le sang.

— Je me bats mieux soûlé que sobre.

— C'est une illusion chimique, dit M. Gordon's tout en continuant sur Mafoli Avenue, laissant derrière eux, en contrebas, Charlotte

Amalie au pied de la colline et les superbes bateaux tout blancs ancrés dans la baie.

— Puis-je demander pourquoi nous devons tuer ces deux individus ? demanda Jellicoe. Enfin, si vous voulez bien nous le dire.

— Je n'ai aucun désir de ne pas vous le dire. Celui sans barbe possède une incroyable force. Il m'a abîmé mon côté gauche. Donc, s'il peut faire ça, alors, soit lui, soit le barbu, ou les deux ensemble pourraient me détruire. Exact ?

— Exact, répliqua Jellicoe. Mais l'Oriental a dit qu'il ne le voulait pas. Il a été tout à fait clair là-dessus. Il ne veut pas de salades avec vous.

— Salades, je suppose, signifie lutte, dit Gordon's. C'est une chose qu'il a exprimée. Ce n'est pas parce qu'une personne dit quelque chose qu'elle agira selon ses dires.

— Mais c'est *nous* qui les pourchassons.

— Vous avez raison. Cela ne fait qu'indiquer, néanmoins, qu'ils ne s'attaquent pas à moi *maintenant*, dit M. Gordon's.

— Moi j'en conclus qu'ils n'y tiennent pas du tout, du moins pas le vieillard qui a l'air de diriger. Il ne veut pas s'attaquer à vous. Jamais.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? s'exclama Pitulski.

— Tu veux la boucler, connard ? répliqua Jellicoe.

M. Gordon's conduisait sans heurt, ignorant apparemment Pitulski.

— Je tends également vers soixante-quatre pour cent positif, plus ou moins huit pour cent, que celui à la barbe m'éviterait. Du moins pour le moment. Et je pourrais en faire autant.

— Alors pourquoi vous, nous, nous tous essayons-nous de les tuer ?

— Parce que c'est optimum, dit M. Gordon's.

— Je ne comprends pas.

— S'ils sont morts, mes chances de survie s'améliorent. Par conséquent, je vais les tuer. Et en le faisant, je deviendrai également efficace contre quiconque leur ressemble.

— Bon ! Puis-je vous demander pourquoi ? Pourquoi souhaitez-vous devenir efficace contre eux et les gens comme eux ? questionna Jellicoe.

— Pour maximiser ma survie.

— Mais il doit y avoir d'autres raisons que ça. Vos chances de

rencontrer des gens comme eux sont tellement minimes. Enfin, passez-vous tout votre temps uniquement à survivre ?

— Exactement.

— Vous ne faites rien d'autre que survivre ?

— Survivre requiert tous mes efforts.

— Et l'amour ? demanda Jellicoe, espérant désespérément susciter une émotion qui briserait cet entêtement d'ordinateur sur la survie.

— L'amour a autant de variables qu'il y a d'individus, dit M. Gordon's. Ce n'est pas programmable.

Il emprunta une route étroite qui montait au-dessus de Magen's Bay.

— Nous y voici, sergent Pitulski, dit M. Gordon's, arrêtant la voiture sur un chemin qui menait à une maison en bois avec un gros trou dans la porte d'entrée.

» Voici comment je veux que vous procédiez, continua-t-il, tout en installant le lance-flammes sur le dos de Pitulski, puis il vérifia la lance qu'il lui glissa sous le bras. Je ne veux pas de projection directe. D'abord, vous mettez le feu à l'arrière de la maison, puis vous faites progresser le foyer sur la gauche en un cercle qui passe presque sur vos pieds. Puis vous pousserez le brasier vers la maison jusqu'à ce que nous ayons un bûcher funéraire.

Pitulski répliqua que ce n'était pas la façon d'agir des marines. M. Gordon's lui répondit qu'il procéderait quand même de la sorte.

Le jet de flammes partit en arc au-dessus de la maison en bois et les étincelles allumèrent des foyers partout où elles tombèrent. Selon un cercle étonnamment régulier, le sergent Pitulski mit le feu à la végétation environnante. Mais il perdit la localisation exacte de la maison cachée par les flammes. Il se recula, monta sur un monticule et, au hasard, visa le milieu du cercle. Le bois de la maison était tellement sec que tout s'enflamma d'un coup et le sergent recula devant la chaleur du brasier.

— Voilà qui est terminé, dit Jellicoe, assis sur le siège avant, à M. Gordon's qui remontait en voiture.

— Coup nul, dit M. Gordon's.

Il mit le moteur en marche et, dans un crissement de pneus, démarra, fit demi-tour et partit à toute allure.

Lorsque Jellicoe se retourna, il vit deux silhouettes, l'une dans un kimono qui fumait tout juste et l'autre avec ce qui lui sembla être un bras bandé, jeter le sergent Pitulski dans son propre bûcher. Le gros

bonhomme ne ferait plus jamais de conneries.

La façon de conduire de M. Gordon's étonna Jellicoe. Il prenait ses tournants juste à la vitesse maximum et très vite ils se retrouvèrent sur la grande route. Jellicoe comprit tout d'un coup le pourquoi d'une telle vitesse lorsqu'il vit l'homme au bras bandé qui, non seulement, les suivait mais gagnait du terrain.

— Enfilez votre équipement. Allez-y. Il est sur le siège arrière, dit M. Gordon's. C'est votre unique chance de survie. Dépêchez-vous.

Jellicoe lutta avec sa combinaison mais finalement abandonna et se contenta du masque, des bouteilles et des palmes. M. Gordon's se lança à toute allure sur la plage de Magen's Bay, la voiture dérapa et frôla une villa. Les baigneurs poussèrent des cris. Pour éviter un arbre, M. Gordon's écrasa un petit enfant. Au bout de la plage, il pila net dans une envolée de sable.

— Dehors ! L'eau est votre seule chance. Vite ! Allez-y !

Avec ses palmes, Jellicoe ne pouvait qu'avancer lentement mais une fois qu'il eut atteint la mer, il plaça le tube de caoutchouc entre ses dents, ouvrit la bouteille et, soulagé, glissa le long des fonds sableux.

Magen's Bay n'était guère profonde près du rivage. Jellicoe se dirigea vers la haute mer. Il se sentait chez lui dans ces eaux claires, tout à fait à l'aise, parce que ce qu'il craignait était sur terre. Et il songea que lorsque pour la première fois l'homme quitta la mer pour ramper sur la rive, c'était peut-être pour échapper à ce qu'il y avait dans la mer.

À quarante pieds, une de ses palmes se coinça dans quelque chose. Il se retourna pour la libérer et vit le jeune homme à l'épaule bandée. Son visage était très calme. Étonnamment, l'homme ne résista pas. Jellicoe lui passa les bras autour du cou et l'homme ne broncha pas.

Jellicoe ne voyait aucune bulle et celui que M. Gordon's appelait « haute probabilité Remo » ne résista toujours pas. Il le maintint donc pendant dix bonnes minutes sous l'eau, puis le lâcha et remonta à la surface ayant, croyait-il, gagné ses cent mille dollars.

Mais il s'arrêta net avant de fendre la surface des eaux. Quelque chose le retenait par une palme. C'était Remo qui l'attirait vers le fond et lorsqu'il se trouva face à face avec le visage souriant, on lui arracha le tuyau de la bouche. L'eau envahit ses poumons et Jellicoe pensa qu'il n'avait jamais eu l'occasion de se débarrasser du morceau de métal. Puis quelque chose d'encore plus étrange se passa. Il eut l'impression que, sous l'eau, ce Remo lui disait quelque chose. Quelque chose qui ressemblait à :

— C'est la vie, chéri.

M. Gordon's s'était arrêté sur une falaise dominant la baie pour suivre le combat sous-marin.

— Voilà qui rend l'eau négative, tout comme le feu et le métal, se dit-il à lui-même. Si seulement j'étais plus créatif ! Ce nouveau programme que j'ai obtenu à l'aéroport d'O'Hare peut être amélioré. Mais comment ?

Il entendit quelque chose bouger dans les broussailles à cinquante mètres de lui. Et même s'il ne pouvait voir ce que c'était, il pouvait en deviner la direction. Cela bougeait plus vite que ne peut courir un homme et soudain, jailli des fourrés tout proches, l'Oriental se tenait devant lui en kimono doré bordé de noir.

— M. Gordon's, pourquoi persistez-vous ? demanda Chiun. Qu'avons-nous fait, mon fils et moi pour vous mettre en danger ? Dites-le-moi que nous évitions de recommencer.

— Votre existence même me met en danger.

— Pourquoi ? Nous ne cherchons pas à vous nuire.

— C'est ce que vous dites.

— C'est ce que je montre. Je garde mes distances. Même en l'absence de vos laquais, je garde mes distances.

— Avanceriez-vous contre moi ? Attaquez, dit M. Gordon's.

— Non, répondit le maître de Sinanju. Attaquez-moi, vous, si vous osez.

— Je l'ai déjà fait avec ces laquais.

— Attaquez-moi, vous-même, défia Chiun.

— Êtes-vous une personne ? demanda M. Gordon's.

— Oui, la plus parfaitement douée, répondit Chiun.

— Je me le demandais. Je me demandais comment vous saviez que celui qui attaque en premier dévoile lui-même ses schémas d'attaque et en devient plus vulnérable, dit M. Gordon's.

— La question est : comment le sais-tu, toi, le Blanc ? répliqua Chiun.

— C'est dans ma nature. Par nature, je réagis.

— Le revolver et le feu n'étaient pas des réactions, rétorqua Chiun.

— C'est un peu de ma nouvelle créativité, dit M. Gordon's. C'est la chose dont j'ai le plus besoin.

— Merci, fit le maître de Sinanju et il disparut dans l'épaisse végétation qui recouvre la colline au-dessus de Magen's Bay.

Ni lui ni Remo n'auraient à attendre une nouvelle génération de maîtres de Sinanju, M. Gordon's venait de se livrer.

5 Shmuck : terme méprisant, en yiddish, pauvre mec.

CHAPITRE VI

— Nous attaquons, répéta Chiun. Et Remo haussa les épaules.

Il n'y comprenait rien car il ne voyait pas le moindre ennemi à attaquer. Pas plus qu'il n'en avait vu en quittant Saint-Thomas et que Chiun avait déjà dit « Nous attaquons », pas plus qu'il n'en avait vu au centre spatial de Houston quand Chiun avait encore répété « Nous attaquons », pas plus qu'il n'en avait vu quand, au bureau des relations publiques de la N.A.S.A., on leur avait dit :

— La recherche sur les composants de la créativité a été un peu abandonnée ces temps-ci à cause de coupures dans le programme. Elle est actuellement non opérationnelle.

— Ah ! Ah ! avait dit Chiun.

— Est-ce que ça veut dire que tout est abandonné, avait demandé Remo.

— À peu près.

— On avait déjà compris ça la première fois, avait dit Chiun.

— Salades, avait conclu Remo.

D'après une brochure sur les vols spatiaux sans équipage que leur remit l'homme des relations publiques, les composants qu'ils cherchaient avaient été mis au point à Cheyenne, dans le Wyoming.

Maintenant leur avion atterrissait à Cheyenne. Remo et Chiun étaient exténués. Leurs organismes étant beaucoup plus réceptifs et sensibles aux variations de pression que celui d'un individu quelconque.

Les Laboratoires Wilkins, immeuble de trois étages qui s'élève au milieu d'une plaine verdoyante comme un carton à chaussures posé sur un parquet, était entièrement illuminé.

— On n'a vraiment pas l'impression qu'il y a des coupures, par

ici, fit Remo.

— Nous attaquons, répliqua Chiun.

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ? D'abord, vous voulez fuir, puis une fois que M. Gordon's nous court après, vous voulez attaquer. Et en plus je ne vois pas ce que nous attaquons.

— Sa faiblesse. Il nous a livré sa faiblesse.

— J'ai déjà vu sa faiblesse, il bouge bizarrement. Si je n'avais pas cru que c'était lui sous l'eau à Magen's Bay, je l'aurais eu à Saint-Thomas. Il m'a baisé.

— Faux, rectifia Chiun. Il nous a classés. Pour découvrir ce qui est, il a découvert ce qui n'était pas. Ni le métal, le feu ou l'eau ne réussissent contre nous. Il a découvert cela sans prendre personnellement de risques. Mais, dans son arrogance il nous a avisés qu'il ne nous laisserait pas tranquilles. Donc nous devons attaquer.

— Mais vous parliez d'une génération future et qui agirait seulement lorsqu'elle connaîtrait les défauts de M. Gordon's.

— Nous sommes cette génération. Il m'a tout dit sur la colline. Il manque de créativité. Et, ici, c'est précisément l'endroit qui conçoit des machines pour la créativité. M. Gordon's le sait. C'est pour ça qu'il voulait le machinchose que tu lui as donné à l'aéroport de cette ville dégoûtante. Maintenant nous sommes ici et nous attaquons. Tu t'occuperas, bien sûr, des détails.

— Et comment allons-nous pratiquer ?

— Je ne connais pas les machines, répondit Chiun. Je ne suis ni japonais ni blanc. C'est ton problème. Tous les Blancs connaissent les machines.

— Tous les Orientaux ne connaissent pas Sinanju, pourquoi tous les Blancs connaîtraient-ils les machines ? Moi, je n'y connais rien.

— Dans ce cas, demande à quelqu'un. Tu apprendras très vite.

— Au mieux, je suis capable de changer un plomb, petit père.

— Tu vois, je te l'avais dit, tu connais les machines. Tous les Blancs connaissent les machines. Tu as réparé la machine avec le drame offensif.

— Il ne s'agissait que de rembobiner un film !

— Et là, il suffit de trouver une attaque à base de machines qui font de la créativité.

— Mais ce sont des ordinateurs de l'âge spatial, Chiun, pas des projecteurs de cinéma.

— Nous attaquons, lança Chiun pour toute réponse, en avançant

vers l'immeuble.

— Comment pouvons-nous même être sûrs de revoir Gordon's ?

— Aha ! fit Chiun, serrant un morceau de plomb qu'il portait passé dans un cordon autour du cou. Nous savons. Le secret est là-dedans.

Il ne voulut pas en dire davantage parce que, tout comme il savait que Remo se débrouillerait très bien avec les machines, puisque tous les Blancs y arrivent, il craignait que son élève ne trouve un moyen de casser l'émetteur grâce auquel Gordon's allait pouvoir retrouver leur trace. Chiun le gardait enfermé dans du plomb jusqu'à ce qu'il soit temps de s'en servir.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte d'entrée du laboratoire, une voix de femme enrouée par trop de cigarettes et de Martini dry demanda :

— Qui est là ?

Remo chercha la femme, mais ne la vit pas.

— J'ai dit qui est là ? reprit la voix.

Lorsqu'elle répéta sa question, Chiun découvrit la source de la voix. C'était un haut-parleur d'une incroyable fidélité sans les parasites et déformations des haut-parleurs courants.

— Le maître de Sinanju et son élève, répondit Chiun.

— Mettez vos mains sur la porte.

Chiun plaça ses mains aux longs ongles à plat contre le métal de la porte. Remo fit de même tout en restant prêt à une attaque surprise.

— C'est bon, vous transpirez. Vous pouvez entrer.

La porte coulisssa vers la droite dévoilant un couloir éclairé. En entrant, Remo et Chiun vérifièrent le dessus de la porte. Rien.

Étrangement, le couloir avait une odeur de bistrot. La porte se referma sur eux. La voix reprit :

— Bon ! Parlez. Qui vous envoie ?

— On vient pour un programme de créativité, répondit Remo.

— C'est bien ce que je pensais, salauds ! Le rat n'ose pas venir ici lui-même. Combien vous a-t-il promis ? Je double.

— En or ? demanda Chiun.

— Liquide, fit la voix.

— Ah ! si seulement c'était en or... la maison de Sinanju cherche un emploi.

— Sinanju. C'est une ville de Corée, n'est-ce pas ? Une seconde...

Attendez... O.K ! « Sinanju, Corée du Nord, maison de société secrète d'assassins connue pour son exceptionnelle sauvagerie et sa promptitude à se faire engager par quiconque. Censée être la source solaire des arts martiaux. L'on sait peu de chose dessus. On ne connaît pas ses méthodes. Possible qu'il s'agisse d'une ancienne légende utilisée par les dynasties de Chine pour effrayer leurs ennemis et les contraindre à la soumission. » T'as pas l'air si effrayant, mon vieux !

— Je ne le suis pas. Je ne suis qu'un vaisseau d'humilité venu à ta grande maison, ô belle sirène des machines, dit Chiun qui murmura à Remo : Elle n'a probablement pas d'or, n'accepte pas d'argent papier.

— J'ai tout entendu. Allez, entrez. Vous avez l'air okay.

Une porte s'ouvrit sur leur droite dans le mur apparemment lisse. Assise à une petite table devant des étagères de bouteilles d'alcool se trouvait une blonde avec un corps qui aurait fait brûler la soutane d'un curé. Ses seins pointaient en une gigantesque promesse de lait, gonflant au maximum un smocks blanc. Sa taille s'étranglait sauvagement pour renaître sous forme de hanches épanouies. Ouaf ! Une courte jupe bleue découvrait des cuisses douces et lisses.

Lorsque, finalement, Remo remarqua ses yeux, il vit qu'ils étaient bleus et injectés de sang.

— Que puis-je vous offrir à boire ? demanda-t-elle. Asseyez-vous.

— Ah ! délicate petite fleur, dit Chiun. Quels sommets merveilleux ta présence permet à nos humbles cœurs d'atteindre.

— Ravi de vous connaître, lâcha Remo.

— Tu me bourres le mou, répliqua-t-elle pointant son verre de Martini en direction de Remo. On peut pas me raconter de conneries. T'aimes soit mes seins, soit ma tête. Puis, désignant Chiun, elle continua : toi, par contre, t'es correct. T'es vrai. Dis à ton faux jeton de copain de ne pas la ramener.

— Il ignore la vraie sensibilité, la vraie grâce dont vous êtes la personnification, belle dame.

— D'accord. Mais assure-toi qu'il garde ses mains pour lui. Que voulez-vous boire ? Hé là, monsieur Seagram's ! Un verre et vite.

De derrière le bar, une table roulante s'avança faisant cliqueter les verres.

— De l'eau, c'est tout, merci, répondit Chiun.

— Moi aussi, fit Remo.

— Où est-ce que t'as rencontré ce rabat-joie ? demanda la femme à Chiun.

— J'ai certaines difficultés avec lui, comme vous pouvez le

constater.

— Difficultés ! J'en connais un bout sur les difficultés.

Des plateaux en métal sur des bras de métal se déplaçaient transportant des bouteilles, des verres et de la glace. Pour obtenir de l'eau, un plateau fit fondre des glaçons.

— Ces machines sont en train de me pousser au bord de la schizophrénie, fit la blonde. On les programme et on les reprogramme et puis ils se déglignent. J'ai dû programmer M. Seagram's au moins une centaine de fois. Je ne comprends pas pourquoi il n'arrive pas à offrir un verre à un visiteur ou à s'excuser quand il ne veut pas le faire.

— Je connais vos problèmes, compatit Chiun, désignant Remo de la tête. Mais je pensais que les machines n'oubliaient jamais.

— Ce n'est pas vraiment la machine, c'est que le programme doit être incroyablement subtil. Je suis Vanessa Carlton. Peut-être avez-vous entendu parler de moi ?

— Ah ! le fameux Dr Carlton ? s'exclama Chiun.

Remo leva les yeux au ciel et soupira, Chiun n'avait non seulement jamais entendu parler du Dr Carlton, mais il ne connaissait même pas Newton, Edison ou Einstein.

— Vols spatiaux sans équipage. Nous fabriquons ici les composants d'ordinateurs qui en sont le cerveau. Monsieur Seagram's, mon Martini a besoin d'un petit supplément, dit-elle, et la table roulante déplia un bras brillant qui prit le verre de Martini, l'amena vers une grande bouteille de gin, le remplit avec deux bonnes mesures et ajouta ensuite un peu de vermouth.

— Vous voulez manger un petit quelque chose ?

— Du riz complet serait agréable, dit Chiun.

— Hé ! Johnny Walker. Du riz complet. Cent grammes. Et ne le laisse pas coller cette fois-ci. Qu'est-ce que je disais ?

— Que vous étiez le cerveau des vols spatiaux sans équipage, répondit Remo.

— Un vol spatial sans équipage n'est rien sans les composants, renchérit Chiun.

— Vous avez raison. Si la N.A.S.A. s'était occupée de l'expédition de Christophe Colomb, ils lui auraient sucré le gouvernail pour faire des économies. Je plaisante pas. Eh !... ce Martini est bon... Et toi, t'as pas l'air si mal. C'est quoi ton nom ?

— Remo. Je suis également pas mal quand les gens sont sobres.

— Je ne suis pas soûle, tête de con, répliqua le Dr Carlton en

avalant une grande gorgée de son Martini. Où en étais-je ?

— On retirait son gouvernail à Christophe Colomb, fit Remo.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la pièce, livrant le passage à une petite table roulante qui vint vers eux. Elle portait deux bols fumants. Un bras métallique les leur servit.

— Nom de Dieu ! hurla le Dr Carlton. T'as brûlé le riz. Elle expédia d'un coup de pied la table à l'autre bout de la pièce. Merde ! Ras le bol ! Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai besoin de boire ? Ces putains de machines...

— Gouvernail, laissa tomber Remo.

— Oui. Enfin, voilà au moins une chose de réglée, fit le Dr Carlton en défaisant le premier bouton de sa blouse et dévoilant une glorieuse gorge. Mais vous savez ce qu'ils ont fait ? Vous savez ce qu'ils font tout le temps ? D'abord ils m'ont donné un paquet de fric en me disant de fabriquer ceci, d'acheter cela et d'essayer un troisième truc. Savez-vous que j'ai une fusée terminée prête à être lancée, construite ici même ? Ma propre fusée. Ici même. C'est eux qui ont insisté. Ils vous donnent donc tout ce fric et vous engagez des gens, vous achetez du matériel, vous commencez et puis, soudain, ils vous coupent les fonds. Il faut vider les gens engagés et le matériel acheté prend la poussière sur les étagères. Ah ! Qu'ils aillent se faire foutre !

— Bien sûr, fit Chiun et Remo sut qu'il était de mauvaise foi parce que le maître de Sinanju détestait les obscénités occidentales surtout dans la bouche d'une femme.

— Ce qui nous amène, c'est la créativité, reprit Chiun. Comment fait-on de la créativité à partir d'une machine ?

— Ah, ah ! fit le Dr Carlton. Venez avec moi. Vous vous intéressez à la créativité, eh bien ! je vais vous montrer. C'est, en fait, une question de survie, et, sur ce, elle s'empara du bras de Remo en se levant et le garda tout en les conduisant vers une pièce de la taille d'un petit stade. Montant jusqu'au plafond, se trouvaient les tableaux de commande d'une machine si haute que Remo chercha des yeux les ascenseurs qui permettraient aux techniciens de les manipuler. Le monstre s'élevait sur trois étages et Remo supposait qu'il s'agissait là du centre de commande.

— Voici mes amis, M. Daniel's. Je l'ai baptisé Jack Daniel's. Pas facile de l'expédier dans l'espace, hein ?

Elle les mena plus avant dans la pièce. Un homme se tenait sur la gauche, leur tournant le dos, les yeux fixés sur l'ordinateur.

Doucement, le Dr Carlton s'approcha de lui, puis lui expédia un fantastique coup de pied qui chopa l'homme sous les fesses et

l'expédia à l'autre bout de la pièce où il s'aplatit, plof ! la tête contre le sol.

— Ne restez pas dans le chemin, monsieur Smirnoff, hurla le Dr Carlton.

L'homme ne bougea pas mais resta là, vautré tout de travers sur le sol en pierre.

— Ah, ah, ah, ah !

Le rire du Dr Carlton résonna dans cette cathédrale comme le hurlement d'un oiseau de proie. Elle se retourna et vit Chiun et Remo qui la fixaient en silence.

— Allons ! ne prenez pas ça comme ça, dit-elle très vite. Ce n'est pas un être vivant, c'est un mannequin. Nous nous en servons au laboratoire pour les mesures. Quelqu'un a dû l'oublier là. Bon ! où en étions-nous ? Ah oui ! la créativité.

Le Dr Carlton s'approcha des panneaux de commande, Remo et Chiun sur ses talons.

— Jack Daniel's, que vous voyez ici, est un ordinateur. Savez-vous ce qu'est une synapse ?

Remo ne broncha pas et Chiun répondit :

— Je ne le sais certainement pas aussi bien que vous, gracieux et brillant docteur, puis, se cachant derrière sa main, il souffla à Remo : une synapse, c'est lorsqu'ils vous résument ce qui s'est passé dans l'histoire de la veille. Mais laissons-la nous l'expliquer. Elle se sentira plus intelligente.

— Une synapse, reprit le Dr Carlton, est la jonction de deux cellules du cerveau. Le cerveau humain en possède environ deux milliards. De toutes ces jonctions jaillit ce que nous connaissons comme intelligence. M. Jack Daniel's est ce qui s'en approche le plus. Il possède également deux milliards de synapses. S'il n'y avait pas les transistors et la miniaturisation, pour en avoir autant, il devrait avoir la taille de Central Park. Grâce aux transistors, j'ai réussi à le ramener à la taille d'un pâté de maisons.

— Laissons-la balbutier, murmura Chiun. Une synapse c'est la répétition d'une histoire, mais en plus court.

— Ça, c'est un synopsis, Chiun, et non une synapse, corrigea Remo.

— Vous autres, Blancs, vous vous serrez toujours les coudes, marmonna Chiun.

Vanessa regardait le panneau de contrôle. Remo vit ses narines se pincer et ses lèvres se serrer en une mince ligne ; sa poitrine se

soulevait et s'abaissait comme un pudding en train de cuire.

— Non mais, regardez-le, fit-elle. Un crétin de la taille d'un pâté de maisons. Un abruti.

— Renvoyez-le au fabricant, suggéra Remo.

— Je *suis* le fabricant, répliqua-t-elle. J'ai mis dans cette saloperie de truc tout ce que je sais.

— Peut-être n'en savez-vous pas assez, dit Remo.

— Non. Zyeux-d'biche. J'en sais beaucoup. Meilleur score possible, génie de haut niveau, type Mensa.

— Si elle était si intelligente, elle saurait certainement ce qu'est une synapse, murmura Chiun.

Vanessa Carlton ne l'entendit pas. Elle continua à parler s'adressant plus à l'ordinateur qu'aux deux hommes.

— Tu sais ce qu'est un génie ? Un génie sait lorsque quelque chose est impossible. Mon plus grand acte de génie créatif est de savoir qu'il est impossible de créer la créativité.

Remo resta bouche bée et s'ébroua, perplexe, pas bien sûr d'avoir compris :

— Si on essayait encore un petit coup, docteur ?

— Nous parlons d'autre chose. Si vous vous sortiez un peu ça de la tête ? Pourquoi faut-il que les hommes ne pensent qu'à ça ? Le sexe, toujours le sexe, et nos orgasmes, voilà vos idées fixes. Je me casse le..., enfin j'essaie de vous expliquer quelque chose de sérieux et vous ne pensez qu'à me caramboler !

— Ne faites pas attention, intervint Chiun, il est mal dégrossi.

Vanessa approuva d'un hochement de tête.

— Bref ! dit-elle. J'ai abandonné. J'ai programmé mes machines pour tout, pour la parole, pour le mouvement, pour la force, pour l'adaptation, pour la survie. J'ai été plus loin que n'importe qui. Mais je ne peux pas leur insuffler la créativité.

— Et alors ? fit Remo.

Elle secoua la tête, désespérée par une bêtise aussi manifeste.

— Tu dois être une affaire au lit, Zyeux-d'biche, parce que, par ailleurs, t'es pas un aigle.

— Appelez-moi Remo.

— Parfait. Et toi tu m'appelles Dr Carlton. Si nous avions pu équiper nos fusées de créativité, les trois sondes que nous avons perdues seraient toujours actives. Un ordinateur, voyez-vous, ne fonctionne parfaitement bien que lorsque tout est prévisible.

— Les changements climatiques, la panne mécanique, la pluie de météores, enfin toutes ces choses qui mettent les vaisseaux spatiaux K.-O. ne m'ont pas l'air des plus prévisibles, remarqua Remo.

— Mais elles le sont. Les variables sont les choses les plus facilement prévisibles. Il suffit de les programmer avec des probabilités différentes et inclure dans le programme leurs diverses solutions. Par contre, on ne peut apprendre à une machine à réagir à un événement unique qui, lui n'a pas été programmé. L'ordinateur ne peut rien faire d'unique. Vous ne trouverez pas de machine qui vous peindra le sourire de la Joconde sur Mona Lisa.

— C'est le portrait de cette femme italienne qui minaude, murmura Chiun à l'oreille de Remo.

— Merci, fit Remo.

— Vous avez vu des ordinateurs jouer aux échecs, continua le Dr Carlton. On peut leur programmer un million de parties différentes, jouées de cent mille façons différentes, mais si la machine se trouve face à un jeu brillant qui n'est pas inclus dans son programme, elle se met à bafouiller comme une idiote. Non seulement l'ordinateur ne peut créer, mais il ne peut répondre à la créativité. Quelle fatigue !

Ils furent interrompus par la table roulante baptisée M. Seagram's, qui arriva en silence. Le bras métallique retira des mains du Dr Carlton son verre vide. Lui en confectionna un autre et le lui tendit. Elle le prit sans un mot et la table roulante repartit en marche arrière. Le Dr Carlton siffla une sévère lampée et reprit :

— Quelle fatigue ! Ma contribution au progrès scientifique se résume à dire qu'il y a une limite à la créativité de l'homme. Il ne peut créer son double. Paradoxe intéressant, ne trouvez-vous pas ? L'homme est si illimité qu'il se trouve confronté à ses propres limites lorsqu'il essaie de se dédoubler. C'est le théorème de Carlton.

— De quoi parle-t-elle ? demanda Remo.

— Silence, siffla Chiun. Elle nous enseigne comment combattre M. Gordon's.

— Mais alors, si vous ne pouvez créer de la créativité, quel était ce programme de créativité que vous avez mis sur pied pour la N.A.S.A., il n'y a pas si longtemps ? demanda Remo.

— C'était ce que je pouvais faire de mieux, répondit-elle. La créativité d'un enfant de cinq ans. C'est en quelque sorte de la créativité au hasard. Un enfant de cinq ans ne peut se concentrer. Pas plus que mon programme de créativité d'ailleurs. On ne peut s'en servir pour résoudre un quelconque problème spécifique parce qu'on ne sait jamais quand il va être créatif.

— Pourquoi le gouvernement l'a-t-il pris ? demanda Remo.

— Pourquoi pas ? Ils auront peut-être de la chance. Supposons qu'il décide d'être créatif juste au bon moment, à l'instant même où surgit, au cours de la mission, une difficulté imprévue. Plof ! Ça pourrait sauver une expédition. Ça ne peut pas faire de mal et ça peut aider.

— Et c'est ce programme-là qu'ils ont donné à M. Gordon's, fit Remo.

Vanessa Carlton lâcha son verre de Martini qui s'écrasa sur le dallage, lui éclaboussant les jambes. Mais elle ne s'en rendit même pas compte.

— Qu'est-ce que vous venez de dire, haleta-t-elle, fixant Remo.

— C'est le programme que M. Gordon's a en mains, répéta Remo.

— Non ! fit-elle, n'arrivant pas à y croire. Non, ils ne sont pas assez bêtes pour faire ça.

— Eh si ! fit Remo gaiement.

— Mais se rendent-ils compte de ce qu'ils ont fait ? En ont-ils la moindre idée ?

— Non, répondit Remo. Pas plus que nous d'ailleurs. C'est pour ça que nous sommes ici. Pour vous parler de M. Gordon's. Qui est-ce au juste ?

— M. Gordon's est le... l'homme le plus dangereux du monde.

— Il travaille ici ? demanda Remo.

— En quelque sorte. Et s'ils lui ont donné de la créativité, même un tout petit peu, il peut devenir dingue. La créativité risque de lui dire de tuer tout le monde, car chacun représente un danger pour lui.

— Et ensuite ?

— Beaucoup de gens mourront. Qui êtes-vous, au fait ? Vous n'êtes pas de la N.A.S.A., si ?

— Laisse-moi répondre, Remo, intervint Chiun et, se tournant vers le Dr Carlton : Non, chère dame, nous ne sommes que deux humbles êtres attirés par votre éclat et qui sont venus pour apprendre à vos pieds.

— Tu sais, mon vieux, je te fais de moins en moins confiance.

— Il vaut toujours mieux être prudent. Pour ma part, je ne fais jamais confiance à quiconque de moins de soixante-dix ans. Mais vous pouvez nous faire confiance.

— Pas avant que vous ne m'ayez dit qui vous êtes, répliqua Vanessa Carlton.

Remo intervint avant Chiun :

— Nous travaillons pour le gouvernement. Nous devons retrouver Gordon's et le mettre hors d'état de nuire avant qu'il ne noie le pays sous les faux billets. Pour ça, nous avons besoin de votre aide.

Il s'arrêta car le docteur riait aux éclats.

— Qu'ai-je dit de si drôle ? demanda Remo.

— On ne peut pas mettre M. Gordon's hors service, fit-elle.

— Peut-être, reprit Remo. Mais vous pourriez peut-être déjà nous dire où se trouve son imprimerie. Si je peux...

Il fut contraint de s'arrêter car de nouveau le docteur hurlait de rire. Elle en avait les larmes aux yeux. Remo essayait de reprendre la parole, mais il n'arrivait pas à s'entendre lui-même.

— Merde, il s'agit d'une chose sérieuse, tenta-t-il de dire.

Il regarda Chiun qui lui confia :

— Nous n'en apprendrons pas plus ici aujourd'hui. Que pouvons-nous apprendre de toute façon d'une femme qui ne sait même pas ce qu'est une synapse ?

Il avait un air malheureux.

Ils se dirigèrent vers la porte, battant en retraite devant les éclats de rire qui emplissaient la pièce alors que le Dr Carlton glissait doucement de l'hilarité à l'hystérie. Lorsqu'ils arrivèrent devant le panneau coulissant de la sortie, Remo s'arrêta.

— Non, Chiun. Je n'accepte pas ça.

— Que vas-tu faire ?

— Attaquer, lança Remo. Attendez-moi dehors.

Chiun haussa les épaules et franchit la porte automatique. Remo resta dans le couloir et revint sans bruit sur ses pas.

La porte du laboratoire était toujours ouverte, mais aucun éclat de rire ne s'en échappait plus, par contre Remo perçut le bourdonnement d'une conversation et, particulièrement, la voix du Dr Carlton :

— ... Vous devez changer toutes les combinaisons des serrures et installer des détecteurs électroniques supplémentaires. M'avez-vous comprise ?

Une voix masculine morne et aigrelette lui répondit :

— Je comprends. Tout ce que vous voudrez, docteur.

— Alors, allez-y.

Au même moment, Remo pénétra dans la pièce.

Il vit Vanessa Carlton debout devant la console, à l'endroit où il l'avait laissée. Mais devant elle se tenait un homme. Il était vêtu d'un complet gris. Remo regarda sur sa gauche. Le mannequin qu'elle avait balancé tout à l'heure n'y était plus... et lui aussi portait un costume gris. Le Dr Carlton et l'homme se retournèrent ensemble vers Remo lorsqu'il entra.

Les yeux de l'homme suivaient le regard surpris du docteur. Tel un automate, avec des gestes saccadés, l'homme amorça quelques pas vers l'intrus. Ses yeux clairs semblaient ne rien voir, bien que braqués sur Remo. Partout ailleurs que dans ce visage complètement inexpressif, ce regard aurait pu être celui de la haine.

— Non, monsieur Smirnoff, dit Vanessa Carlton. Faites ce que je vous ai dit au sujet des serrures.

L'homme s'arrêta et répondit de sa voix métallique :

— Comme vous voudrez, docteur.

Remo observait l'étrange créature qui, à nouveau, avançait dans sa direction, marchant de façon appliquée, tel un homme relevant d'une attaque de paralysie et qui découvre que son corps n'exécute plus naturellement les plus petits gestes de base, que toute action nécessite un effort de volonté. Remo fit un pas de côté en surveillant les mains de M. Smirnoff pour y déceler une intention d'attaque, puis il réalisa qu'il était stupide : les robots n'annonçaient pas leur attaque par un quelconque mouvement préalable de leurs mains. M. Smirnoff passa devant lui, de sa démarche bizarre, glissante et saccadée. Il franchit la porte sans un regard.

Après son départ, le Dr Carlton prit la parole :

— Qu'y a-t-il encore, Zyeux-d'biche ?

— Ce que vous voudrez.

— Où est ton ami ?

— Il attend dehors.

— Que sais-tu au juste sur M. Gordon's ? de-manda-t-elle.

— Désormais, je sais en tout cas une chose.

— Laquelle ?

— Ce n'est pas un humain.

Vanessa Carlton approuva de la tête.

— Non, en effet. Mais tu souhaiteras probablement qu'il le soit.

— Vous fabriquez des robots ?

— Non, des composants de fusée, corrigea Vanessa Carlton, posant son Martini et enjambant légèrement les éclats de verre du

précédent, elle se dirigea vers la console. D'un petit placard à l'avant de l'ordinateur, elle retira une poignée de fils électriques et elle entreprit consciencieusement de les démêler tout en parlant.

— Il était simplement plus efficace de leur donner une apparence humaine, dit-elle. Cela permettait de mieux mesurer ce à quoi devrait faire face un astronaute au cours de vols futurs. Ce qui peut être un problème pour un astronaute d'un mètre quatre-vingts ne le sera peut-être pas pour une boîte métallique de trente centimètres cubes, c'est pourquoi je me sers de la forme humaine.

— Alors pourquoi ne pas en avoir fait autant pour votre barman roulant, M. Seagram's ?

— C'est une de mes toutes premières expériences ayant surtout pour but de faire répondre les ordinateurs aux signaux de la voix humaine.

Elle étendit chaque fil un à un sur une longue table devant la console.

— J'ai très vite résolu ce problème, non seulement ils pouvaient entendre, mais j'ai même réussi à les faire parler. Peu à peu, je les ai programmés pour des activités de plus en plus complexes. Mais... (Elle hocha tristement la tête) pas de créativité. Il faut le reconnaître, Zyeux-d'biche, les machines c'est rien du tout si elles n'ont pas ce petit quelque chose. M. Gordon's est ce que j'ai fait de mieux.

Remo, perché sur le dossier d'une chaise suivait la bondissante poitrine du Dr Carlton dans la danse qu'elle exécutait autour de la table pour bien étendre les fils.

— Quelle est la différence entre Gordon's et, par exemple, M. Smirnoff ?

— C'est le jour et la nuit. M. Smirnoff est programmé pour obéir et faire ce qu'il me plaît. Ce n'est qu'un très dévoué valet de chambre mécanique. Mais M. Gordon's, c'est autre chose.

— C'est-à-dire ?

— C'est un assimilateur et un fabricant. Il représente un remarquable progrès. M. Gordon's contient en lui tout le complexe militaire et industriel américain. Il peut prendre n'importe quoi et en faire n'importe quoi. Donnez-lui une chaise et il peut en faire du papier ou une réplique exacte de l'arbre dont elle provient. Avec des matériaux bruts, il peut copier n'importe quoi. Si vous voulez vraiment le savoir, cette apparence d'homme qu'il a, il se l'est faite tout seul, à base de plastique et de métaux.

Elle avait maintenant démêlé tous les fils et elle s'assit sur le bord de la table. Elle prit un fil et se le fixa avec du sparadrap sur la tempe

gauche.

— Mais alors que s'est-il passé ? demanda Remo. Ce n'est, d'après vos descriptions, qu'un robot avancé qui ressemble à un homme. Pourquoi s'en prend-il à nous ?

Le Dr Carlton hocha la tête avec le regard las du spécialiste essayant de faire comprendre à un non-initié une chose évidente pour lui-même.

— C'est son programme, dit-elle. Voilà ce qui s'est passé. Le gouvernement voulait un programme de créativité. Je ne pouvais pas le leur donner. J'ai eu l'impression qu'en réaction, ils fermentaient le laboratoire. Il fallait que je trouve quelque chose. J'ai trouvé la survie.

— La survie ? fit Remo.

— Oui. M. Gordon's est programmé pour la survie. Rien d'autre ne lui importe, que survivre.

L'électrode bien en place, elle en plaça une autre à droite.

— S'il s'en prend à vous, c'est qu'il doit avoir l'impression que vous menacez sa survie. Je suppose qu'il a décidé que pour survivre il doit se débarrasser de vous. Rappelle-toi que c'est son idée fixe.

— Et le gouvernement, qu'en a-t-il pensé ?

— Moi, je pensais que si je ne pouvais concevoir un programme d'intelligence créative, je pourrais peut-être obtenir pratiquement le même résultat en réussissant un programme de survie. C'est finalement ce qu'on m'avait demandé puisqu'il s'agissait d'aider une fusée en difficulté à survivre.

— Alors ?

— Alors, fit-elle sèchement. Je n'ai jamais pu convaincre le gouvernement. Ils n'ont rien voulu savoir. Ils m'ont donné trois mois pour inventer un programme de créativité.

Les deux électrodes étaient en place et le Dr Carlton en installait maintenant une troisième sur son poignet gauche.

— Je suis donc rentrée ici et j'ai annoncé à l'équipe que nous avions de sérieux problèmes... et que le laboratoire avait peu de chances de survivre. M. Gordon's m'a entendue. Cette même nuit, il s'est constitué une apparence humaine et s'est enfui. Je ne l'ai pas revu depuis.

— Et vous n'avez rien dit à personne ? Vous n'avez pas sonné l'alerte ?

— Leur dire quoi ? Souviens-toi que quand il était ici, M. Gordon's n'était qu'une machine, il ressemblait à un beurrier retourné sur une table roulante. Il n'a pris sa forme humaine comme

mécanisme de survie qu'en partant. Il a assimilé du plastique et des métaux et s'est redessiné. Mais je ne l'ai jamais vu. Je ne sais pas à quoi il ressemble. C'est pour ça que j'ai un tel système de sécurité ici. J'ai toujours peur qu'il revienne, s'il décide qu'il y a ici quelque chose dont il a besoin. Et, pour ma part, je ne tiens pas du tout à essayer de l'arrêter.

Elle avait terminé de poser la quatrième électrode sur son poignet droit et faisait maintenant signe à Remo d'approcher.

— Viens ici, Zyeux-d'biche.

Remo avança vers Vanessa Carlton, toujours assise sur le bord de la table. Elle l'entoura de ses bras.

— Autant que je sache, tu pourrais très bien être M. Gordon's. C'est pour ça qu'il va falloir que je te teste.

Elle se redressa, scella ses lèvres aux siennes, l'embrassa fougueusement puis se laissa tomber en arrière sur la table, entraînant Remo avec elle.

— Je ne sais pas ce que tu as, fit-elle, c'est sûrement pas ton cerveau, mais t'as quelque chose qui m'excite. Fais-moi l'amour. Elle dégrafa les boutons de son chemisier puis remonta sa jupe pour libérer ses hanches.

— J'ai cet effet sur la plupart des femmes. Mais vous avez assez de fils pour vous allumer toute seule comme une lampe.

— Les fils constituent ton conseil de révision. Ils signalent quand tu fais un faux pas, comme c'est le cas avec tous les mecs. Allez, vas-y.

Remo glissa une main entre les fils et doucement se mit à la caresser, mais soudain il sauta de la table lorsqu'une voix retentit :

— Un peu plus à gauche.

La voix résonna à travers la pièce. Remo se retourna, la pièce était vide.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Notre ordinateur, M. Daniel's. Il va te dire comment faire.

— Oh, merde !

— Allez, reviens ici.

— Vos douces manières savent vraiment trouver le chemin du cœur de l'homme.

— Fais ton devoir. Au fait, pour qui travailles-tu ?

— Le gouvernement. Les services secrets, mentit Remo. Nous sommes après Gordon's à cause de ses faux billets.

Cette fois-ci, il y alla de la main droite, mais refusa qu'un

ordinateur lui dicte son comportement, c'est pourquoi il bougea sa main, non pas sur la gauche, mais encore plus vers la droite.

L'ordinateur, cette fois-ci, ne se plaignit pas. Bien au contraire, il gémit.

— Vers la gauche, hein ? marmonna Remo. Nous allons bien voir.

Il continua à bouger vers la droite, le gémissement de l'ordinateur se transforma en plainte. Remo amena alors sa main gauche sous les flancs satinés de Vanessa Carlton. La plainte s'intensifia.

— Oh oui ! Oh oui !

Remo se joignit au Dr Carlton sur la table. La voix métallique rugit :

— C'est merveilleux. C'est merveilleux. Magique. Magique.

Remo était mal à l'aise. C'était comme une représentation en public et le fait que l'ordinateur, M. Daniel's ait une voix de baryton n'arrangeait pas les choses. Contrarié, Remo se mit au travail.

— Magique, magique, magique, dit la machine.

Et sa voix commença à muer de baryton en ténor.

— Magique, magique, magique...

De ténor en soprano, puis de plus en plus vite :

— Magique, magique, magique...

Tellement rapidement que certaines syllabes en devinrent incompréhensibles.

Le mot « magique » était inlassablement répété par la machine qui se mit ensuite à balbutier :

— Mama, mama, gic-gic, gic-ma, gic-ma, gic-ma. Magique-gi, ma, ma, ma, magigi...

Puis elle lâcha un rire dingue de castrat qui s'enfla et se termina en vagissement.

— Ouille ! mes couilles ! fit Remo.

Il arracha les électrodes fixées au front du Dr Carlton. L'ordinateur s'arrêta au milieu d'un cri et fut remplacé par les plaintes et gémissements authentiquement soprano de Vanessa.

— Ma, ma, ma. Gic-ma... ah ! ah ! ah !. Gic-ma... ah ! ah ! ah !... Gima-ma...

Elle obtint son orgasme et Remo eut envie de la gifler, elle et son histoire d'ordinateur à la con. Il descendit de la table.

— Oh ! Zyeux-d'biche, un tel plaisir... Ça n'a jamais été comme ça. Oh ! la, la ! Faut faire attention, ça pourrait remplacer l'alcool.

Hou, la !

Remo se détourna pour rajuster sa tenue et aperçut alors M. Smirnoff, silencieux dans l'encadrement de la porte, les yeux fixés sur Vanessa Carlton qui gisait, anéantie, sur la table, balbutiant toujours :

— Veilleux... très heureuse... Magique... Erveil-leux... Plaisir... gique...

Une fois rhabillé, Remo se tourna vers elle :

— Bon ! c'est pas tout ça, où M. Gordon's cache-t-il son équipement de faussaire ?

La question la fit rire.

— Je n'y connais rien en matériel de faussaire, fit-elle.

Son rire ne parut pas sonner juste à Remo. Il décida de ne pas pousser davantage la question pour le moment.

— Aucune idée où je pourrais le trouver ?

— Souviens-toi. Il n'est pas plus créatif qu'un enfant de cinq ans. Par flashes, mais de façon inconstante. Elle se rassit et remit de l'ordre dans ses vêtements. C'est sa faiblesse. Il aurait été une proie facile pour toi si ces idiots à Washington ne lui avaient pas donné ce programme de créativité.

Remo approuva de la tête et fit quelques pas en direction de la porte. Vanessa le rappela.

— Zyeux-d'biche !

Il se retourna.

— À quoi ressemble-t-il au fait ?

— M. Gordon's ?

Elle fit oui de la tête.

Remo le lui décrivit. Sa taille un peu plus d'un mètre quatre-vingts, ses cheveux blonds cendrés, ses yeux bleus. Au milieu de sa description, elle éclata de rire.

— Je me demandais où il avait pris son modèle, fit-elle.

— Et alors ?

— Il a copié une photo qui est sur mon bureau. M. Gordon's s'est donné les traits de mon père.

CHAPITRE VII

— Je n'aime pas ça, fit Remo, regardant par le hublot du 747 qui les ramenait à toute allure vers New York.

— Quelle est cette chose que tu n'aimes pas ? demanda Chiun assis tranquillement dans son fauteuil en bordure de l'allée, ses mains tripotant le morceau de plomb qui pendait autour de son cou. Garde un œil sur cette aile, ajouta-t-il rapidement.

— Pour que Smith nous rappelle comme ça subitement sur la côte Est, ça doit être important.

— Pourquoi ? Parce que l'empereur Smith appelle ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il est possible qu'il soit tout simplement redevenu fou. Cela lui est déjà arrivé de perdre ses esprits, si tu t'en souviens. Lorsqu'il était à l'endroit appelé Cincinnati et que tu essayais de le trouver à l'endroit appelé Pittsburgh (6).

— D'accord, d'accord, d'accord, fit Remo. Laissons tomber ça. Je suis en tout cas heureux que vous ayez décidé de retourner travailler pour lui.

— Y a-t-il jamais eu le moindre doute ? Toi et moi devons attaquer. Il nous paie pour le faire. Et nous devrions refuser son or ? Nous serions aussi fous que lui l'était lorsqu'il était à l'endroit appelé Cincinnati et que tu essayais de...

Remo se boucha les oreilles et retourna à son hublot.

Lorsqu'ils retrouvèrent Smith, quelques heures plus tard, il n'était pas devenu fou. Il les attendait dans l'énorme salle des coffres d'une des plus grosses banques de New York. Son visage tiré et pincé était encore plus jaune que d'habitude.

— Que se passe-t-il, Smitty ? Qu'y a-t-il de si important ? demanda gaiement Remo.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où M. Gordon's imprime l'argent ?

Remo secoua négativement la tête.

— Dans ce cas, nous sommes dans un sacré pétrin.

— Quand ne le sommes-nous pas ? fit Remo. Savez-vous que, à chaque fois que je vous ai vu au cours de ces dix dernières années, nous étions dans une situation dramatique ? Le ciel n'arrête pas de nous tomber sur la tête. Et, bien sûr, aujourd'hui c'est pire que d'habitude. Le tout-puissant dollar est en danger.

Ce fut au tour de Smith de hocher la tête.

— Pas le dollar, rectifia-t-il. Vous.

— Tu vois, fit Chiun. Ce n'est pas si important que ça après tout. Ce n'est que toi.

Remo, lui, par contre, estima que la chose était en effet d'importance.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

Smith lui tendit une feuille de papier jaune.

— On a reçu ça.

Remo prit la feuille. Mais avant de lire ce qu'il y avait dessus, il palpa le papier. Il était exceptionnellement fin, plus fin que de la pelure d'oignon, mais raide et fort. Il n'en avait jamais touché de semblable. Il lut :

À CEUX QUE CELA POURRAIT CONCERNER

Bonjour, c'est très bien. Soyez prévenus qu'à moins que la tête de haute probabilité Remo ne soit livrée, un milliard de dollars en billets seront émis et remis (il est intéressant de voir comment des mots si proches qu'ils sont presque semblables peuvent avoir des significations sensiblement différentes, mais, dans ce cas précis, je les utilise correctement, un fait dont je suis fier), un milliard de dollars, donc seront émis et remis en circulation, immédiatement et sans préavis, dans une quelconque ville américaine. Ceci est une promesse sérieuse.

Je vous offrirais bien un verre mais c'est impossible par la poste. Avec mes meilleurs vœux. M. Gordon's.

On aurait dit que le message était dactylographié, mais l'étonnant, c'était la marge de droite qui était absolument régulière comme si le texte avait été composé sur une machine d'imprimerie. Remo retourna la feuille et sentit le relief dû à la frappe.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea Smith.

— Joli boulot, dit Remo. La marge de droite est absolument régulière. Regardez ça, Chiun. Une marge parfaite mais réalisée sur une machine à écrire. Je n'ai jamais vu une machine à écrire capable de faire une telle mise en page.

— Remo, ça suffit, interrompit Smith énervé. Nous ne sommes pas ici pour discuter des talents de M. Gordon's.

— Vous êtes jaloux. Je vous parie que vous n'êtes pas capable de faire une aussi belle marge que celle de M. Gordon's. Mais, en y réfléchissant, vous devriez en être également capable car vous êtes tous les deux pareils. Des robots.

Smith sursauta.

— Des robots ?

— Eh oui ! des robots. Ni chair ni sang. Il est tout simplement plus avancé que vous, vu qu'il sait parfaitement bien taper à la machine. Vous ne savez encore que jouer avec vos ordinateurs. Qu'est-ce qui n'a pas marché, Smitty ?

— Chiun, dit Smith. Est-il exact que M. Gordon's est un robot ?

— Oui, répondit Chiun. Nous l'avons toujours su.

— *Nous* le savions ? Et comment le savions-nous ? demanda Remo.

— Pardonnez mon erreur, dit Chiun. *Nous* ne le savions pas. *Je* le savais.

— Dites-lui comment, suggéra Remo. Dites-lui comment vous le saviez. Dites-lui comment je l'ai découvert pour vous.

— Remo me l'a confirmé, mais je le savais. Lorsqu'un homme ne marche pas comme un homme, ne parle pas comme un homme ou n'agit pas comme un homme, il est temps de penser que ce n'est peut-être pas un homme.

Remo vit que Smith le regardait, attendant un supplément d'informations. Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Un machin compliqué avec un Dr Vanessa Carlton. Elle fait des trucs d'ordinateurs pour les fusées. M. Gordon's était une sorte d'ordinateur de survie. Une sorte de beurrier, si vous voyez ce que je veux dire, sur une table roulante. Lorsqu'il lui a entendu dire que le laboratoire allait fermer faute de crédits, il s'est habillé en humain et a foutu le camp. Parce que c'est tout ce qu'il sait faire, survivre. Et puis ensuite, bien sûr, ce con de gouvernement a changé d'avis et renouvelé les crédits du laboratoire.

— Le gouvernement n'a jamais changé d'avis, répliqua Smith.

Tous les fonds du Dr Carlton sont coupés depuis deux mois.

— Oh ! qu'est-ce que ça peut faire ? fit Remo. Bref ! ce robot est dans la nature, se demandant ce qu'il doit faire pour survivre. Et il trouve que la vie est dure. Il devrait essayer de se faire ménagère avec la flambée actuelle des prix.

— Techniquement je suppose qu'il est androïde, dit Smith.

— Non, c'est un robot.

— Un robot est une machine tout à fait reconnaissable. Un androïde est humanoïde, c'est-à-dire un robot qui a l'apparence d'un humain et se comporte comme un humain.

— O.K. ! va pour androïde. Cela résout-il votre problème ?

— Le problème c'est vous. Personne évidemment, à part moi, ne sait exactement qui vous êtes et ce que vous faites. Mais certaines personnes du Trésor qui ont eu la chance de vous connaître pensent que nous devrions donner satisfaction à M. Gordon's. Leur opinion risque d'avoir un certain poids auprès du président.

— Forsythe, n'est-ce pas ? fit Remo.

Smith approuva de la tête.

Chiun s'amusait avec une lampe dont l'interrupteur avait trois puissances, faisant passer l'éclairage de faible à moyen et à fort puis l'éteignant, plongeant régulièrement la pièce dans l'obscurité.

— Supposons que le président vous dise de faire ce que demande M. Gordon's ? interrogea Remo.

Smith haussa les épaules. Chiun arracha l'interrupteur de la lampe.

— Où ma tête est-elle censée être livrée ? demanda Remo.

— On doit la laisser dans une poubelle près du comptoir d'Eastern Airlines à l'aéroport de Dulles, n'importe quelle nuit, après trois heures du matin. Gordon's a appelé Forsythe pour le lui indiquer. Si seulement vous pouviez trouver l'imprimerie...

Chiun se leva, tenant entre ses doigts l'interrupteur.

— Remo, laissons l'empereur Smith à ses pensées.

Et, prenant Remo par le coude, il l'entraîna hors de la pièce.

— Ne lui parle plus, prévint Chiun. Il est de nouveau fou.

6 Voir *Jeune cadre dynamite*, l'implacable n° 14.

CHAPITRE VIII

Chiun insista, il devait voir Forsythe immédiatement. Remo dit qu'il se foutait, lui, éperdument de revoir ce mec ou pas. Chiun rétorqua que cela prouvait uniquement que Remo était stupide et ne connaissait rien à rien. Mais que pouvait-on attendre d'un Blanc absolument semblable à tous les autres Blancs jusque dans son teint pâlot, ses grands pieds, ses grandes mains stupides, ses gros poignets et son absence de cerveau ?

— Les êtres inférieurs adoptent toujours le même comportement. Ils pensent que cela leur donne de la force. Mais beaucoup d'imbéciles, même ensemble, restent des imbéciles.

— Ça suffit, fit Remo, décidé à ne plus parler.

Ils prirent un taxi et Remo, boudeur, se colla contre la porte, se jurant de ne pas dire à Chiun où se trouvait le bureau de Forsythe.

— Amenez-nous au bureau de M. Forsythe, lança Chiun au chauffeur.

— Quoi ? fit le conducteur.

— Le bureau de M. Forsythe. C'est un monsieur très important. Vous devez le connaître. Puis, se penchant en avant, il lui murmura confidentiellement : il est blanc comme vous.

— Mon pote, moi, je connais pas de Forsythe.

— Je vais vous le décrire : il est laid et stupide. Un spécimen type.

Le conducteur se retourna vers Remo, implorant son aide. Remo ne broncha pas et Chiun reprit :

— Quel est l'immeuble le plus laid de cette horrible ville ?

— Ça c'est facile. Il y a l'immeuble du Trésor qui ressemble à une tombe.

— Conduisez-nous là, fit Chiun, s'installant confortablement puis,

à l'intention de Remo, il ajouta : quel meilleur endroit pour Forsythe ?

L'immeuble du Trésor ressemblait en effet à une tombe car c'en était une qui avait inspiré ses plans : la tombe de Mausole († 353 avant J.-C.), qui donna son nom à travers les âges à ce genre de construction connue sous le nom de mausolée.

Chiun attendit pendant que Remo payait son concitoyen. À l'intérieur de l'immeuble ils trouvèrent un garde en uniforme assis derrière un bureau :

— Nous cherchons M. Forsythe, lui dit Chiun.

— Ceci est stupide, fit Remo.

— Avez-vous rendez-vous ? Vous attend-il ? demanda le gardien.

— Le maître de Sinanju n'a pas besoin de rendez-vous, répliqua Chiun.

— Le quoi ?

— Dites-lui que le maître de Sinanju et son serviteur sont là, répondit Chiun.

— Le serviteur, c'est moi, précisa Remo.

— Et moi, le maître de Sinanju, confirma Chiun.

— Et moi, la reine de Saba. Sortez !

Chiun raisonna le garde en lui enfonçant un pouce dans la clavicule. Ce dernier trouva alors tout à fait normal d'appeler le bureau de M. Forsythe pour lui annoncer ses deux visiteurs :

— J'ai là quelqu'un pour M. Forsythe... Quelqu'un qui se fait appeler maître de Sinanju... Oui, j'attends, merci... Oui, oui... L'a l'air okay.

— Que dit cet homme ? demanda Chiun.

— Que vous étiez coquet.

— Ce qui veut dire ?

— Efféminé si vous préférez. Je crois qu'il fait allusion à votre robe.

Chiun regarda avec une particulière insistance le gardien et maintint la pression de son pouce.

— M. Forsythe ne connaît pas le maître de Sinanju ?

Le gardien commençait à pâlir.

— Dites-lui que Remo est également là, suggéra Remo.

— Il y a aussi un certain Remo, ajouta le garde. Soyez gentil de vérifier.

Il attendit un instant puis un sourire détendit ses traits.

— D'accord, fit-il et il raccrocha lentement car tout mouvement brusque ravivait la douleur qui envahissait son épaule et descendait dans son dos. Il va vous recevoir, dit-il aux deux visiteurs.

— Lâchez-le, Chiun, fit Remo.

Chiun serra une dernière fois bien fort, puis relâcha le garde qui plaqua sa main gauche sur son épaule droite pour essayer de faire disparaître l'horrible brûlure.

— Il n'y a aucun espoir pour un pays où le nom de Remo est un passeport alors que celui du maître de Sinanju reste inconnu, décida Chiun.

— Vous savez bien comment nous sommes, nous autres Blancs, fit Remo. Copains comme cochons !

— Oyez ! Oyez ! s'exclama Chiun. Oyez ! Oyez !

Forsythe les attendait au cinquième étage. Il resta assis derrière son bureau dans une grande pièce toute en longueur, lorsque Chiun et Remo entrèrent. Remo lui pardonna son manque d'éducation, pensant que c'était un sacrifice au bon goût, car en restent assis, il ne leur montrait que sa chemise rose à fleurs mauves. Mais lorsque, par la suite, Forsythe se leva, Remo vit qu'il portait le pantalon assorti, ce qui le faisait ressembler à un vendeur de coquillages des Bahamas. « Il ne lui manque plus qu'un chapeau de paille », se dit Remo qui en découvrit un dans un coin, sur une table, peu après.

— Content de vous revoir, monsieur maître, lança Forsythe à l'adresse de Chiun et vous aussi. Qu'est-ce qui se passe, Remo ?

Et Remo sut que Forsythe voyait très bien ce qui se passait. Il se passait qu'il y avait Remo. Et que c'était précisément la tête de Remo que M. Gordon's voulait qu'on dépose dans une poubelle sous peine de voir une ville entière ensevelie sous les faux billets.

Chiun hocha la tête, Remo ne broncha pas.

— Que puis-je pour vous ? reprit Forsythe.

Remo regarda Chiun qui restait coi, debout et immobile devant le bureau du chef de groupe. Pour combler le silence, Remo parla :

— On se demandait comment vous vous en tiriez avec M. Gordon's ?

— Oh ! nous cherchons toujours à retrouver sa trace, mentit Forsythe. Depuis que vous lui avez pris les plaques à l'aéroport, nous sommes sans nouvelles. Rien du tout. Et vous ? Avez-vous eu plus de chance ?

Puisqu'on en était aux craques, autant continuer :

— Nous avons fait quelques recherches dans son passé, répondit

Remo.

Chiun lui décocha un regard d'avertissement. Remo l'ignora.

— Il est originaire d'une petite ville du Missouri, poursuivit-il. Son père, aujourd'hui décédé, était imprimeur. Sa mère faisait des ménages. Il a fait ses études dans les écoles locales, a réussi à éviter le service militaire au moment de la guerre de Corée et est devenu instituteur. Il consacre ses loisirs à la fabrication de modèles réduits, suit les matchs de base-ball à la télévision et fait du crochet. Il ne boit ni ne fume et n'est membre d'aucune congrégation religieuse.

— C'est parfait, fit Forsythe avec enthousiasme. C'est vraiment fantastique ce que vous deux êtes arrivés à découvrir en si peu de temps. Je suis vraiment impressionné.

Remo sourit béatement en réponse au sourire idiot de Forsythe. Chiun, lui, continuait à fixer l'homme assis derrière son bureau.

— Si nous pouvions travailler ensemble, les gars, peut-être aurions-nous une meilleure chance d'attraper ce M. Gordon's, lança Forsythe, plein d'espoir.

— Peut-être bien, gars, fit Remo. Allez, à fond la caisse ! Tous ensemble ! On va vraiment faire du boulot super ! Ouais !

— Absolument, renchérit Forsythe. C'est tout à fait ce que je pense. Vous avez trouvé un hôtel ?

Remo fit non de la tête.

— Je vais vous arranger ça en une seconde, fit Forsythe qui décrocha immédiatement son téléphone, composa un numéro et demanda le directeur. Salut, Frédérick, Forsythe à l'appareil. J'ai des gens très importants... (il fit un clin d'œil complice à Remo)... qui viennent d'arriver en ville. Je voudrais que tu les héberges cette nuit. Donne-leur quelque Chose de spécial. Deuxième étage ? Près des ascenseurs ? Ça m'a l'air parfait. Fais la réservation au nom de M. Maître de... non, au nom de M. Remo, ça ira. À bientôt, Frédérick.

Il raccrocha avec un sourire de satisfaction.

— Vous avez la chambre 226 au *Carol Arms*. Vous verrez, c'est très chouette. Pourquoi n'allez-vous pas vous reposer un peu ? Nous discuterons plus tard dans la soirée. Je vous appelle. Peut-être aurai-je des nouvelles de M. Gordon's d'ici là.

Remo approuva de la tête. Chiun continuait à le regarder fixement.

Sur ce, Forsythe se leva et Remo vit ses pantalons à fleurs. Forsythe lui tendit une main que Remo saisit puis il en fit de même vers Chiun qui prétendit ne pas la voir, le fixant droit dans les yeux.

La main offerte resta quelques instants suspendue en l'air comme un yo-yo au sommet de sa courbe avant de retomber rapidement le long du corps.

— Bon, eh bien ! nous discuterons plus longuement ce soir, dit Forsythe. Je suis vraiment content que vous soyez là. Je me demandais justement si nous aurions à nouveau l'occasion de nous revoir. Je l'espérais, surtout après notre première rencontre.

Il se rassit indiquant de la sorte que l'audience était terminée. Remo se dirigea vers la porte, Chiun après un dernier regard à Forsythe le suivit. Arrivé à la porte, Remo jeta un œil dans un miroir et vit la main de Forsythe déjà posée sur le téléphone. Il tambourinait impatiemment des doigts, attendant que ses deux visiteurs sortent pour s'emparer du combiné.

— Vous êtes un sacré causeur, s'exclama Remo dès qu'ils furent dans la rue.

— Je n'ai rien à dire à cet homme. Il s'habille bizarrement.

— On ne vous a jamais appris qu'il n'était pas bien élevé de fixer les gens comme ça ? Et d'ailleurs que regardiez-vous ?

— Sa tête.

CHAPITRE IX

La chambre était parfaitement située. À l'arrière de l'hôtel et près de l'ascenseur, elle ne décevait pas. Sous la fenêtre, l'escalier de secours en cas d'incendie, plongeait vers une impasse. Une superbe souricière.

— Chiun, c'est un véritable coupe-gorge, fit Remo inspectant la pièce tout en enlevant ses mocassins italiens et se laissant aller sur le lit.

— En effet, reconnut Chiun, les yeux sur l'écran de télévision en couleur qu'il venait d'allumer. Sais-tu que cela fait deux semaines que je n'ai pas vu mes belles histoires ?

— Quelle aubaine, Germaine ! persifla Remo. Vous avez vu la façon dont Forsythe me regardait ?

— Oui. Comme son plat préféré.

Sur l'écran, l'image tout d'abord floue se fit plus nette.

— Au fait, pourquoi vouliez-vous le voir ? demanda Remo.

— Nous attaquons M. Gordon's, nous ne pouvons être distrait par ce babouin en pantalon à fleurs qui en veut à ta tête.

— Je me demande s'il viendra la chercher lui-même, grogna Remo.

Chiun tournait le bouton des chaînes, cherchant sans grand espoir un de ses feuilletons à la graisse d'oie de l'après-midi, bien que le soleil fut en train de se coucher.

— Il viendra, dit-il.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Parce que M. Forsythe est un imbécile. Chut !

Chiun continua à tourner son bouton, mais ne trouvait que des

flashes d'information ou des programmes scientifiques pour enfants. Il appuya méchamment sur le bouton marche/arrêt et fendit le tableau de commande.

— Cette nation n'est composée que d'idiots, lança-t-il. Pourquoi M. Forsythe serait-il différent de toi ou des imbéciles qui décident des émissions télévisées, Washington est bien le quartier général de ton gouvernement ?

— Oui.

— Alors pourquoi n'y a-t-il rien du gouvernement à la télévision ? S'ils ne veulent pas passer tout le temps des belles images, pourquoi ne passent-ils pas les shows du gouvernement ? Le dernier était très bon avec les deux hommes qui se posaient des questions. Je croyais que tout le monde avait aimé. Pourquoi l'ont-ils arrêté ?

— Ce n'était pas un show, c'était une campagne présidentielle. Maintenant que les élections ont eu lieu, c'est terminé.

— C'était pas un show ?

— Non.

— C'était le gouvernement en action ?

— Oui.

— Que Dieu aide l'Amérique !

Le chef de groupe Francis Forsythe, détaché par la C.I.A. auprès du Trésor, n'allait pas se contenter d'attendre que Dieu vienne en aide à l'Amérique car, comme l'avait fort bien compris Chiun, c'était un imbécile.

Dès que Chiun et Remo quittèrent son bureau, il convoqua ses aides les plus proches « pour mettre une fin à ce petit problème d'argent ».

Assis, les pieds sur son bureau, fumant une cigarette au bout d'un long fume-cigarette à filtre, il attendit que ses trois adjoints le rejoignent.

Le dernier à entrer lança :

— Qu'est-ce qui se passe, chef ?

— On va à une décapitation, répondit Forsythe en souriant.

Il se leva vivement, éteignit sa cigarette et se frotta les mains, tout joyeux à l'idée du programme de la soirée. Car c'était bien dans ce domaine, l'action, qu'il se trouvait vraiment à l'aise. C'était là-dessus qu'il avait construit sa réputation et avait commencé son ascension au sein de l'administration.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, il était officier au Chiffre.

Un jour, où l'ennemi se préparait à leur tendre un piège, une unité du renseignement intercepta un message allemand codé, que le général en chef fit immédiatement suivre à Forsythe pour déchiffrement. Ce dernier le repassa à son ordonnance. Cinq minutes plus tard, le général appelait, demandant le contenu du texte. Forsythe arracha le message des mains de l'ordonnance avec la traduction incomplète et se dirigea vers la tente du général.

Il essaya de terminer le décodage en chemin. Lorsqu'il arriva devant le général, il lui annonça que les Allemands avaient entrepris la prise de deux villes pour en faire des têtes de pont en territoire contrôlé par les Américains. La première ville, lui dit Forsythe, était « à peine touchée ».

En conséquence, le général précipita des troupes vers cette première ville. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que les Allemands étaient dans la deuxième ville. Les Américains purent ainsi leur couper toute retraite.

Les nazis se rendirent. Leur commandant voulut savoir comment il se faisait que les Américains ne soient pas tombés dans le piège.

— Quel piège ? lui demanda Forsythe par l'intermédiaire d'un interprète.

L'officier nazi lui expliqua que leur message codé avait été envoyé pour être intercepté.

— Lorsque vous l'avez eu et qu'il indiquait que la première ville était pratiquement détruite (7), nous pensions que vos troupes se précipiteraient vers la seconde ville où nous vous attendions. Pourquoi êtes-vous allés à la première ville ?

— Stratégie supérieure, répliqua Forsythe qui ne pouvait admettre avoir été assez con pour s'être laissé couillonner.

Son travail de décodage lui valut une citation et une promotion qui, après la guerre, le menèrent à la C.I.A. Là, d'autres succès suivirent, tout aussi accidentels. Et maintenant, bien des années après, il était là, derrière ce bureau, dans l'immeuble du Trésor, essayant de sauver l'Amérique de la terrible menace que faisait peser sur elle un faussaire. Mais il regrettait l'époque où il se battait contre les nazis à mains nues, ou presque.

Enfin, s'il n'y avait plus de nazis, il restait encore des ennemis. M. Gordon's était l'un d'eux. Et, d'après le peu qu'il avait pu en voir, ce Remo très anti-organisation en était probablement un autre. Alors, si un ennemi voulait la tête d'un autre ennemi, où était le mal ?

Bien sûr, ce Remo avait de très puissants appuis, mais personne n'avait besoin de savoir que c'était lui, Forsythe, qui avait, tout seul,

décidé de remettre la tête de Remo à M. Gordon's... enfin, du moins jusqu'à ce qu'il soit sûr que son action lui rapporte des félicitations et non un blâme. Pour l'instant, sa seule règle était le salut du pays.

Forsythe et ses aides montèrent consciencieusement leur plan pour la nuit. L'Oriental mourrait également s'il se mettait en travers de leur projet. Mais c'était Remo qu'ils voulaient, ou, du moins, une partie de Remo.

Il s'échauffait tout en parlant, ses yeux brillaient et il passait une main nerveuse sur ses joues où la graisse gommait le relief de ce qui avait dû être des pommettes.

— La rapidité est un facteur primordial, mais la synchronisation l'est encore plus, clamait Forsythe. L'élément de surprise est de notre côté. On doit les avoir facilement, ils ne s'attendent à rien. Rendez-vous à vingt-trois heures cinquante-cinq derrière l'hôtel.

— Prendrons-nous du canard ? demanda Chiun.

— Je déteste le canard, fit Remo. Sans compter qu'ils n'auront peut-être pas le temps de le cuire à point avant l'attaque de Forsythe.

— Il n'attaquera pas avant minuit, fit Chiun hochant la tête.

— Pourquoi ?

— Je t'ai déjà expliqué. C'est un idiot. Les idiots attaquent toujours à minuit.

Cela exaspéra Remo qui, allongé sur l'un des lits, cherchait depuis un moment à déterminer la meilleure heure pour une attaque surprise et venait d'opter pour minuit.

— Ah, oui ? bougonna-t-il.

— Prendrons-nous du canard ? redemanda patiemment Chiun.

— Non. Pas de canard, répliqua Remo qui, s'emparant du téléphone, commanda du riz et du poisson.

Une fois leur dîner terminé, Chiun suggéra qu'ils aillent se coucher.

— Nous aurons probablement une journée chargée demain.

Remo approuva de la tête tout en s'emparant de leurs deux assiettes vides. Il en posa une en équilibre sur le haut de la fenêtre qui donnait sur l'escalier de secours et glissa la seconde à hauteur d'yeux dans la fente entre la porte et le chambranle.

Chiun le regarda faire sans commentaire.

— Un nouveau genre de système d'alarme, expliqua Remo.

Chiun marmonna.

Plus tard, une fois les lumières éteintes, alors que tout était calme dans la chambre, Remo sentit un faible courant d'air, mais n'entendit rien.

Soudain la voix de Chiun soliloquant rompit le silence.

— Des assiettes ! Pourquoi pas des cloches à vaches ? Ou des fusées éclairantes ? Pourquoi ne pas engager des gardes pour nous aviser de leur arrivée ? Des ruses ! Il veut toujours se servir de ruses ! Jamais il ne comprendra que l'essence de l'art est la pureté.

Remo ne le voyait toujours pas et ne pouvait qu'entendre sa voix pendant qu'il retirait les deux assiettes qu'il déposa sur une table.

Puis il resta allongé sur son lit sans bouger, respirant à peine. Chiun, satisfait car ils respectaient tout à fait, à présent, les formes de l'art, se recroquevilla sur sa natte posée dans un coin et s'endormit presque instantanément. Mais, juste avant, il dit doucement :

— Bonne nuit, Remo, je sais que tu ne dors pas.

— Et comment pourrais-je dormir avec tout ce boxon ?

L'attaque eut lieu à minuit quarante-huit secondes.

Elle fut précédée par le bruit retentissant que fit un des hommes de Forsythe en se heurtant à une poubelle au pied de l'escalier de secours. Le type se servit ensuite de la poubelle sur laquelle il monta pour débloquer l'échelle qui termine l'escalier. Cette dernière se déploya avec le grincement d'un bateau se frottant contre un iceberg. Forsythe, lui, n'entendit rien de tout cela. Car, après avoir synchronisé sa montre avec celles de ses hommes qui n'avaient pas oublié de prendre la leur, accompagné d'un dénommé Al, il pénétra dans l'hôtel par la porte de service et monta jusqu'au second. Longeant le couloir obscur vers la chambre 226, il heurta au passage une console, renversant un vase contenant des fleurs en plastique.

Forsythe ne le ramassa pas et attendit avec Al devant la porte 226. Il resta là, silencieux, serrant et desserrant les poings, sentant s'activer sa circulation. Ses doigts étaient son baromètre, ils lui indiquaient quand il était psychologiquement prêt à attaquer. Il les frotta méthodiquement contre la paume de la main opposée. À l'intérieur de la chambre, Remo murmura tout bas :

— Chiun, êtes-vous réveillé ?

— Non, j'ai l'intention de dormir pendant qu'on m'assassine.

— Pourquoi attendent-ils là, dehors ?

— Qui sait ? Peut-être sont-ils en train de se tripoter les doigts.

Forsythe en avait fini avec ses doigts et ses paumes, il jeta un coup d'œil à sa montre et, lentement, inséra la clef dans la serrure. Il

du s'y reprendre à deux fois parce que ses yeux étaient toujours fixés sur l'écran de sa montre à quartz.

Derrière lui, Al piétinait nerveusement, s'appuyant alternativement sur un pied puis sur l'autre, redécouvrant d'instinct la meilleure façon de se balancer qu'ait jamais trouvée l'homme.

Finalement, l'aiguille qui intéressait Forsythe atteignit le onze. Plus que cinq secondes. Il retira de son veston un calibre 32, bien patiné par d'incalculables heures d'entraînement passées au stand de tir. Il tourna la clef, poussa la porte, bondit à l'intérieur et s'arrêta net. Ce qui fit qu'Al lui rentra dedans et le propulsa au milieu de la pièce. La chambre était maintenant éclairée par la lumière du couloir. Remo se tourna vers Chiun et hocha la tête avec commisération.

Forsythe vit Remo dans son lit et, une fois son équilibre retrouvé, ricana. Il n'avait pas encore aperçu Chiun, toujours recroquevillé sur sa natte, dans son coin.

Il ricana encore un petit coup en attendant ceux de ses hommes qui devaient arriver par la fenêtre, prenant leurs proies dans un implacable mouvement de pince.

Tout le monde attendait en silence. Al commençait à ne pas se sentir à l'aise et regrettait très fort que Forsythe ne lui ait pas permis de prendre son revolver. Mais le chef avait insisté pour qu'il n'y ait qu'une arme : la sienne. Ils attendaient toujours. Finalement, trente-trois secondes plus tard, d'après l'estimation de Remo, la fenêtre grinça. Al se tourna pour voir. Les deux agents essayaient désespérément, poussant et tirant, de faire coulisser la partie inférieure qui, fraîchement repeinte, était collée.

— Oh, nom d'un chien ! lâcha Forsythe.

— Mais dites donc, mon vieux. Serait-ce par hasard un piège ? fit Remo.

La voix de Remo ramena Forsythe à la dure réalité. À ses devoirs aussi. Satisfait de ne plus avoir besoin des deux hommes sur l'escalier de secours, il leur fit signe de redescendre. Ces derniers collèrent leur visage à la fenêtre pour regarder ce qui se passait à l'intérieur. Forsythe leva ses deux mains au-dessus de la tête et leur fit de larges signaux tout en criant « rentrez chez vous ». Sans l'ombre d'un doute, il relevait de leur mission les deux seuls gars qui n'avaient pas oublié leur montre.

Ils hésitèrent un moment, Remo put les voir hausser les épaules, puis finalement ils disparurent. Peu après on entendit de nouveau le grincement fracassant de l'échelle quand elle se déplia vers le sol. Et encore une fois quand ils la remirent en place.

Forsythe attendit un bon moment après que ses hommes eurent disparu.

— Allons, pressons, lança Remo. J'ai pas toute la nuit.

— Je suppose que vous voulez savoir pourquoi vous allez mourir, répliqua Forsythe rentrant ses lèvres pour se donner un air sardonique.

— Et comment, mon pote !

— Votre mort est nécessaire au bien-être des États-Unis d'Amérique.

— Ah ! c'est donc ça quand on dit « mort pour la patrie » ? questionna Remo.

— Oui, fit Forsythe.

Il réalisa que si quelqu'un venait à passer dans le couloir, il risquait d'être surpris de voir un homme arme au poing en menacer un autre allongé dans son lit. Par-dessus son épaule, il lança à Al :

— Allume la lumière et ferme la porte.

Al alluma la lampe posée sur la table qui se trouvait derrière Forsythe, puis il se dirigea vers la porte.

— Non, reprit Forsythe, la porte d'abord, la lumière ensuite.

— Pardon, chef, fit Al qui, se penchant vers la lampe, l'éteignit puis, dans l'obscurité, cilla fermer la porte, comptant revenir ensuite pour rallumer.

Forsythe soupira de dégoût. Chiun, profitant du moment où les deux hommes avaient été aveuglés par la lumière soudaine de la lampe, s'était levé et avancé vers la porte.

Lorsque Al y arriva, Chiun le poussa simplement dehors, lui sifflant à l'oreille « Va te coucher, on n'a pas besoin de toi », et il referma la porte. Le tout dans un mouvement fluide.

Al se retrouva de l'autre côté d'une porte verrouillée. Il ne pouvait pas entrer sans frapper. Mais, s'il frappait, le chef risquait d'être distrait et de perdre le contrôle de la situation. Il valait mieux, décida-t-il, qu'il reste là et attende sagement.

Dans l'obscurité, Chiun passa derrière Forsythe et ralluma la lampe.

— Bien, Al, dit Forsythe. Maintenant tu as compris. Puis, se tournant vers Remo, il reprit : Je vois que le vieux Chinois n'est pas avec toi, ce soir.

— Oh que si ! répondit Remo.

— Pas la peine de me mentir, mon vieux, son lit n'a pas été

touché.

— Il dort par terre, répondit Remo, lui montrant du doigt la natte de Chiun.

Forsythe suivit le geste de Remo. Il hocha la tête.

— Sorti, hein ?

— Non.

— Où est-il ?

— Juste derrière vous.

Sans se retourner, il adressa un sourire condescendant à Remo pour cette feinte vieille comme le monde, et lança :

— Al, tu vois le vieux Chinois ?

Al, dans le couloir, n'entendit rien et ne répondit rien.

— Al, nom de Dieu, je te parle !

— M. Al n'est pas là, dit Chiun.

Bondissant en avant comme s'il venait de recevoir une décharge électrique, Forsythe faillit claquer de saisissement, finalement il se retourna et découvrit Chiun. Il recula vers la fenêtre afin d'être hors d'atteinte des deux hommes tout en les conservant dans son champ de tir.

— Ah, c'est vous ! fit-il. J'espère que j'aurai pas à vous tuer, vieux renard, dit Forsythe mais je le ferai si vous bougez un cil. Sans y réfléchir à deux fois, je vous fais sauter la cervelle. Vous êtes prévenu.

— Attention, Chiun, fit Remo, c'est un tueur de sang-froid.

Forsythe reporta son attention sur Remo.

— J'étais sur le point de vous dire pourquoi vous allez mourir.

— Dépêchons-nous. J'aimerais bien dormir un peu.

— Vous allez faire un très long dodo, ricana l'autre.

— Parfait.

— Mais d'abord, je vais vous expliquer pourquoi vous allez mourir. Je vous dois bien ça.

Remo jeta à Chiun un regard suppliant. Chiun s'assit sur le bord de la table. Il n'allait pas attendre debout à cause de cet imbécile qui insistait pour leur raconter sa vie.

Forsythe expliqua à Remo que M. Gordon's avait exigé sa tête car il menaçait de pirater l'économie américaine.

— Je suis venu ici chercher cette monnaie d'échange, conclut-il.

Il expliqua qu'en temps normal il ne cédait pas au chantage, mais

qu'il s'agissait là de circonstances tout à fait particulières.

— Je dois faire face à mes responsabilités et j'espère qu'en tant qu'agent du gouvernement vous saurez partir docilement et sans tapage. Cette histoire nous dépasse tous les deux. J'espère que vous en conviendrez.

Il attendit une réponse. Le seul bruit qu'il perçut, fut le léger sifflement régulier provenant des narines de Remo endormi. Forsythe indécis se retourna vers Chiun.

— Comment peut-on tuer un homme qui n'est pas conscient ? demanda-t-il.

— C'est facile, dit Chiun.

Sa main droite qui reposait sur la table s'était emparée d'une des assiettes qu'il y avait déposées tout à l'heure. Tenant le bord entre le pouce, l'index et le médium, il ramena son bras vers le bord de la table, d'un geste lent, gracieux et fluide. L'assiette paraissait collée à ses doigts et ce ne fut qu'au dernier moment, lorsqu'il semblait qu'elle ne pouvait plus que s'écraser au sol, que son poignet se détendit avec un impressionnant claquement sec. L'assiette vola vers Forsythe à une telle vitesse qu'elle en devint invisible. Mais on pouvait l'entendre : elle tournait si vite qu'elle en vrombissait. Cela ne dura qu'un dixième de seconde. Un bruit mouillé succéda au vrombissement ; l'assiette venait d'atteindre le cou de Forsythe et, continuant de tourner à toute vitesse, le traversait, sciant peau, muscles et os. Ayant proprement décapité le chef de groupe de la C.I.A., l'assiette glissa sur son épaule gauche et tomba dans un grand flot de sang. Cassée.

Les yeux de Forsythe étaient toujours ouverts et ses lèvres bougeaient encore, finissant de raconter on ne sait trop quoi. Mais le corps privé de vie se replia vers le sol. La tête suivit, pas longtemps après, rebondissant sur le parquet, elle alla rouler dans un coin.

Remo dormait toujours.

Chiun alla ouvrir la porte. Al faisait nerveusement les cent pas dans le couloir.

— Ton patron dit que tu peux rentrer chez toi. Lui, il reste encore un peu.

— Tout va bien ? s'enquit Al.

— Rentre chez toi.

Chiun referma la porte. Il ramena la tête de Forsythe, et, la tenant par les cheveux, il en examina attentivement les traits. Un brin grassouillet mais ça irait quand même. Se servant du tranchant de sa main comme d'une hache puis comme d'un scalpel, il se mit au travail. Il remodelait la tête de façon à ce qu'on ne puisse pas savoir

que ça avait été celle de Forsythe, mais qu'on ne puisse pas davantage soupçonner que ça n'était pas celle de Remo.

Cela lui prit trente secondes. Lorsqu'il eut terminé, Forsythe avait un nez cassé qui aurait très bien pu appartenir à Remo ; ses joues étaient modifiées par un ajout de chair vers le haut pour évoquer les pommettes saillantes de son élève. Chiun avait également brisé l'arcade sourcilière pour que, dans la mort, les yeux de Forsythe paraissent plus enfoncés dans leurs orbites. Après un moment, il réalisa que les oreilles n'allaient pas du tout. Il jeta un regard sur le lit où dormait Remo. Celui-ci n'avait presque pas de lobes alors que Forsythe lui, en avait de longs et grassouilleux, ce qui, Chiun le remarqua au passage, était tout à fait caractéristique des Américains et tout à fait normal. Vu qu'ils agissaient tous comme des mules, autant qu'ils partagent avec l'animal qui leur ressemblait le plus, non seulement l'intellect mais également les oreilles.

À l'aide de ses ongles durs, il entreprit de couper l'excès de chair qui terminait les oreilles de Forsythe. Il recula un peu pour voir le résultat. Cela n'allait toujours pas. Alors de deux coups de sa main droite, il trancha définitivement l'excédent, ôtant tout lobe à Forsythe. Ce n'était peut-être pas parfait, mais c'était ce qu'il pouvait faire de mieux. « Ça devrait aller », songea-t-il. Faudrait bien.

Chiun prit la toile cirée qui recouvrait la table de nuit et enveloppa dedans la tête, puis enfourna le tout dans une taie d'oreiller. Il posa son paquet sur le canapé et fit du regard le tour de la pièce. Le corps sans tête de Forsythe encombra le milieu de la chambre. Cela n'allait pas du tout. Toute sa mise en scène tomberait à l'eau si l'on retrouvait le tronc décapité de Forsythe et que la presse en fasse état comme elle le faisait de toute trivialité (car ce n'était qu'une nation de collectionneurs de trivialités).

Chiun s'approcha de la fenêtre qui donnait sur l'issue de secours. Il frappa les deux parties en même temps de la paume de ses deux mains, puis, de son index droit, poussa vers le haut la partie inférieure qui remonta sans problème. Chiun se pencha pour voir les poubelles, juste sous la plate-forme de secours.

Il n'eut aucun mal à faire passer le corps de Forsythe par la fenêtre puis sur la plate-forme, il lui retira son portefeuille puis, visant bien, il lâcha l'homme de la C.I.A. Le corps tomba tout droit dans la poubelle sans en toucher les bords. Aussi facile que de cracher dans un lavabo.

Chiun jeta en bas un dernier regard satisfait. S'il y avait un de ces insidieux articles dans les journaux, il parlerait d'un corps décapité trouvé sous les fenêtres d'un certain « M. Remo ». Ce qui serait parfait

pour ce que Chiun avait en tête. Il alla dans la salle de bains et fit disparaître le portefeuille de Forsythe dans les toilettes. Le revolver qui gisait encore sur le tapis était un autre problème. Se servant de sa main comme d'un couteau, Chiun éventra un coussin du canapé et y enfouit l'arme. Puis il prit le paquet qu'il avait confectionné avec la taie d'oreiller, jeta un dernier regard à Remo endormi et quitta la chambre, refermant la porte à clef derrière lui pour éviter que des cambrioleurs ne s'introduisent dans la chambre et perturbent le sommeil de son élève.

— Ha, ha, ha ! vieux filou. C'est maintenant qu'on livre ses paquets de Noël ? gloussa un garde de l'aéroport voyant Chiun qui, vêtu d'un kimono rouge, portait sa taie d'oreiller sur l'épaule comme une hotte de père Noël.

— Ne vous épuisez pas en vaines tentatives d'humour. Où est le bureau des résignations d'Eastern Airlines ?

— Bureau des résignations ?

— Où ils font des tas de copies de billets alors qu'on en a besoin que d'un seul pour monter dans l'avion.

— Ah ! le bureau des réservations ? Ah, ah ! fit le garde. Par là, vieux rigolo, indiqua-t-il en faisant un geste vers l'autre bout de l'aérogare.

Sans un mot Chiun s'éloigna.

Il repéra tout de suite la petite poubelle devant le comptoir d'Eastern Airlines.

Puis ses sens lui dirent que M. Gordon's n'était pas loin, mais il ne sut pas pourquoi. Il ressentait les gens, car les humains sont équipés d'un pouls qui bat, d'un rythme qui leur est personnel. Les machines, elles, vibrent. M. Gordon's vibrait. Chiun n'avait reconnu que récemment qu'il ne s'agissait pas de vibrations humaines. Et c'était ces vibrations qu'il ressentait maintenant. Elles s'intensifièrent lorsqu'il approcha de la poubelle.

Jetant un regard circulaire pour bien s'assurer que personne ne le regardait, Chiun laissa tomber le petit sac blanc sur le dessus de la poubelle.

Les vibrations qu'il avait reconnues comme étant celles de M. Gordon's étaient si fortes qu'il en eut la chair de poule.

Où qu'il soit, il était en train maintenant de le regarder. Chiun fit bien attention à ce que ses traits n'affichent que la plus profonde détresse. Il avait la mine affligée qui devait correspondre tout à fait à la situation : un vieillard livrant la tête de son élève. Puis il s'éloigna

de la poubelle, se dirigeant lentement vers la porte par laquelle il était entré.

Lorsqu'il fut à vingt-cinq mètres du comptoir, les vibrations disparurent pratiquement. Chiun se retourna. Il eut juste le temps de voir le dos de M. Gordon's qui, portant la taie d'oreiller blanche, poussait une porte tambour à l'autre bout de l'aérogare.

Chiun regarda vers le comptoir d'Eastern Airlines. La poubelle avait disparu, à sa place il n'y avait plus qu'un petit tas de papiers, d'écorces de cacahuètes et de mégots. Plus de poubelle.

7 *Hard* et *hardly* peuvent avoir des sens complètement opposés. Ainsi, ici, *hardly hit* : « à peine touchée » et *hard hit* : « complètement détruite ».

CHAPITRE X

De retour dans la chambre d'hôtel, Chiun éveilla Remo de son profond sommeil.

— Viens, nous devons trouver une autre résidence.

— Qu'est-il arrivé à Forsythe ? s'enquit Remo. (Puis, parcourant la pièce du regard, il découvrit l'envahissante tache de sang.) J'ai compris, fit-il. Où étiez-vous ? Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

— J'étais simplement en train de te refaire une tête, répondit Chiun avec un petit rire. Il la trouva si bonne qu'il la répéta. En train de te refaire une tête, hi ! hi ! hi ! (8)

— Ouais, bon ça va, fit Remo en roulant hors du lit.

Une fois debout, il aperçut l'assiette tachée de sang dans un coin de la pièce.

— Je vois que mes assiettes ont été d'une certaine utilité en fin de compte. N'êtes-vous pas content que j'y aie pensé ?

— J'ai changé d'avis, dit Chiun.

— Sur quoi ?

— Personne ne peut te refaire une tête. Hi ! hi ! hi ! Hi !

À l'autre bout de la ville, dans une pièce absolument nue, M. Gordon's était assis par terre. Il prit la taie d'oreiller et, sans le moindre effort apparent, fendit ensemble la taie et la toile cirée. Puis il lâcha l'emballage et regarda le contenu sanguinolent.

— Très bien, fit-il tout haut.

Depuis qu'il s'était approprié le programme élémentaire de créativité mis au point par Vanessa Carlton, il exprimait ses pensées à haute voix. Il se demandait bien pourquoi il en était ainsi, mais il n'était pas suffisamment créatif pour comprendre que si les enfants de

cinq ans se parlent, c'est lié à leur nouvelle créativité qui leur fait, pour la première fois, concevoir leur fragilité dans un monde gigantesque et leur donne l'impression d'être très seuls.

Ces pensées étaient au demeurant bien étrangères à M. Gordon's et, ne les ayant pas, il ne pouvait imaginer qu'il puisse un jour les avoir.

— Très bien, répéta-t-il en palpant le visage à deux mains.

La tête ressemblait en effet à celle de Remo. Et le vieux Jaune, « haute probabilité Chiun », avait certainement eut l'air malheureux. L'air malheureux, c'est l'air qu'on est censé avoir lorsqu'on vient de perdre un ami ou qu'on a dû lui faire renoncer à la vie. Il savait que cela était arrivé chez les Anciens, les Grecs de Sparte par exemple... M. Gordon's n'était pas tout à fait certain de la signification d'un ami, mais n'était-il pas logique que si un ami se faisait du souci sur votre sort, il devait vous aider, par conséquent, à survivre ? Il décida que c'était très logique, et, de surcroît, créatif.

Il allait devoir se faire un ami. Mais il faudrait attendre encore un peu.

Pour le moment, il examinait cette tête de plus près. Des circuits électroniques qui parcouraient son enveloppe humanoïde, il fit jaillir l'image de « haute probabilité Remo ». Voilà : pommettes saillantes, yeux marron foncé, profondément enfoncés dans les orbites. M. Gordon's tendit une main et souleva une paupière. Ces yeux étaient bien marron foncé et paraissaient profondément enfouis. Mais il sentit immédiatement que l'arcade sourcilière était fracturée. Par conséquent il était difficile de dire ce qu'il en était vraiment. Des cheveux bruns.

Il parcourut du bout des doigts le visage sanglant qui reposait sur le sol entre ses jambes et travailla à établir une corrélation entre ses impressions tactiles et l'analyse de l'image de Remo qu'il avait dans sa tête. Il n'y avait pas de différence. Chaque dimension que sentaient ses doigts était semblable à celle que son cerveau électronique avait mesurée au cours de la rencontre avec Remo.

M. Gordon's passa des joues aux oreilles. Elles étaient très abîmées. Remo avait dû lutter pour ne pas mourir. Peut-être même avait-il résisté au vieil homme, « haute probabilité Chiun ». M. Gordon's regretta de ne pas avoir assisté à cette grande bataille.

Lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, Remo avait endommagé M. Gordon's. M. Gordon's avait pensé pendant un moment que Remo pouvait bien être également un androïde. Il ne le pensait plus. Après tout, c'était sa tête qu'il avait là entre ses jambes avec un œil qui le fixait sans le voir. L'autre demeurait obstinément fermé.

M. Gordon's passa ses doigts là où auraient dû se trouver les lobes. Les oreilles étaient tordues, coupées et sanguinolentes. Pourquoi des oreilles avaient-elles été tranchées de la sorte ? Le coup porté au nez pouvait tuer un humain, le coup aux oreilles ne pouvait tuer. C'était une mutilation gratuite. Le vieillard qui avait l'air si triste aurait-il mutilé la tête de « haute probabilité Remo » ? Non. Ils étaient amis. Lui aussi aurait, un jour, son propre ami. Mutilerait-il les oreilles de son ami ? Non. Peut-être était-ce donc quelqu'un d'autre qui avait fait ça. M. Gordon's réfléchit un instant. Non. Personne d'autre ne mutilerait Remo, car personne d'autre que le vieil homme jaune n'aurait pu le tuer.

M. Gordon's concentra toute sa créativité sur la question. Il ne pouvait trouver de réponse. Elle devait renfermer un danger. Un danger pour sa survie. Il devait y penser davantage. Davantage de recherches. Davantage de données. Davantage de créativité.

Il passa ses doigts dans la chair à vif sous le côté de l'oreille. Il y sentit quelque chose qui n'en faisait pas partie. Sa masse, sa densité et son poids ne correspondaient pas. Il le tripota du bout des doigts. Cela avait la même texture que la peau du visage. Il l'approcha de ses yeux électroniques et en compta le nombre de pores au millimètre carré, puis il prit la tête et releva au hasard le nombre de pores au millimètre carré à trois endroits différents. Tous les résultats concordaient. Il y avait par conséquent une haute probabilité pour que le morceau de peau appartienne à la tête de la personne qui reposait entre ses jambes. Il vérifia l'oreille pour voir d'où avait été détaché le morceau de peau. Il vit une petite entaille en forme de V. Il vérifia, le morceau s'y emboîtait parfaitement bien. Il le maintint en place d'une main et de l'autre rabattit la peau par-dessus en tirant bien dessus, pour voir où elle se raccordait derrière l'oreille. Cela lui donna une boutonnière en forme de U. Mais la boutonnière n'était pas parfaitement remplie par la chair de l'oreille. Il y avait un espace de trois millimètres et demi. On avait rapetissé l'oreille. Il y manquait de la chair. Il vérifia de nouveau. La peau s'adaptait parfaitement, si elle avait été remplie de chair, cette chair aurait constitué un lobe. Mais « haute probabilité Remo » n'avait pas de lobe.

Par conséquent, ce n'était pas la tête « haute probabilité Remo ».

C'était logique. Il avait raison. Même s'il n'avait pas d'instinct pour renforcer sa certitude, il savait qu'il avait raison parce que son appareil sensoriel était infailible.

Il laissa la tête par terre et se releva.

Ce n'était pas la tête de Remo. En la regardant, il essaya de définir de qui c'était la tête, mais il ne trouvait pas. Tant pis. Il savait

que ce n'était pas celle de Remo.

Le vieux Jaune avait essayé de le doubler. Il avait promis de ne pas défier la survie de M. Gordon's, mais c'était pourtant ce qu'il faisait en le trompant. Lui aussi devait désormais mourir. « Haute probabilité Chiun » devait mourir avec « haute probabilité Remo ». M. Gordon's y veillerait.

Mais avant, il devait faire autre chose. Il devait exécuter sa menace et lancer de l'argent sur une ville.

Puis trouver un ami.

8 Ce que Chiun trouve drôle vraisemblablement, c'est l'assonance dans la phrase américaine : *getting your head together*.

CHAPITRE XI

— Si vous voulez bien être mon ami, je vous offrirai un verre. Voulez-vous être mon ami ?

Le pilote de la Pan Am eut un regard amusé pour l'homme tout à fait ordinaire qui, debout devant lui, tenait un grand carton sous le bras.

Le commandant Fred Barnswell avait un rendez-vous. La nouvelle hôtesse lui avait clairement fait comprendre qu'il avait une grosse barre. Il venait juste de terminer son rapport de vol et s'apprêtait à rentrer dans son appartement de Manhattan où elle le retrouverait pour souper.

Il n'avait pas de temps à perdre avec des groupies de l'aviation surtout du sexe masculin, et plus tout jeunes encore.

— Bien sûr, mon vieux. Bien sûr. Tout ce que vous voudrez. Je serai votre ami jusqu'à la mort.

L'homme en face de lui sourit avec gratitude mais ne bougea pas. Il continuait à lui barrer l'étroit couloir qui menait des bureaux réservés aux pilotes à l'aérogare principale de Kennedy Airport, New York City.

— D'accord, reprit Barnswell, bavant déjà à l'idée de sa soirée. Et si vous me laissez passer ?

— Bien, fit l'homme. Et maintenant que vous êtes mon ami, vous me rendrez un service, n'est-ce pas ?

« Nous y voilà », pensa Barnswell. Encore un paumé qui allait le taper. Pourquoi fallait-il que ça tombe toujours sur lui ? Il devait avoir l'air d'une poire.

— Bien sûr, mon vieux, fit-il en plongeant la main dans sa poche. Qu'est-ce qu'il vous faut ? Un dollar ? Deux dollars ?

— Il me faut votre avion.

— Quoi ? s'exclama Barnswell, se demandant s'il ne ferait pas mieux d'alerter immédiatement la sécurité.

— Votre avion. Ce n'est pas trop demander à un ami.

— Écoutez, mon vieux. Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, mais...

— Vous ne me donnerez pas votre avion ? Le sourire de l'homme s'effaça. Dans ce cas, vous n'êtes pas mon ami. Un ami se préoccuperait de ma survie.

— Ça suffit maintenant. Pourquoi ne sortez-vous pas d'ici avant qu'il y ait des histoires.

— Y a-t-il un autre pilote ici qui sera mon ami et me prêtera son avion ?

« Je ne sais vraiment pas pourquoi je me donne autant de peine, se dit Barnswell. Peut-être qu'après tout je suis vraiment une poire. » Patiemment, il expliqua :

— Écoutez, mon vieux, les avions ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent à la compagnie. Nous ne faisons que travailler pour la compagnie. Je ne peux pas vous prêter ce qui n'est pas à moi.

Le sourire réapparut sur le visage de son interlocuteur.

— Vous êtes donc vraiment mon ami ?

— Oui, affirma Barnswell.

— Il n'y a personne qui ait son propre avion ?

— Seulement les pilotes privés. Les petits avions que vous voyez là-bas appartiennent à des particuliers.

— Est-ce que l'un d'entre eux sera mon ami ? Une personne peut-elle avoir plus d'un ami à la fois ?

— Bien sûr. Ils seront tous vos amis. Prenez-en autant que vous voudrez.

Quelle histoire il aurait à raconter à l'hôtesse en lui retirant sa petite culotte !

— Vous êtes un véritable ami, dit l'homme toujours souriant. Prenez un million de dollars. Vous voyez, moi aussi je suis votre ami.

Il posa le carton à terre et en souleva le couvercle. Il était plein à ras bord de billets de cent dollars. « Il doit y avoir des millions là-dedans, songea Barnswell. Même peut-être des milliards ? Ça doit être des faux. Pas une banque ne dispose d'autant en liquide, alors qui oserait se balader avec une telle somme dans un carton ? »

— C'est gentil, mon vieux, fit Barnswell, j'ai pas besoin de votre argent. Mais où avez-vous eu tout ça ?

— Je l'ai fait.

— Vous l'avez fait dans le sens de « fabriqué » ou dans le sens de « gagné » ?

— Dans le sens de « fabriqué », ami.

— Dans ce cas, je crois, mon vieux, que vous feriez mieux de le remettre aux autorités.

— Pourquoi, ami ? demanda l'homme en souriant.

— Parce que ce sera plus facile pour vous si vous le faites de votre plein gré. Le gouvernement n'aime pas tellement les gens qui impriment leur propre argent.

— Ils vont m'arrêter ?

— Peut-être pas tout de suite, mais ils auront certainement des questions à vous poser.

— Et vous dites que je devrais aller les voir ?

— Et comment, l'ami. Faut être en règle.

— Vous n'êtes pas un véritable ami, répliqua l'homme souriant qui subitement ne souriait plus.

Il balançait son bras droit en l'air et quand sa main atteignit la tête du commandant Barnswell la tempe de celui-ci se réduisit à de la bouillie. Barnswell partit une dernière fois vers le ciel. Mais sans son hôtesse au gros cul.

M. Gordon's contempla le corps au sol avec un sentiment de perplexité. Où cette amitié avait-elle bien pu clocher ?

Le suivant fut un petit homme chauve avec des dents gâtées et une casquette de pilote délavée. Il possédait un vieux DC 4 et fut ravi d'être l'ami de M. Gordon's. Il ne lui suggéra pas du tout de remettre son argent aux autorités, surtout après s'être personnellement assuré que la boîte était bien pleine de billets. Si c'était des faux billets – et il avait une certaine expérience des transports de fric bidon – c'était, en tout cas, les faux les plus vrais qu'il ait jamais vus.

Bien sûr qu'il serait enchanté d'emmener M. Gordon's pour une balade en avion. Pour un ami, n'importe quoi. En liquide et d'avance. Deux mille dollars.

Une fois en l'air, M. Gordon's lui demanda où était l'endroit de plus forte densité d'habitation.

— Harlem, répondit le pilote. Les femelles de ces sauvages sont de vraies lapines. À chaque fois qu'on tourne la tête, elles en ont pondu un nouveau.

— Non, rectifia M. Gordon's. Je veux parler de densité humaine, pas animale. Je m'excuse de ne pas m'être exprimé clairement.

— T'es on ne peut plus clair, mon pote, répondit le pilote à M. Gordon's, assis sur le siège du copilote à côté de lui. Prochain arrêt : 125^e Rue et Lenox Avenue.

Lorsqu'ils survolèrent Harlem, le pilote demanda à son passager pourquoi il souhaitait tant survoler une région à forte densité démographique.

— Parce que je veux donner mon argent à ces gens.

— Tu peux pas faire ça !

— Pourquoi pas ?

— Parce que ces abrutis ne feront que s'acheter encore des Cadillac roses et des chaussures vertes pour aller avec. Ne gâche pas ton fric.

— Je dois, je l'ai promis. S'il vous plaît, l'ami, survolez bas cette réserve de lapins Harlem.

— O.K. ! dit le pilote. Comme si c'était fait !

Il regarda M. Gordon's se diriger vers la porte, sur le côté droit du vieil appareil. Si ce malade ouvrait la porte, eh bien ! ce ne serait pas de l'argent qui tomberait sur Harlem, mais peut-être bien le malade lui-même.

M. Gordon's fit coulisser la porte. Le pilote sentit l'air s'engouffrer dans le cockpit. Il tourna légèrement l'avion sur la droite, puis vira soudainement à gauche, déséquilibrant entièrement l'appareil. Un tel coup aurait dû expédier le follingue dans les nuages.

Mais il n'en fut rien. Il resta là, planté sur ses deux pieds, dans l'embrasure de la porte. Il avait coincé son carton entre son pied gauche et la paroi de l'appareil. Il se baissa et s'empara des billets à pleines mains puis les jeta dans le vide. Le pilote regarda par-dessus son épaule et vit l'argent aspiré par le vide, pris dans les turbulences d'air, puis voltiger doucement vers Harlem encore baigné dans l'aube.

Le pilote essaya de nouveau de déséquilibrer son passager par un virage à droite, aussitôt suivi d'un contre-virage à gauche. Il n'eut pas plus de succès que la première fois et la distribution se poursuivit.

Il recommença cinq fois sans perturber le moins du monde M. Gordon's, qui termina sa distribution. La boîte était maintenant vide.

M. Gordon's quitta la porte et revint vers le poste de pilotage. Le pilote le regarda avec une certaine appréhension.

— Combien leur as-tu balancé ? demanda-t-il.

— Un milliard de dollars.

— J'espère que tu m'en as gardé un peu, hein, vieux pote ?

— Vous n'êtes pas mon pote et je ne suis pas le vôtre. Vous avez essayé de m'endommager en essayant de me faire tomber de l'avion. Vous n'êtes pas mon ami.

— Mais si ! Mais si ! Je suis ton ami ! Je suis ton ami ! Si !

Alors qu'il était arraché à son siège et traîné jusqu'à la porte ouverte, le pilote ne cessa de glapir.

— Tu peux pas faire voler cet engin ! hurla-t-il. Tu vas te cracher ! cria-t-il encore en passant par la porte et, contrairement aux billets, plongeant comme un bloc de plomb vers le sol.

L'avion piqua légèrement du nez et M. Gordon's retourna s'installer aux commandes. Pourquoi piloter aurait-il été difficile ? C'était tout à fait facile et très mécanique. C'est en tout cas ce qu'il démontra en ramenant l'avion à Kennedy Airport. Par contre, il ne connaissait rien aux plans de vol, il ignora les ordres de la radio et se posa simplement, sans autorisation, sur la principale piste est-ouest, puis roula gentiment vers l'une des aérogares. Un Jumbo Jet qui atterrissait le rata de peu, le frôlant à une telle allure et avec une telle force qu'il faillit en perdre le contrôle de son appareil. M. Gordon's entendit la radio hurler :

— Mais qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ! dans ce DC 4 ? Mon pote, je te ferai sauter ton putain de permis pour ça !

M. Gordon's comprit qu'il avait fait quelque chose de mal et que les autorités allaient lui tomber dessus. Il regarda les premiers hommes s'avancer vers son avion arrêté. C'étaient des genres de policiers vêtus d'un uniforme bleu et portant des badges. Il enregistra ces données pour que ses composants travaillent plus précisément. Il regarda par-dessus son épaule. Les sièges de passagers, du moins les quelques-uns qui restaient après que l'avion eut été aménagé pour faire du transport de fret étaient justement recouverts d'un épais tissu bleu.

Lorsque les trois policiers montèrent à bord, ils n'y trouvèrent personne. Ils fouillèrent l'avion de fond en comble regardant même sous les sièges dont la toile avait été arrachée. Plus tard, ils furent rejoints par d'autres hommes, en civil ceux-là, et qui ne parurent jamais remarquer que les trois hommes en uniforme étaient devenus *quatre* hommes en uniforme.

Quelques minutes plus tard, M. Gordon's ayant retransformé son uniforme bleu en un simple costume, traversait calmement le hall principal de l'aérogare.

Il allait devoir écrire une autre lettre demandant non seulement la tête de « haute probabilité Remo », mais également celle de « haute probabilité Chiun ». Il ne survivrait pas en Amérique si ces deux-là vivaient.

Il devrait, cette fois, concevoir une menace suffisamment puissante pour que le gouvernement lui donne satisfaction. Il devrait faire appel à toute sa créativité.

C'était une bonne chose. Cela ferait travailler ses circuits sur autre chose que cette obsédante question : qu'était-il arrivé à sa toute nouvelle amitié ? Peut-être certaines personnes sont-elles tout simplement destinées à ne pas avoir d'amis.

CHAPITRE XII

— Chiun, ça n'a pas marché, annonça Remo, tenant la dernière édition du journal du soir.

Au travers de la première page, s'étalait en caractères de fin du monde un gigantesque titre :

L'ARGENT PLEUT SUR HARLEM.

L'article racontait qu'au cours de la nuit, les rues de Harlem s'étaient tapissées de billets de banque. Le photographe envoyé sur place était arrivé trop tard pour fixer ce miracle sur la pellicule, les billets n'étaient plus dans la rue. Mais, en faisant le tour de quelques bistrots, il avait été à même de photographier bon nombre de ces billets. Deux directeurs de banque du quartier étaient formels, les coupures tombées du ciel étaient authentiques.

L'article émettait l'hypothèse d'un machiavélique complot. Balancer un milliard de dollars sur Harlem pouvait bien être une suprême ruse du pouvoir pour démobiliser les Noirs, et mieux les enfermer dans leur ghetto prolongeant le scandaleux statu quo.

(Et, pour pouvoir publier ça, « il avait fallu se battre, il avait fallu tout le courage et toute la conscience professionnelle des membres de notre rédaction ».)

Ce ne fut que deux heures après avoir appris « qu'il se passait quelque chose » à Harlem qu'ils découvrirent en fait l'histoire de l'argent. Pendant ces deux heures, la rédaction pensait qu'une grève générale s'était emparée, ce matin-là, de Harlem, car personne ne se rendait à son travail. Bien qu'il n'y ait pas eu d'appel lancé pour une mobilisation générale, l'action était de toute évidence très bien organisée et massivement suivie par la communauté noire, probablement pour protester contre toutes les formes de discrimination, de préjugés, contre, également, tous les témoignages de sympathie et contre le libéralisme blanc. Lorsqu'ils découvrirent

l'histoire de l'argent, le rédacteur en chef rangea soigneusement dans un tiroir son article sur la grève générale, il aurait tout le temps de s'en resservir.

Le Trésor, en réponse aux questions qu'on lui posait sur l'origine de l'argent, fit répondre qu'une enquête était ouverte.

— Nous attaquons, lança Chiun.

— Encore ? Je pensais que ça devait marcher, le taquina Remo. Je croyais qu'il saurait que c'était ma tête.

— Il l'a probablement ouverte et, quand il a découvert qu'il y avait quelque chose à l'intérieur, il a compris que cela ne pouvait pas être la tienne. Hi, hi.hi ! Nous attaquons.

Ils discutaient ainsi dans le taxi et, peu de temps après, ils prenaient un avion pour Cheyenne, dans le Wyoming, où se trouvait le laboratoire du Dr Carlton.

Le lendemain, le Dr Smith avait devant lui, sur son bureau du sanatorium de Folcroft, deux éléments très perturbants.

Le premier était une lettre tellement impeccablement tapée qu'elle donnait l'impression d'être imprimée. Elle venait de M. Gordon's et était adressée au F.B.I. Elle avait successivement abouti sur le bureau du directeur du F.B.I., puis avait prestement atterri sur celui du président des États-Unis, pour finalement arriver ici, sur le plus secret de tous les bureaux. Elle disait simplement qu'à moins que les têtes de Chiun et de Remo lui soient remises, M. Gordon's s'achèterait un escadron entier de l'Air Force, en offrant un million de dollars à chacun de ses membres, et se servirait de sa flotte pour faire sauter plusieurs grandes villes américaines.

Le second était une coupure de journal. Un court article annonçait que Vanessa Carlton, directrice des célèbres Laboratoires Wilkins, spécialisés dans les composants et équipements spatiaux venait, avec son équipe, de mettre au point un tout nouveau programme de créativité qui permettrait aux vaisseaux, pour la première fois, de penser de façon originale.

Notre précédente tentative sur un programme de créativité se compare à celui-ci comme un crétin se compare à un génie, expliquait le Dr Carlton. Équipé de ce nouveau programme, un vaisseau spatial devrait pouvoir réagir brillamment à n'importe quelle situation imprévisible dans l'espace.

Le Dr Carlton annonçait également que le nouvel équipement serait installé à bord d'une fusée qui allait être lancée d'ici deux jours.

Smith songea que Remo et Chiun n'avaient pas appelé. Il savait qu'ils étaient en vie puisque M. Gordon's avait exécuté sa menace en

balançant un milliard de dollars sur Harlem. Mais il s'était passé quelque chose entre eux qu'il ignorait. Sinon pourquoi exigerait-il maintenant la tête de Chiun avec celle de Remo ?

Smith fit pivoter son fauteuil et regarda par sa fenêtre-miroir les eaux noires du détroit du Long Island lécher gentiment la côte de Rye, New York. Ça faisait plus de dix ans qu'il était assis dans ce fauteuil, plus de dix ans que CURE opérait et que Chiun et Remo en étaient, avec lui, les éléments indispensables.

Un léger frisson traversa son visage pincé et amer. Il leva sa main droite pour caresser sa joue impeccablement rasée. Indispensables ? Remo et Chiun indispensables ? Quoique seul dans son bureau, il hocha négativement la tête. Non. Ni Chiun ni Remo ni même lui, Smith. Seule l'Amérique, sa sauvegarde et sa sécurité étaient indispensables. Pas même le président, le seul autre homme à connaître l'existence de CURE, n'était indispensable. Les présidents allaient et venaient, la nation, elle, demeurerait.

Mais cette dernière lettre de M. Gordon's troublait Smith. Il avait le devoir de proposer au président actuel des options. Or il s'agissait d'un président nouvellement élu dont il ne pouvait prédire la réponse. Supposons qu'il recommande tout simplement de donner satisfaction à M. Gordon's ? Ce serait une erreur, car le chantage ne fait toujours que mener à davantage de chantage, ça n'avait pas de fin.

Ils allaient devoir se battre. Il le fallait.

Mais les nombreuses années passées au service de l'État avaient appris à Smith qu'il y avait souvent un gouffre entre « devoir » et « faire ». Et si le président demandait que l'on se soumette aux desiderata de M. Gordon's, Smith n'aurait pas d'autre choix que de s'exécuter.

Voilà qui était faire preuve de loyauté et du sens du devoir. Mais l'amitié là-dedans ? Ne compte-t-elle pas ? Smith regarda les vagues roulant calmement vers la rive et prit sa décision. Avant de sacrifier Remo et Chiun, il se lancerait lui-même aux trousses de M. Gordon's. Ce qui, il insista auprès de lui-même, n'avait rien à voir avec l'amitié. Il s'agissait simplement de l'attitude administrative requise dans ce cas présent. Mais il ne put s'expliquer pourquoi une simple décision administrative – ne pas sacrifier Remo et Chiun sans avoir d'abord lutté – le remplissait de joie, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant.

Il repivota vers son bureau et relut la coupure de presse du Dr Carlton.

Un programme de créativité, c'était justement ce que souhaitait M. Gordon's. Avec ça, il devenait invulnérable. Pourquoi une telle

chose était-elle sortie dans les journaux ? Le Dr Carlton qui avait conçu Gordon's ne savait-elle donc pas qu'une telle nouvelle ne pouvait qu'attirer M. Gordon's à sa porte ?

Il relut la coupure. Des mots lui sautèrent au visage. Créativité. Imbécile. Génie. Survie. Et soudain, il eut un doute.

Il décrocha son téléphone et actionna un programme qui, en quelques minutes, lui donnerait sur le terminal de son bureau, la liste de tous les passagers qui avaient aujourd'hui fait une réservation pour le Wyoming. Sous quel nom M. Gordon's ferait-il la sienne ? Programmé pour la survie, il se servirait sûrement d'un pseudonyme. Et les humains prenant des pseudonymes gardaient en général leurs initiales : en soi cela donne la mesure de leur créativité. M. Gordon's en ferait autant. Smith se lança dans la lecture des soixante-dix noms des passagers en partance ce jour-là pour Cheyenne. Son doigt s'arrêta vers la fin de la liste sur un « M. G. Andrew ». Et voilà. Il savait. Pas la peine de réfléchir dix ans, il le savait, il s'agissait de Gordon's. Il s'était servi de sa seule initiale et de sa définition, il avait changé « androïde » en « Andrew ». C'était ça.

Smith appela sa secrétaire pour qu'elle lui réserve une place sur le prochain vol pour le Wyoming. La mise à feu de la fusée était prévue pour le lendemain. M. Gordon's y serait. Il soupçonnait que Chiun et Remo y étaient déjà.

En tout cas, le Dr Harold Smith y serait aussi.

CHAPITRE XIII

L'idée de se servir du Dr Carlton pour tendre un piège à M. Gordon's revenait à Chiun.

— Un homme doit être attaqué à travers ce qu'il perçoit comme étant un de ses besoins, avait-il expliqué à Remo.

— Mais Gordon's n'est pas un homme, riposta Remo.

— Silence, répliqua Chiun. Quand apprendras-tu quoi que ce soit ? Tout ressent des besoins. Construit-on un barrage pour arrêter une rivière dans le désert tout plat où la rivière vient gentiment se nicher en rond autour du barrage ? Non. Tu construis un barrage là où la rivière a *besoin* de courir entre les montagnes. Tout a des besoins. Comprends-tu ?

Remo approuva sans enthousiasme, lentement. S'il approuvait trop vite, il risquait de déclencher une des interminables histoires de Chiun sur ces voleurs de Chinois. Apparemment, il fut cependant trop rapide.

— Il y a de nombreuses années, dit Chiun, ces voleurs de Chinois avaient un empereur qui même pour un Chinois était d'un bas niveau. Et il engagea le maître de Sinanju pour qu'il accomplisse une tâche mineure, puis refusa de le payer. Il se comporta de la sorte parce qu'il pensait, avec son arrogance chinoise, qu'il était au-dessus de toute règle. Il était, disait-il, un empereur du soleil et devait être vénéré comme tel.

— Vos ancêtres, par conséquent, lui refileurent un ticket pour aller vénérer le soleil, conclut Remo.

— Ce n'est pas ça l'histoire, répliqua Chiun. Cet empereur vivait dans un château entouré de hauts murs et gardé par de nombreux stratagèmes ayant pour fonction de le protéger.

— Un jeu d'enfant pour votre ancêtre, bien évidemment.

— Peut-être. Mais le village dépendant de lui pour sa survie, il ne pouvait risquer sa personne. Alors, que fit cet ancêtre ? Est-il rentré à Sinanju en disant « Oh ! j'ai échoué, noyez les enfants dans la mer ». Parce que c'était ce qu'on faisait des enfants, à Sinanju, en période de famine. On les mettait dans la mer, « les renvoyant à la maison ». Mais tous savaient très bien qu'il n'en était rien et qu'en vérité ils les noyaient parce qu'ils ne pouvaient pas les nourrir. Sinanju, comme tu le sais, est un village très pauvre et...

— Chiun, s'il vous plaît, je sais tout ça.

— Donc, cet ancêtre ne revint pas dire qu'il avait échoué. Il observa pour découvrir le *besoin* de l'empereur. Ce dernier aurait pu rester derrière ses hauts murs pendant des années mais, comme il était vain, il croyait que ces voleurs de Chinois ne pouvaient se gouverner seuls. L'empereur avait besoin de se sentir important. Et très vite, l'orgueil lui fit ouvrir les grilles du palais pour que le peuple puisse venir à lui en quête de justice et de pitié.

» Mon ancêtre salit alors son visage et emprunta un vieux kimono déchiré...

— Sans le payer, je parie, lança Remo.

— Il l'a rendu, après. On ne doit pas payer lorsque l'on rend une chose. Il entra dans le palais déguisé en mendiant et lorsque l'empereur, gras, baignant dans sa suffisance, assis sur son trône, contenta son besoin de diriger, mon ancêtre le saisit à la gorge et lui dit : « Je suis venu pour mon paiement. »

— Exit l'empereur, fit Remo.

— Non, rectifia Chiun. L'empereur le paya séance tenante avec de nombreux bijoux et de gros tas de pièces en or. Et les gens du village furent nourris et les bébés ne furent pas noyés dans la mer.

— Et tout ça à cause du besoin que l'empereur croyait avoir ?

— Exactement, fit Chiun.

— J'en suis ravi pour votre ancêtre, mais où est le rapport avec M. Gordon's ?

— Il pense qu'il a besoin de créativité pour survivre. Si nous lui disons où il peut en avoir, il ira. Et alors nous attaquerons.

— Et ça marchera ?

— Tu as la promesse d'un maître de Sinanju.

— Oyez ! Oyez ! fit Remo. Je persiste à penser que vous auriez mieux fait de me laisser lui cavalier après. Un tête-à-tête, lui et moi, voilà ce qu'il faut.

— Tu vois, toi aussi tu as un besoin. Tu as besoin d'être stupide.

Puis il ne voulut plus en dire davantage jusqu'à ce qu'ils se trouvent dans le bureau du Dr Carlton.

Cette dernière était contente de les voir.

— Je n'ai fait que penser à toi, Zyeux-d'biche, depuis ton départ, dit-elle à Remo. T'as foutu un vrai bordel. Ça m'a pris trois jours pour remettre M. Daniel's d'aplomb. T'as vraiment fait un sac de nœuds avec ses fils. Avec les miens aussi...

— N'en parlons plus, c'était vraiment peu de chose.

— Oh ! que si ! sourit-elle lissant son chemisier blanc sur sa poitrine magnifique.

— Vous pourriez prendre des leçons de cet homme, monsieur Smirnoff, lança-t-elle par-dessus l'épaule de Remo. Vous êtes censé être une machine à plaisir et vous ne lui arrivez pas à la cheville.

Remo se retourna. L'androïde, M. Smirnoff, se tenait debout, silencieux, dans un coin de la pièce et les regardait. Regardait-il ? Écoutait-il ? Ou était-il là, simplement, debout et débranché ? Mais Remo le vit hocher la tête en signe d'acquiescement à ce que venait de dire le docteur. Puis ses yeux se tournèrent vers Remo qui, du coup, détourna la tête.

— Oui, t'es vraiment quelque chose, Zyeux-d'biche.

— Oui, oui, oui, oui, fit Chiun, mais nous sommes ici pour une affaire importante.

— Je ne discute jamais affaires sans un verre. Monsieur Seagram's ! appela Vanessa Carlton.

La table roulante automatique poussa la porte et exécuta un double Martini dry très, très sec. Vanessa Carlton en but une longue gorgée pendant que la table roulante s'en allait.

— Bon ! maintenant, je vous écoute.

— Vous allez annoncer la découverte d'un nouveau programme de créativité, expliqua Remo.

— Et toi tu vas marcher au plafond, s'esclaffa le Dr Carlton.

— Il le faut, insista Remo. Nous en avons besoin pour attirer M. Gordon's.

— Et c'est justement pour cette même raison que je ne le ferai pas. Je n'ai plus aucun contrôle sur M. Gordon's. Je ne sais pas du tout ce dont il est capable s'il revient ici. Je n'ai pas besoin de ce casse-tête supplémentaire. Pourquoi croyez-vous que j'aie fait changer tous les contrôles de sécurité à l'entrée ? Non merci. Pas question.

— Vous ne m'avez pas bien compris, reprit Remo. Nous ne vous *demandons* pas d'annoncer un nouveau programme, nous vous

ordonnons de le faire.

Chiun approuva de la tête.

— S'agirait-il d'une menace ? fit le Dr Carlton.

— Vous avez cette fois très bien compris.

— Et fondée sur quoi ?

— Sur ceci. Le gouvernement vous a coupé les fonds, mais vous continuez à tourner comme si de rien n'était. Avec quoi ? Je vous parie tout ce que vous voulez que c'est avec les faux billets de M. Gordon's. Le gouvernement n'aime pas particulièrement les gens, même les savants, qui s'amusent à écouler des faux billets.

Le Dr Carlton reprit une longue gorgée.

— D'accord, lâcha-t-elle finalement.

— Vous ne vous défendez pas ? demanda Remo, simplement « d'accord » ?

Elle approuva de la tête.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de programmer M. Gordon's pour fabriquer des faux ? reprit Remo.

— Espèce de salopard, lança Vanessa Carlton. Tu ne faisais que deviner.

Remo haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas programmé pour fabriquer des faux billets, reprit-elle, agacée. Un jour, j'ai eu une réunion avec mon équipe pour discuter de nos difficultés financières. Je leur ai dit que le gouvernement nous laissait tomber et je dus ajouter que si nous avions de l'argent, nous pourrions survivre... que l'argent signifie toujours la survie... un truc de ce genre.

Elle termina son verre et appela de nouveau M. Seagram's.

— Bon, bref ! M. Gordon's était dans la pièce et il a entendu. Ce soir-là, il est parti. Le lendemain il m'envoyait une pile de faux billets. Pour m'aider à survivre, expliquait-il sur un petit mot accompagnant le paquet.

— Tout était alors facile, reconnut Remo.

— Non, parce qu'au départ ses coupures n'étaient pas parfaites. (Elle s'arrêta un instant pendant que la table roulante lui servait un nouveau verre.) Mais je lui renvoyai les billets avec des suggestions. Finalement il les réussit parfaitement.

— Bon, eh bien maintenant, il va falloir s'occuper de lui. Ce soir vous annoncez un nouveau programme de créativité que vous allez tester après-demain sur une fusée qui partira d'ici.

— D'accord, consentit le Dr Carlton. Mais quelles chances pensez-vous avoir contre lui ? Il est indestructible. C'est un *survivant*.

— Nous trouverons bien quelque chose, fit Remo.

Mais Remo avait des doutes. Cette nuit-là, dans leur chambre, au laboratoire, il le confia à Chiun.

— Chiun, cela ne va pas marcher.

— Pourquoi ?

— Parce que M. Gordon's ne va pas gober cette histoire. Il verra que c'est un piège que nous lui tendons. Pas besoin de plus de créativité qu'un radiateur pour découvrir ça.

— Ah, ah ! fit Chiun, levant son index droit vers le ciel. J'ai pensé à cela. J'ai pensé à tout.

— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ?

— Je vais le faire, dit Chiun, écartant le haut de son kimono. Ne remarques-tu rien ?

— Votre cou paraît plus maigre. Vous êtes malade ?

— C'est pas ça. Tu te souviens du morceau de plomb que je portais au cou ? Il n'y est plus.

— C'est pas plus mal, ça ne vous allait pas du tout.

Chiun hocha la tête. Remo était vraiment stupide par moments...

— C'était un truc de M. Gordon's, un de ces bip-bip dont se sert tout le temps ton gouvernement. En tout cas je l'avais gardé et enfoui dans du plomb pour qu'il n'émette plus.

— Et alors ?

— Quand nous sommes venus ici, je l'ai sorti de son enveloppe pour que M. Gordon's *reçoive* les signaux.

— Mais c'est idiot, Chiun, maintenant il va savoir où nous sommes. Il va se méfier.

— Non, corrigea Chiun, car je l'ai mis dans une enveloppe et l'ai envoyé par la poste à un endroit où tous les Américains se rendent parce qu'ils trouvent ça très beau.

— Où ça ?

— Aux chutes du Niagara. M. Gordon's pensera que nous sommes partis aux chutes du Niagara. Il ne saura pas que nous sommes ici.

Remo leva les sourcils.

— Ça peut marcher, Chiun. C'est très créatif.

— Merci. Maintenant je vais dormir.

Plus tard, lorsque Remo somnait doucement dans le sommeil, Chiun reprit :

— Ne sois pas vexé, Remo. Un jour, toi aussi tu seras créatif. Peut-être que le Dr Carlton te fera un programme. Hi, hi, hi !

— Allez vous faire foutre, fit Remo (mais tout tout bas).

Le lendemain, la nouvelle du nouveau programme du Dr Carlton sortait dans la presse. Elle attira le regard fouineur du Dr Smith et les yeux électroniques qui se cachaient derrière le visage en plastique de M. Gordon's.

Tous deux prirent un avion à destination de Cheyenne dans le Wyoming.

CHAPITRE XIV

Ce fut tard, dans la journée du lendemain, que le Dr Harold W. Smith se présenta devant la porte d'acier des Laboratoires Wilkins.

Remo était avec le Dr Carlton dans son bureau lorsque cette dernière demanda au visiteur de s'identifier.

— Dr Harold W. Smith, répondit une voix.

Remo s'empara alors du micro :

— Désolé, nous avons toutes les brosses à dents qu'il nous faut.

— Remo, c'est vous ?

— Qui est Remo ? demanda Remo.

— Remo, ouvrez cette porte, ordonna Smith.

— Partez.

— Laissez-moi parler à quelqu'un qui soit en possession de toutes ses facultés, insista Smith.

Remo rendit au Dr Carlton son micro.

— Penses-tu que j'ai toutes mes facultés ? lui demanda-t-elle.

— Rien, absolument rien ne vous manque, affirma Remo.

— Tu le penses vraiment ?

— Je l'ai toujours pensé.

— Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda le Dr Carlton.

— Je sais ce que j'aimerais faire, fit Remo.

— Oui ?

— Mais...

— Mais quoi ?

— Mais j'ai pas très envie de vous faire l'amour à vous *et* à cet ordinateur.

— Que l'ordinateur aille se faire foutre, décida Vanessa.

— D'accord, mais il faudra qu'il attende son tour.

— Remo ! Remo ! appela la voix de Smith.

Remo reprit le micro.

— Attendez quelques minutes, Smitty. Nous sommes occupés pour le moment.

— D'accord, mais dépêchez-vous.

— Ne lui dites pas ce qu'il doit faire ! lança Vanessa Carlton dans le micro avant de le débrancher. Je n'aime pas le Dr Smith.

— Le rencontrer c'est déjà ne pas l'aimer. Bien le connaître c'est le haïr.

— Qu'il attende !

Le Dr Smith attendit quarante-cinq minutes avant que ne s'ouvre le panneau en acier. Il suivit le couloir. Une nouvelle porte coulisssa sur sa droite. Il pénétra dans le bureau du Dr Carlton.

— Je savais que vous seriez ici, dit-il à Remo. Et vous êtes le docteur Carlton, je présume ?

— Oui, docteur Smith, je suppose ?

— Oui. Puis apercevant, par la porte ouverte le gigantesque ordinateur sur trois étages, il s'exclama :

— Ça alors !

— Je vous présente M. Daniel's, dit Vanessa Carlton. Jack Daniel's n'a pas son pareil au monde.

— Combien de synapses ? demanda Smith.

— Deux milliards.

— Incroyable !

— Venez, je vais vous montrer, dit-elle en se levant.

Remo les suivit mais finalement fut rapidement dégoûté par autant de « incroyable », « fantastique », « merveilleux » et « fabuleux ». Il rejoignit Chiun dans leur chambre où Smith les retrouva plus tard pour les mettre au courant de la dernière exigence de M. Gordon's.

— Plus la peine de s'en faire, commenta Remo. Il sera bientôt ici.

— Je crois qu'il y est déjà, fit Smith. Il y avait un passager prévu sur le vol précédant le mien. Un certain G. Andrew. Je pense que c'était lui.

— Dans ce cas, on le verra demain matin.

Smith approuva de la tête puis ne parla plus jusqu'à ce qu'il se

retire dans sa chambre pour dormir.

— L'empereur est perturbé, remarqua Chiun.

— Je le sais. Il pense ceci, puis cela. C'est pas clair pour lui. D'ailleurs avez-vous jamais vu Smith faire preuve du moindre petit signe d'optimisme ?

— Il se fait du souci pour toi, dit Chiun. Il craint que son empereur lui dise de livrer ta tête.

— Ma tête ? Et la vôtre alors ?

— Si on en arrive là, Remo, tu dois expliquer à M. Gordon's que je suis le seul soutien d'un grand village. Ce qui n'est pas ton cas. Tu es orphelin et personne ne dépend de toi. Alors qu'en ce qui me concerne de nombreuses personnes seront sans toit ni nourriture si je ne suis plus là pour les leur fournir.

— J'essaierai de lui toucher un mot de votre cas.

— Merci, dit Chiun. Ce n'est que justice. Après tout, je suis important et créatif, moi.

Smith avait meilleur moral le lendemain matin lorsque Remo et lui allèrent inspecter la rampe de lancement. C'était un gigantesque tube en brique recouvert de plaques d'acier. Construit au centre du bâtiment, il s'élevait sur les trois étages et s'enfonçait de deux étages en sous-sol. Hauteur totale de cent cinquante mètres.

Une fusée de quatre-vingt-dix mètres, genre de long missile en forme d'aiguille, y était logée. De l'oxygène liquide affluait dans ses moteurs grâce à un équipement complexe de pompage installé dans les parois. Avec vue plongeante dans la rampe, à quelques mètres au-dessus de la plate-forme de lancement, se trouvait la salle de contrôle, protégée par une épaisse fenêtre en plastique. Une porte en acier, découpée près de la fenêtre, faisait communiquer la rampe et cette salle de contrôle d'où Smith, présentement, observait la fusée.

— Y aurait-il un moyen de l'attirer dans la fusée et de l'expédier dans l'espace ? demanda-t-il.

Remo secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas. Il est une machine de survie. Il trouverait un moyen de redescendre. Nous devons détruire la matière dont il est fait. C'est la seule façon d'en venir à bout.

— Poussez-vous, les garçons, lança le Dr Carlton, toute à son affaire, les frôlant de sa longue blouse blanche, elle se dirigea vers le pupitre de commande où elle se mit à appuyer sur des boutons et vérifier les cadrans indiquant la pression interne de la fusée.

Marchant sur ses talons, Chiun la regardait travailler.

— Et vous avez un plan pour réussir cela ? demanda Smith à Remo.

— Demandez à Chiun, fit Remo. C'est lui le créatif.

Smith appela Chiun et lui posa la même question.

— Avez-vous un plan pour détruire M. Gordon's ?

— Un plan n'est pas nécessaire, répliqua Chiun se détournant pour regarder travailler le Dr Carlton. Il viendra quand il viendra, et lorsqu'il viendra, je l'attaquerai à travers ses besoins. Il n'y aura aucune difficulté. C'est une très gentille dame.

— Allez-vous répudier Barbara Streisand, Chiun ? interrogea Remo. Seriez-vous infidèle après tant d'années ?

— Un individu peut aimer de nombreuses personnes, répliqua Chiun. Après tout, je ne suis qu'un et suis aimé par beaucoup. Pourquoi l'inverse ne serait-il pas possible ?

— Allons ! vous deux, arrêtez ! lança Smith. Nous ne pouvons pas tout laisser à la chance. Nous devons avoir un plan.

— Dans ce cas, ne vous gênez pas, trouvez-en un, suggéra Remo. Dans trois heures ce sera l'heure du lancement, je vais prendre mon petit déjeuner.

Sur ce, il s'éloigna.

— C'est ça, fit Chiun. Vous nous trouvez un plan. Puis il retourna vers le Dr Carlton et lui murmura : vous bougez ces boutons très gentiment.

— Merci.

— Vous êtes une dame exceptionnelle.

— Merci.

Smith, exaspéré, haussa les épaules. Il trouva une chaise dans un coin et s'y installa pour tenter d'élaborer un plan. Quelqu'un au moins devait se comporter de façon saine.

Au même moment, M. Gordon's qui, lui, agissait tout à fait sainement, s'arrêtait devant la porte des Laboratoires Wilkins.

Il lut une notice donnant congé au personnel pour la journée à cause du lancement prévu pour midi.

Midi. Ses circuits l'avisèrent qu'il lui restait cent soixante-douze minutes avant l'heure H. Il attendrait. Il n'y aurait pas de danger. Les deux humains, Remo et Chiun, n'étaient pas là. Le petit émetteur signalait qu'ils se trouvaient quelque part dans le nord-est des États-

Unis. Il attendrait dehors, presque jusqu'à l'heure du lancement.

L'horloge, derrière le pupitre de contrôle indiquait onze heures quarante-cinq.

Le Dr Carlton installée à ses commandes avait Smith à ses côtés. Elle n'arrêtait pas de vérifier les jauges.

— Tout est prêt, lança-t-elle par-dessus son épaule. On peut y aller.

— Parfait, fit Remo qui était allongé sur une table. Tenez-moi au courant.

Chiun était à côté de Remo.

— Crac ! fit-il.

— Quoi « crac ! » ? fit Remo.

— N'as-tu pas entendu ce bruit ?

— Non.

Mais Chiun, lui, avait entendu. Il écouta, attendant un second bruit similaire à celui qu'il avait tout de suite reconnu. C'était un bruit de métal que l'on déchire. La porte en acier du laboratoire venait d'être forcée. Une lampe rouge s'alluma au-dessus du panneau de contrôle.

— Il est ici, annonça le Dr Carlton.

Remo sauta sur ses pieds et vint à ses côtés.

— Il y a quelqu'un dans le couloir, dit-elle, le détecteur de chaleur vient de s'allumer.

— Bien ! fit Remo, pourrait-on occulter cette fenêtre, qu'il ne nous voie pas ?

Le Dr Carlton appuya sur un bouton. Le plastique transparent commença à s'obscurcir.

— Il est pourvu d'une feuille de polaroid, au milieu, expliqua-t-elle, en la faisant pivoter, on empêche la lumière de passer.

— Bon ! fit Remo. Ça suffit comme ça. Arrêtez là.

M. Gordon's avançait lentement dans le couloir qui menait à la rampe de lancement. Il avait largement le temps. Quatorze minutes. Un panneau d'acier lui barrait encore le chemin. Il appuya ses mains contre les bords. Ses doigts perdirent leur apparence humaine et se transformèrent en fines lames d'acier qui se glissèrent entre le panneau et le mur. Elles grandirent jusqu'à pouvoir se rabattre de l'autre côté du panneau. M. Gordon's tira. Le panneau grogna, céda et vint d'un seul coup, dévoilant un second couloir.

M. Gordon's restructura ses doigts en forme humaine tout en avançant. Il arriva à un escalier au bout du hall et le gravit.

Trois étages plus tard, il était sur le toit, avançant vers le grand trou au centre de l'édifice : la cage de la fusée. Il pouvait voir les petites gouttes d'oxygène liquide jaillir par-dessus bord. Il atteignit le bord de la cage et jeta un regard vers le bas. Une échelle métallique en colimaçon descendait dans le trou embué par les vapeurs d'oxygène liquide, M. Gordon's l'emprunta.

— Le voilà, fit Remo doucement. Il continue à bouger bizarrement.

M. Gordon's ressentit la présence d'humains derrière l'écran en plastique, mais cela ne le déranga pas car il s'y attendait, leur présence était normale. Il arriva au fond de la rampe et marcha jusqu'à ce qu'il soit dans le brouillard d'oxygène, sous la fusée.

— Arrêtez le brouillard, fit Remo au Dr Carlton. Je ne peux pas voir ce qu'il fait.

Le Dr Carlton appuya sur un bouton qui stoppa l'alimentation en carburant. Lorsque, peu à peu, les vapeurs se dissipèrent, ils virent M. Gordon's allonger un bras par-dessus sa tête, saisir la trappe verrouillée de la fusée et l'arracher. Il la laissa tomber à ses pieds, saisit des deux mains les bords de la trappe et s'y hissa.

La main de Smith se mit à avancer vers le bouton de mise à feu, mais Remo l'arrêta.

— Pas de ça ! dit-il. Je vous ai dit que ça ne marcherait pas.

— Mais quoi alors ?

— Ceci.

Remo ouvrit la porte de la salle de contrôle qui menait à la cage de la fusée et sauta légèrement au fond de la rampe.

Il entendait au-dessus de lui, dans la fusée, le bruit de matériel que l'on brisait.

— Hé ! espèce de réfugié de la planète des singes, descends de là ! hurla Remo. Il n'y a rien là-dedans pour toi ! Les bruits cessèrent mais Remo n'eut pas de réponse. Descends de là ! Je vais te couper en tranches, j'ai amené mon ouvre-boîtes !

Il regardait la trappe ouverte. Il vit apparaître des pieds puis M. Gordon's qui, d'un bond, atterrit sur le sol de la rampe, juste sous la fusée, face à Remo.

— Bonjour est très bien. Je croyais que vous n'étiez pas là.

— Tu étais effectivement censé croire ça, espèce de machine à calculer ambulante.

— Je vous offrirais bien un verre, mais je ne vais pas avoir le temps. Je dois vous détruire.

— Comme tu voudras, fit Remo.

— Est-ce que celui à la peau jaune est également ici ?

— Oui.

— Dans ce cas, je le détruirai également. Ensuite je survivrai, pour toujours.

— Faudra d'abord me passer dessus. C'est moi qui suis chargé des menus travaux de Chiun, dit Remo.

— Pour vous, je ne me servirai pas de mes mains, annonça M. Gordon's et Remo vit les os sous la peau de M. Gordon's trembloter puis ses mains se modifièrent jusqu'à ne plus être dix longs doigts couleur de chair, attachés à une paume, mais deux brillantes lames de couteau jaillissant des poignets.

Remo avança comme pour attaquer. Dans la salle de contrôle, Chiun appuya sur le bouton et éclaira la fenêtre juste à temps pour voir M. Gordon's, levant ses deux mains-couteaux au-dessus de sa tête, charger Remo. Agitant les lames d'avant en arrière. Remo s'arrêta et attendit que Gordon's soit pratiquement sur lui, puis feinta à gauche, et sauta à droite, se faufilant sous les lames jumelles.

Il était derrière Gordon's.

— Derrière toi, homme en fer blanc ! cria-t-il.

M. Gordon's se retourna.

— C'était une manœuvre très efficace. Savez-vous que je viens de la programmer ? Si vous répétez ce coup-là, je vous tuerai certainement.

— Dans ce cas, je créerai autre chose, rétorqua Remo.

M. Gordon's avança sur Remo, bougeant cette fois-ci ses lames devant lui en larges cercles comme s'il dirigeait un orchestre.

Remo attendit que l'espace se restreigne entre eux deux. Gordon's plongeait sur lui et il sauta en l'air, posa un pied sur l'épaule de l'androïde et partit en saut périlleux par-dessus lui, un dixième de seconde avant que le couteau gauche ne fauche l'air là où il se tenait. La lame loucha Remo mais entailla considérablement l'épaule mécanique gauche de M. Gordon's.

— Mets aussi celle-là dans ton programme ! lança Remo dans le dos de M. Gordon's. Et toi, si tu répètes ce coup-là, tu te trancheras la gorge.

M. Gordon's sentit une étrange sensation naître en lui. Il ne l'avait jamais éprouvée auparavant. Il s'arrêta pour la localiser. Cette chose

nouvelle, justement, ne voulait pas le laisser s'arrêter. C'était la colère, froide et méchante, qui le poussait à se précipiter sur Remo. Ce dernier plongea entre les jambes de Gordon's et se redressa derrière lui, alors que sur sa propre lancée furieuse, l'androïde défonçait le mur en acier de la cage, brisant sa lame droite qui tomba au sol avec un cliquetis.

M. Gordon's leva la tête et regarda par la fenêtre en plastique. Là, il vit le Dr Carlton, « haute probabilité Chiun » et quelqu'un qu'il ne connaissait pas. La vue du Dr Carlton assistant à ses échecs ne fit qu'envenimer sa colère. Il se retourna et chargea à nouveau Remo, adossé au mur opposé. De nouveau Remo attendit que Gordon's soit pratiquement sur lui, puis il fit un tour complet sur lui-même, sauta et, suspendu à l'un des supports de la fusée, se balança au-dessus de la tête de M. Gordon's. Ce dernier, enragé, fit un moulinet de son bras désarmé. Le moignon métallique heurta la cuisse de Remo avec un lourd craquement. Remo imprima plus de force à son mouvement de balancier et se propulsa hors de la zone dangereuse, il tomba doucement sur ses pieds, mais sa jambe gauche se déroba sous lui et il s'écroula. Il essaya de se relever, mais sa jambe ne le portait plus. Les muscles étaient endommagés par le coup de M. Gordon's. Remo se redressa finalement, mettant tout son poids sur sa jambe droite, et fit face à son adversaire.

— Vous êtes maintenant abîmé, dit ce dernier. Je vais vous détruire.

— Arrête, machine infernale !

C'était la voix de Chiun, le maître de Sinanju. La porte de la salle de contrôle était ouverte et Chiun vêtu d'un kimono rouge se tenait dans l'encadrement.

— Bonjour est très bien, fit M. Gordon's.

— Au revoir est encore mieux, répliqua Chiun.

Il sauta au fond de la rampe et ramassa par terre la lame de trente centimètres qui s'était cassée nette au poignet de M. Gordon's.

— Maintenant, je vais également vous détruire, annonça celui-ci.

Il se tourna vers Chiun qui recula lentement le long de la paroi jusqu'à ce qu'il atteigne le mur opposé à la porte.

— Comment me détruiras-tu alors que tu n'as pas de créativité ? dit Chiun. Je suis armé.

— Je suis créatif, répliqua Gordon's.

— Remo, la porte ! cria le maître de Sinanju.

Remo pivota et se hissa par l'ouverture, puis se traîna sur le sol

de la salle de contrôle. Dès qu'il fut à l'intérieur, Smith claqua la porte. Remo boita vers la fenêtre pour suivre l'affrontement.

— C'est terrible, dit tout bas le Dr Carlton. C'est comme si je regardais mon propre père.

— Je t'attaquerai avec cette lame, poursuivait Chiun.

— Négatif, négatif. Vous simulerez une attaque avec l'arme puis m'attaquerez avec vos mains. C'est un comportement créatif. Je comprends les comportements créatifs.

Il restait sur place à seulement deux mètres cinquante de Chiun, l'observant.

— Mais j'ai songé à ça, reprit Chiun. Je savais que vous penseriez cela et par conséquent la véritable attaque viendra bien de ma main armée.

— Négatif ! Négatif ! Négatif ! Négatif ! hurla M. Gordon's. Personne n'est aussi créatif que cela. Je suis créatif. Personne ne peut me tromper.

— Je vais te tromper, affirma Chiun.

— Et je vais vous détruire ! hurla M. Gordon's qui commit alors l'erreur fatale qu'il était programmé pour ne jamais faire. Il attaqua le premier.

Agitant sa lame de couteau devant lui, les yeux fixés alternativement sur la lame que Chiun tenait dans la main droite et la main gauche ouverte, il avança. Lorsqu'il fut pratiquement sur Chiun, ce dernier éloigna de son corps sa main désarmée et, profitant de ce que M. Gordon's pivotait légèrement pour la suivre des yeux, Chiun lança sa main droite armée. Il frappa entre les deux yeux de l'androïde enfonçant le couteau de quatre centimètres. La lame sectionna des circuits électriques provoquant des étincelles dans le crâne de M. Gordon's.

— Mes yeux, mes yeux, je n'y vois plus, hurla ce dernier.

Chiun était sur lui et, lui retirant la lame du front, la lui plongea dans la poitrine. Un grésillement suivi d'étincelles témoignèrent des lésions subies par les circuits internes de l'androïde. M. Gordon's se tortillait sur le sol. Chiun leva la tête vers la fenêtre en plastique et les trois spectateurs, leur faisant signe d'actionner le bouton de mise à feu.

Remo hocha négativement la tête, mais Smith tendit la main et s'exécuta. La rampe de lancement s'emplit immédiatement d'un rugissement semblable au tonnerre. Des flammes rouges, orange, jaunes et bleues apparurent sous la fusée, se déversant sur le sol en pierre et rebondissaient en étincelles. Sous elles, gisait M. Gordon's. Ils

virent ses vêtements s'enflammer, puis la chair de plastique rose qui fondait. La masse des fils, tubes, transistors et joints métalliques commença à rougir puis éclata.

Chiun était invisible. Puis, soudain, avec une vague de chaleur qui leur parut monter tout droit de l'enfer, la porte de la salle de contrôle s'ouvrit et Chiun s'y rua, fermant la porte sur lui. Il se précipita vers la fenêtre arrivant juste à temps pour voir la fusée frémir sur son berceau et, lentement, se décoller de quelques centimètres. Elle resta là, suspendue, immobile, puis se mit à s'élever avec de plus en plus de vitesse, ses puissantes tuyères hurlant contre les parois étroites de la rampe. Enfin la cage laissa passer la lumière du soleil lorsque la fusée, quittant son toboggan, monta vers le ciel.

Au fond de la cage, reposait un petit tas de métal rougeoyant et fumant.

— Tu avais raison, fit Chiun à Remo. Il bougeait bizarrement.

Dans un sanglot, le Dr Carlton se détourna de la fenêtre et quitta la pièce en courant.

— Comment va votre jambe ? demanda Smith à Remo, assis sur le pupitre de contrôle.

— Ça revient, je suppose que les muscles n'étaient qu'engourdis.

— Heureusement, car il nous reste des choses à faire.

— Par exemple ?

— Trouver l'imprimerie de M. Gordon's, détruire ses plaques et réserves de papier. Car il faut à tout prix éviter que quelqu'un d'autre ne tombe dessus.

Remo approuva de la tête et se tourna vers Chiun.

Mais ce dernier n'était plus là.

M. Seagram's venait juste de tendre un Martini au Dr Carlton lorsque Chiun pénétra dans son bureau.

— Vous êtes une belle dame, dit-il.

Elle ne répondit pas, pétrifiée, elle le regarda droit dans ses yeux noisette, son verre à la main.

— Vous êtes également intelligente. Vous savez pourquoi je suis ici, n'est-ce pas ?

Elle déglutit et fit oui de la tête.

— Remo et moi ne devons plus jamais avoir à faire face à un tel défi. M. Gordon's est sorti de votre cerveau. Aucune autre créature ne doit naître de votre génie.

Elle le fixa de nouveau droit dans les yeux, but d'un trait son Martini, puis abaissa la tête pour le coup final.

La main de Chiun s'éleva et s'abaissa au moment même où Remo entra en boitant dans la pièce.

— Chiun ! cria-t-il. Ne...

Mais c'était trop tard. Le coup était tombé.

Remo se rua vers le Dr Carlton.

— Nom de Dieu ! Chiun, il nous reste encore des choses à découvrir.

Il s'agenouilla à côté de Vanessa Carlton.

— L'imprimerie, Vanessa, fit Remo, les plaques, le papier, la presse... où est-ce que Gordon's les cachait ?

Elle regarda Remo et un léger sourire traversa son visage.

— Remo, haleta-t-elle. Il est...

Vanessa Carlton mourut.

Remo l'allongea doucement à terre puis se releva.

— Nous devons trouver l'imprimerie.

Dans un tournoiement de kimono, Chiun pivota et quitta la pièce. Remo le suivit.

Dans un coin, se tenait, silencieux, l'androïde de plaisir, M. Smirnoff. Il regarda partir les deux hommes puis tourna la tête vers les superbes jambes crémeuses du Dr Carlton dénudées jusqu'aux hanches. Lentement il se mit à avancer vers ce corps offert tout en ouvrant sa braguette.

Cette nuit-là, Remo trouva dans l'appartement de Vanessa Carlton une enveloppe qui lui était adressée. Dans le coin gauche, au-dessous de l'en-tête de la *First Ranchers Trust Company*, une banque de Billings, dans le Montana, il lut : *Expéditeur : M. G.*

— C'est là, lança-t-il à Smith, quelque part dans cette banque.

— Allez-y. Moi, je retourne à Folcroft.

Remo et Chiun, en quittant le laboratoire, passèrent par la salle de contrôle. Ils regardèrent le fond de la rampe à travers la fenêtre de plastique. Remo grogna de satisfaction, mais Chiun, lui, resta silencieux. Ses yeux lui jouaient-ils des tours ? La pile de débris lui paraissait plus petite que quelques heures plus tôt.

Chiun attendit à l'aéroport de Billings pendant que Remo se

rendait en ville en taxi. Le chauffeur lui expliqua que la banque qu'il cherchait avait déposé son bilan dix ans plus tôt.

— Des tas de hippies de l'Est sont venus s'installer ici et les « ranchers » sont partis. La banque a fermé ses portes.

— Ça fait rien. Emmenez-moi quand même là-bas, répliqua Remo.

Il était minuit lorsque le chauffeur le déposa devant un immeuble de brique jaune en bordure du quartier des affaires. Les fenêtres étaient obturées avec des planches et des plaques de métal recouvraient la porte principale. Elles le menèrent au sous-sol. Devant lui une porte fermée, il s'en approcha. Derrière, il pouvait entendre des vibrations de machine en activité.

Il attendit puis ouvrit la porte. La pièce, voûtée, était petite et très bien éclairée par une ampoule au plafond. Au milieu, se dressait une presse d'imprimerie dont les moteurs tournaient et, devant elle, par terre, une imposante pile de billets de cent dollars.

Mais personne à l'horizon. Remo entra, regarda partout : personne.

Il se dirigea vers le mur du fond. Peut-être recelait-il un accès secret. Il ne s'y connaissait pas vraiment en banques. Mais les salles de coffres possédaient peut-être quelques panneaux secrets derrière lesquels les banquiers entassaient le vrai butin, celui qu'ils dérobaient à la veuve et l'orphelin.

Il passa ses mains sur la paroi, cherchant des failles. Mais il n'y en avait pas. Étonné, il resta là un moment, ne sachant que faire. Puis il entendit une voix derrière lui :

— Vous m'avez endommagé, Remo.

Impossible... c'était la voix de Gordon's. Remo se retourna. La presse d'imprimerie était en train de franchir la porte. Toute seule. Il n'y avait rien ni personne d'autre dans la pièce.

La porte se referma. De dehors, lui parvint la voix de M. Gordon's :

— Vous m'avez endommagé, mais je vais me réparer. Et ensuite je reviendrai vers vous et l'homme jaune. J'aime votre maison de Sinanju qui m'a appris beaucoup dans l'art du combat. Je ne vous permettrai ni à vous ni à votre fabricant de survivre.

Remo se rua contre la porte et la poussa mais elle était fermement scellée.

— Comment avez-vous survécu ? hurla-t-il.

— Je suis un assimilateur, répondit faiblement la voix de Gordon's qui s'éloignait. Tant qu'il reste une pièce de moi je peux

reconstituer le reste avec n'importe quel matériau à ma portée.

— Mais pourquoi vous être refait en presse ? demanda Remo.

— Le Dr Carlton m'a dit une fois : « si vous avez de l'argent, vous survivrez. » Je dois survivre, donc je dois *faire* de l'argent. Au revoir, « haute probabilité Remo ».

Remo appuya son oreille contre la porte. Il pouvait percevoir un léger grincement semblable à celui d'une machine que l'on déplace. Puis ce fut le silence total.

Il lui fallut deux heures pour faire sauter la porte de ses gonds et se libérer.

Avant de partir, il mit le feu au stock de papier vierge empilé dans un coin et enfourna les billets tout neufs dans sa chemise.

Il n'y avait personne dans les rues vides de Billings.

Il marcha vers les rares lumières du cœur de la ville. Il rencontra, assis sur le trottoir, devant les bureaux d'un journal, un clochard barbu vêtu d'une vieille chemise des marines et d'un chapeau de paille.

Remo sortit tout l'argent de sa chemise et le déposa aux pieds du clodo.

— Voilà, fit-il, prenez un million de dollars. Moi aussi, j'ai été journaliste.

— Seulement un million ? fit le clochard.

— Vous savez ce que c'est, répondit Remo, les temps sont durs.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 29-05-1980.

1766-5 – N° d'Éditeur 10653, 2^e trimestre 1980.

Quatrième de couverture

Des faux dollars en circulation libre dans la ville... que les fonctionnaires du Trésor eux-mêmes prennent pour des vrais, et l'économie du pays s'effondre.

Remo n'a qu'une idée, chercher le faussaire auprès de la pulpeuse Vanessa Carlton qui dirige l'un des plus prestigieux laboratoires de la NASA.

Mais pour la première fois, un frisson de peur parcourt l'échine souple de Chiun. Qui peut se vanter de faire trembler le vieux Coréen ? Un homme ? Pas sûr...

REMO WILLIAMS est l'arme secrète du président des États-Unis. Le reste du pays ignore jusqu'à son nom. Pour ceux qui l'apprennent, c'est déjà trop tard.

Il a reçu les secrets mortels d'un étrange Coréen. Il est devenu une machine à tuer. Sa mission : nettoyer le pays de tous ceux qui bravent impunément la loi.

Remo Williams frappe sans pitié.

Comme la foudre.

IMPLACABLEMENT.

ISBN 2-259-00615-9